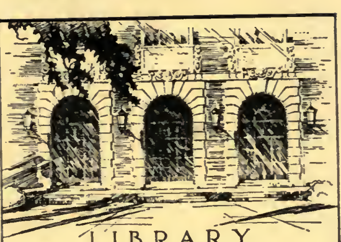




CALDERON ET GŒTHE

OU

LE FAUST

ET

LE MAGICIEN PRODIGIEUX

Mémoire de Dn ANT. SANCHEZ MOGUEL

Couronné par l'Académie royale d'Histoire de Madrid au concours du centenaire de Caldéron de la Barca

TRADUIT EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

J.-G. MAGNABAL

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ,

Membre correspondant de l'Académie Royale Espagnole et de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1883

CALDERON ET GŒTHE



CALDERON ET GŒTHE

OU

LE FAUST

ET

LE MAGICIEN PRODIGIEUX

Mémoire de Dn ANT. SANCHEZ MOGUEL

Couronné par l'Académie royale d'Histoire de Madrid au concours du centenaire de Caldéron de la Barca

TRADUIT EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

J.-G. MAGNABAL

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ,

Membre correspondant de l'Académie Royale Espagnole et de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1883

MÉMOIRE DE D^{n} A. SANCHEZ MOGUEL

—



LE TRADUCTEUR AU LECTEUR

L'Espagne avait vu l'Allemagne célébrer le centenaire de Schiller, la Belgique celui de Rubens, l'Italie, celui de Pétrarque et le Portugal, celui de Camoens. Elle ne voulut pas être la dernière à honorer, par des fêtes solennelles et publiques, la mémoire d'un de ses hommes illustres. Je ne sais ce qu'elle aurait fait pour celui qui lui donna un nouveau monde, ou pour l'auteur du Don Quichotte, ou pour celui que ses contemporains avaient surnommé, « *El Fenix de los ingenios,* » si la date de leur centenaire avait coïncidé avec l'année 1881, comme c'est arrivé pour Don Pedro Caldéron de la Barca. Tous ceux qui ont pu lire la relation des honneurs rendus à ce poète,

tous ceux surtout qui ont pu les voir, de leurs propres yeux, restent convaincus, j'en suis sûr, que jamais nation n'a manifesté un enthousiasme plus unanime. Dès que le projet fut conçu, dès que l'idée fut émise par la Société des artistes et des écrivains de Madrid, un courant électrique agita toutes les provinces de la Péninsule ibérique. Le nom de Caldéron de la Barca résonna immédiatement dans tous les centres littéraires, depuis les Instituts et Collèges, jusqu'aux Sociétés savantes et aux Académies. Pendant que les ayuntamientos des villes contribuaient de leur argent pour la souscription aux fêtes nationales qui devaient se célébrer dans la capitale, pour les prix qui devaient se décerner dans les concours locaux, à Madrid, l'Athénée scientifique et littéraire, l'Association des écrivains et des artistes, l'Université centrale proposaient des récompenses pour les meilleurs travaux critiques sur la vie et les écrits de Caldéron, sur la poétique de ses pièces, sur la composition psychologique de ses drames, sur l'état de la société qu'ils représentent.

L'Académie des sciences Exactes, Physiques et Naturelles mettait au concours la ques-

tion suivante : « Concept de la nature et de ses lois, résultant des œuvres de Caldéron, comme expression de l'état où étaient arrivées, à cette époque, les connaissances scientifiques parmi les personnes qui, sans avoir professé leur étude, se distinguaient dans le culte des lettres ; en développant, si on le juge convenable, ledit travail par l'examen des œuvres d'autres poètes contemporains.

L'Académie des Sciences Morales et Politiques : Une étude sur les mœurs publiques et privées des espagnols, au XVIIe siècle, basée sur les comédies de Caldéron.

L'Académie des Beaux Arts de Saint Ferdinand : La Sculpture espagnole, du commencement du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe ; causes philosophiques et artistiques qui influèrent sur sa décadence.

L'Académie Espagnole ouvrit un double concours, l'un national et l'autre étranger. Elle proposa pour sujet du premier : Une composition poétique en l'honneur et à la louange de Caldéron, écrite en langue castillane, en vers endecasyllabes, seuls ou alternant avec des heptasyllabes, n'ayant pas moins de cent vers ni plus de trois cent cinquante. Pour le concours

étranger, en allemand, danois, suédois, français, grec moderne, hollandais, anglais, italien, polonais, hongrois, bohémien, portugais, russe, *La Glorification de Caldéron*, composition en vers lyrique, ou narrative, dont l'étendue, le caractère et le mètre sont laissés à la volonté de l'auteur.

L'Académie d'Histoire proposa le sujet suivant : Quelles relations établit la critique historique entre le sujet du *Magicien Prodigieux* de Caldéron, et celui du *Faust* de Gœthe, en consultant les traditions anciennes et les légendes du moyen âge dont les deux écrivains ont pu s'inspirer ?

C'est la traduction du Mémoire couronné par l'Académie Royale d'Histoire que je viens donner aujourd'hui au public, avec l'autorisation de l'auteur, D. A. Sanchez Moguel, professeur à l'Université de Sarragosse. Comment s'y est-il pris pour traiter cette question ? Quel plan a-t-il adopté ? Quelle méthode critique a-t-il apportée dans l'examen des preuves produites à l'appui de ses assertions ? Ce sont-là autant de questions sur lesquelles il me semble nécessaire de dire quelques mots, afin d'initier le lecteur.

Entrant immédiatement en matière, D. A. Sanchez Moguel laisse de côté tout le reste du théâtre de Caldéron. Il suppose connu tout ce qu'on pourrait dire sur les autres pièces, sur le caractère général et particulier des drames de notre poète ; sur sa manière de représenter, dans ses comédies, la société contemporaine. Un coup d'œil rapide lui suffit sur la décadence du drame religieux, en Espagne, dans le premier tiers du dix-septième siècle. Et sans s'appesantir sur la description d'un spectacle naguère si aimé du peuple, des grands et des rois ; sur la valeur de scènes où se développaient toute la philosophie humaine, où se traitaient, dans de lumineuses et brillantes explications, les questions théologiques qui agitaient le reste de l'Europe, il arrive au *Magicien Prodigieux*.

Il recherche si quelque drame antérieur a pu donner à Caldéron l'idée du sien et il prouve qu'aucune des pièces qui ont précédé *Le Magicien Prodigieux*, qu'aucune de celles où figurait même un *Mage* ou *Magicien* célèbre, n'a aucune analogie, aucune parenté avec l'œuvre de notre poète, quoiqu'en aient dit certains critiques des plus autorisés, tant espagnols qu'étrangers.

Il arrive ainsi à la légende de saint Cyprien et de sainte Justine, à sa diffusion dans les Eglises d'Orient et d'Occident, aux diverses versions qui en ont été faites, à leur étude comparative, pour constater comment cette légende est parvenue en Espagne, depuis l'homélie de saint Grégoire de Nazianze, le poème de l'impératrice Eudoxie, et les vers de Prudence, malgré les erreurs qui ont fait confondre le Cyprien d'Antioche avec un Cyprien de Carthage.

Sanchez Moguel examine à ce moment qu'elle est des deux versions orientale ou occidentale, celle qui a été le mieux suivie en Espagne? Les œuvres latines qu'il a eues dans ses mains, les *Martyrologes*, *Bréviaires* et *Missels*, les *Flores Sanctorum*, la *Légende dorée*, les récits de Lipomanus et de Métaphraste l'amènent à conclure que tous les textes latins où se trouve la légende de nos Saints appartiennent presque exclusivement à la version occidentale. Il en est de même des hagiographes castillans. A l'égard de ces derniers, Sanchez y Moguel ne peut s'empêcher de relever l'erreur dans laquelle est tombé un critique français qui a donné une édition du *Magicien Prodigieux*. M. Morel-Fatio prétend qu'il s'est mis en quête

de versions espagnoles de la vie de Saint Cyprien, mais que malheureusement ses recherches ont été vaines. L'auteur de notre mémoire lui répond que non-seulement tout *Flos Sanctorum*, tout *Año Cristiano*, tout *Sanctoral* en langue èspagnole, mais surtout ceux de Villegas et de Rivadeneira, la contiennent. Il lui offre de la lui faire lire dans *onze* ouvrages antérieurs à Caldéron.

Ce n'est pas tout d'indiquer les recueils où se trouve le récit de la vie et du martyr de saint Cyprien et de sainte Justine, il faut en discuter la valeur. C'est ce que ne manque pas de faire Sanchez Moguel, tant pour ce qui regarde les relations manuscrites que pour ce qui concerne les récits imprimés, afin de reconnaître la véritable version sur laquelle se base *Le Magicien Prodigieux*, de comparer la légende et le drame et de faire ressortir, par le jugement critique de la pièce de Caldéron, toute l'originalité du poète.

La première partie de la question se trouve ainsi traitée ; tout ce qui a rapport aux traditions anciennes, aux légendes du moyen âge, tout ce qui a pu servir à Caldéron, pour composer son *Magicien Prodigieux*, a été énoncé,

examiné, pesé, accepté ou rejeté. L'auteur du Mémoire aurait pu s'arrêter là ; mais ce n'est pas sans intérêt que nous lisons les compléments qu'il nous donne sur l'histoire littéraire de cette pièce,sur les motifs de sa composition, sur sa première représentation, sur sa publication, sur ses éditions, ses traductions, enfin, sur les travaux critiques d'un des plus grands drames théologiques de la scène espagnole.

Après avoir épuisé tout ce qui se rapporte au *Magicien Prodigieux*, Sanchez Moguel montre comment le mage Cyprien, fit penser au mage Faust, dès que le premier fut connu dans la patrie du dernier ; comment, à l'imitation de l'Allemagne, les diverses nations d'Europe, d'Amérique, et l'Espagne elle-même, ont émis, sur les rapports du *Magicien Prodigieux* et du *Faust*, les doctrines les plus contradictoires, et fait régner sur cette question l'anarchie la plus complète, la confusion la plus absolue de sentiments et d'opinions.

Au milieu d'un pareil labyrinthe, quelle est la première et fondamentale question qu'il faut se poser ? Existe-t-il en réalité des relations essentielles et exclusives entre *Faust* et *Le Magicien Prodigieux ?* Si, oui, il faut que *Faust* et *Cy-*

prien se ressemblent, de même que Marguerite et Justine, que le Démon et Méphistophélès, non seulement, comme personnages, mais encore dans leurs situations, dans le développement de leur rôle, dans leur conduite, dans le drame du poète espagnol et dans le roman de l'auteur allemand.

En est-il ainsi? Tant s'en faut. Par la discussion à laquelle se livre notre lauréat, il démontre que, entre une pièce présentant un tout complet telle que *Le Magicien Prodigieux* et un fragment épisodique tel que le *Faust*; entre l'amour de Faust pour Marguerite et l'amour de Cyprien pour Justine; entre le Démon de Caldéron et le Méphistophélès de Gœthe, il n'existe que des différences et des différences radicales. De plus, par des dates certaines et des données fournies par Gœthe lui-même, il démontre également que Gœthe n'a pu s'inspirer de l'œuvre de Caldéron, puisqu'il avait publié, dès 1790, la partie relative aux amours de Faust et de Marguerite, et qu'il commença seulement, en 1802, à connaître les œuvres du poète espagnol.

Gœthe n'a pas inventé son Faust; d'où l'a-t-il tiré? D'une légende populaire en Allema-

gne et connue de toute l'Europe, quand il composa son poème. Quant à la légende en elle-même, à ses origines, à ses développements historiques, c'est un sujet sur lequel les doctes ne sont pas d'accord. Les uns soutiennent que c'est une légende originale, indépendante de toute autre, qui nait et se développe aux jours de la Réforme. D'autres, au contraire, lui assignent une plus haute antiquité, l'identifient avec la légende de Théophile, avec celle de Cyprien, avec toutes celles où figure un contrat avec le diable et les puissances magiques. Sanchez Moguel n'adopte pas cette dernière opinion et affirme que la légende de Faust est entièrement originale, que ses origines ne remontent pas au-delà du xve siècle, et qu'elles datent même de ce siècle. Il résume alors tout ce qui s'est dit sur la légende fantastique et sur la légende fantastico-historique ; cette dernière comprenant l'idée de ceux qui identifient complétement la personne de Faust avec celle de Faust l'imprimeur, compagnon de Guttemberg, et l'opinion de ceux qui en font deux personnes entièrement différentes. Noms et dates lui servent pour affirmer que l'existence d'un Faust reste clairement démontrée. Mais il ne trouve

pas la même certitude pour ce qui regarde le lieu de sa naissance, les actes de sa vie, ses voyages, son savoir, sa profonde érudition et ses connaissances en astrologie, alchimie, négromancie, et sa popularité en Espagne, en France, en Angleterre et surtout en Allemagne.

Des témoignages irrécusables prouvent que la réputation de Faust était arrivée en Espagne dès 1561. Nous la trouvons en Angleterre, dans le drame de Marlowe,en 1584-1585, et dans des temps contemporains de Shakespeare, sous une forme nouvelle. De là, elle passe sur le continent et arrive en Allemagne, où elle était encore très-populaire, au temps de Gœthe, où les narrations anonymes et les livres attribués à Faust lui-même, l'avaient répandue dans la multitude et chez les doctes. Des narrations et des puppazi, elle passa au théâtre, avec Lessing et Müller, pour arriver enfin aux mains de Gœthe.

A cette époque, il y avait recrudescence, en Allemagne, en faveur de la magie. Gœthe avait toujours eu un faible pour les doctrines medico-cabalistiques et la légende de Faust avait fait une vive impression sur son imagination puissante. Dès 1770, il conçoit l'idée de son

grand poème ; en 1774, il en lit les premières scènes à Klopstock, et il ne termine son ouvrage qu'en 1831, résumant en lui et dans les diverses phases et épisodes de son œuvre, sa vie, sa patrie et son temps.

Après ces considérations générales, Sanchez Moguel apprécie le caractère de chaque personnage, explique par des traits généraux ce que Gœthe a pris de la légende, montre ce qui constitue dans chacun d'eux la création du poète, et arrive aux conclusions suivantes.

1º Que, entre le sujet du *Magicien Prodigieux* de Caldéron et le *Faust* de Gœthe, il n'y a pas de relations essentielles,

2º Que, entre le sujet particulier de l'épisode relatif aux amours de Faust et de Marguerite, et les amours de Justine et de Cyprien du drame de Caldéron, s'interposent les mêmes différences.

3º Que, les légendes dont se sont respectivement inspirés le poète allemand et le poète espagnol sont distinctes et indépendantes, l'une, celle de Saint Cyprien et de Sainte Justine, l'autre, celle du docteur Faust.

Dans cette analyse, nous avons cherché à montrer les points culminants de la savante

dissertation du D. A. Sanchez Moguel, dissertation qu'il a accompagnée d'appendices, de notes explicatives où s'étale une érudition peu ordinaire. La clarté dans l'exposition des raisonnements, l'heureuse disposition du plan, la judicieuse méthode critique dont l'auteur fait preuve dans tout le cours de ce travail consciencieux, lui ont valu les suffrages d'un des corps savants des plus éclairés de l'Espagne, et mérité le prix du concours.

Nos lecteurs trouveront dans le discours que l'Excellentissime Sr. D. Victor Balaguer, membre de l'Académie d'histoire, prononça en séance publique, le 23 mai 1881, pour célébrer le second centenaire de Caldéron de la Barca, une appréciation du travail de Sanchez Moguel. Nous aurions voulu pouvoir y joindre les témoignages aussi justes qu'élogieux des marquis de San Gregorio et de Molins, les jugements favorables qu'ont émis sur ce Mémoire non seulement les Eguilaz, les Milá y Fontanals, ces doyens des professeurs espagnols de littérature, mais encore ceux qu'en ont porté les écrivains étrangers, tels que Schuchard, Feilitzen, Hagberg, Tréverret, Baist dans le *Deutsche Literaturzeitung*, de Puymaigre dans le

Polybiblion. Ces marques unanimes d'approbation nous permettent de passer sous silence la note discordante d'un espagnolisant français, qui ne trouve généralement bon que ce qu'il fait lui-même, et d'affirmer à nos lecteurs que nous ne croyons pas avoir perdu notre temps, en mettant sous leurs yeux la manière dont les professeurs de Faculté, dans les Universités espagnoles, savent résoudre les intéressants problèmes d'histoire littéraire.

J. G. Magnabal.

Paris, le 1er mai 1883.

Discours de l'Excellentissime Sr. Victor Balaguer, membre de l'Académie Royale d'Histoire.

Messieurs les Académiciens,

On vous doit des éloges pour votre louable accord de vous associer à la pensée de célébrer le centenaire du grand poète dramatique espagnol, D. Pedro Caldéron de la Barca. L'Académie Royale d'Histoire ne pouvait rester indifférente à la solennité par laquelle l'Espagne patriotique honore, comme il le mérite, un de ses plus illustres enfants, et célèbre aujourd'hui, dans Madrid, des fêtes retentissantes en honneur, en souvenir et à la gloire de ce remarquable poète qui fait l'admiration de ses compatriotes et des étrangers.

La patrie a raison d'honorer Caldéron, elle s'ho-

nore elle-même ; Caldéron, c'est la patrie. Caldéron c'est l'Espagne; comme Homère est la Grèce,comme Virgile est Rome, Shakespeare, l'Angleterre; Dante, l'Italie.

Caldéron, c'est effectivement l'Espagne. Ses œuvres portent le sceau du caractère national,dans toute son expression, dans toute son énergie, dans toute sa splendeur, avec toutes ses vertus et aussi avec tous ses vices.

Ces dames qui, déguisées sous leur manteau, se livraient à de piquants eutretiens avec leurs galants, au grillage d'une fenêtre, au détour d'une rue, ou même parfois clandestinement dans leur propre chambre, en n'ayant pour clef et cadenas de leur honneur, non pas tant leur fragile vertu, que la courtoisie, jamais téméraire, de leur galant, défenseur d'un code non écrit, d'après lequel

el hombre que à una mujer
doude quiera que la viere
no le hiciere cortesia,
por no bien nacido quede

Ces maris jaloux et vindicatifs qui se changeaient en médecins de leur honneur, en soutenant que l'honneur se lave avec du sang;qui acceptaient pour écus d'armes des *mains baignées dans le sang* et qui préféraient voir

muerta que ajena su dama:

Ces plébeiens qui,étant encore imberbes et audacieux, se soulevaient, au foyer champêtre, sous l'impulsion de nobles sentimens,et soutenaient dans d'ardentes querelles, le droit de leur opinion contre l'opinion adverse,

que no hubiera un capitan
si no hubiera un labrador:

Ces chevaliers, à la réputation si susceptible,qui, au seul soupçon qu'on pouvait en causer, ne permettait pas que celui qui en murmurait eut

vida que no le quitaran,
sangre que no le vertieran,
alma que no le arrancáran:

Ces laboureurs indépendants, francs et rudes, humbles devant l'humilité, superbes devant l'orgueil, aussi jaloux de leur honneur que l'hidalgo le plus pointilleux; et de leur droit, que le militaire le plus élevé; qui affirmaient que

al rey la hacienda y la vida
se ha de dar; pero el honor
es patrimonio del alma,
y el alma es sólo de Dios:

Ces bandoliers, hidalgos de race, qui soutenaient le droit de rebellion contre la justice, quand celle-ci n'était pas telle, et qui se considéraient suivant l'un d'eux,

como absolutos señores
de elegir à nuestro arbitrio
rey que nos gobierne ; pues
siendo de nosotros mismos,
es fuerza en paz y justicia
mantenernos, advertido
que podremos deponerlo,
pues podimos elejirlo :

Ces scènes de cape et d'épée, avec des galants faisant des rondes, des dames libres quoique honnêtes, ces serviteurs loquaces, ces vilains hidalgos, ces rudes militaires, ces saints ergoteurs, ces diables mauvais légistes, ces déguisées mystérieuses, ces soldats joyeux et joueurs, ces vivandières bavardes, ces filles libertines, ces étudiants gueusards, ces déguisements, ces discrets entretiens, ces prodiges, ces cachettes, ces coups de couteaux, tout cela, c'est l'Espagne de ce temps, tout cela c'est Caldéron.

Personne n'a su, comme lui, mieux s'incarner dans le sentiment national pour mieux le représenter. C'est précisément pour cela, c'est parce qu'il sût être, dans ses œuvres, un excellent reflet des hautes

qualités et des grands défauts de son époque et de sa race que Caldéron a pu être déclaré le priuce de la scène espagnole, qu'il a pu en saisir le sceptre, alors que vivait,encore toute palpitante,la gloire,qui n'est certes pas destinée à périr, du *Fenix de los ingenios,* à qui Caldéron a payé son culte et son tribut dans le dizain suivant, dizain aussi beau que peu connu, que la postérité pourrait aujourd'hui lui appliquer à lui-même, comme l'Italie moderne a dédié à Dante les vers que l'auteur de la *Divine Comédie* adresse à Virgile,

Aunque la persecucion
de la envida tema el sabio,
no reciba della agravio,
que es de serlo aprobacion.
Los que más presumen, son,
Lope, à los que envidia das,
y en su presuncion verás
lo que tus glorias merecen,
que los que más te engrandecen
son los que te envidian más.

Gœthe disait de Caldéron que ses œuvres magistrales lui causaient de l'épouvante.

C'est, en effet, épouvante et vertige aussi qu'elles produisent chez celui qui les lit pour la première fois. Il y a en elles quelque chose de ces abîmes vastes et spacieux dont l'étendue inspire l'effroi,

dont on ne peut mesurer la profondeur, et dont l'immensité épouvante.

En lisant Caldéron, on éprouve ce qui arrive au voyageur qui se trouve pour la première fois dans la haute mer. Il voit des horizons sans limites, des profondeurs incalculables, des plaines sans interruption, des cieux sans fin; il se passe en lui quelque chose qu'il ne s'explique pas, dont il ne réussit pas à se rendre compte, quelque chose de distinct de sa vie habituelle et ordinaire, qui rompt ses traditions et ses coutumes, qui l'oblige à penser à une chose à laquelle il n'avait pas pensé jusqu'alors, qui élève son esprit, réveille son intelligence, subtilise son idée, captive son cœur, émeut son âme, lui révèle des choses inconnues, lui donne des sensations qu'il n'avait jamais éprouvées jusqu'alors, des vertiges qu'il n'avait jamais ressentis, des impressions qu'il n'avait jamais soupçonnées.

Mais, excusez-moi, messieurs, pardonnez-moi, si donnant l'essor à l'imagination et à la plume, engagées et retenues pour une obligation différente, j'oublie l'honorable charge que vous m'avez confiée. Suivant le programme publié dans le *Gaceta*, je dois me réduire à consigner, dans un bref discours, la résolution que prit l'Académie pour contribuer au centenaire de Caldéron et émettre simplement son jugement sur les mémoires présentés au concours. Rien de plus simple que l'obligation qui me fut

imposée et que j'acceptai comme un honneur. Je n'ai pas d'autre mission ; il n'y en a pas d'autre que d'être le héraut du concours.

Je commence donc, par remplir ma charge en rappelant que la première idée de l'Académie a été d'honorer cette solennité par une édition monumentale et complète des œuvres du grand poète : mais, pour cela, le temps et les ressources manquaient. Si ces dernières étaient plus faciles à trouver, il était impossible d'avoir le premier, à partir du moment où une idée si plausible se présenta aux esprits. Ne pouvant réaliser son projet, l'Académie adopta l'idée d'un concours ; elle chercha la manière de le mettre en harmonie avec le caractère de son institution, et elle l'ouvrit sur la discussion d'un point historique se rapportant à un des drames fantastiques des plus célèbres de ce génie étonnant.

Voici le sujet du concours.

Quelles relations établit la critique historique entre le sujet du *Magicien Prodigieux* de Caldéron et le *Faust* de Gœthe, en consultant les traditions anciennes et les légendes du moyen âge dont ont pu s'inspirer les deux auteurs ?

Tous ceux qui cultivent les lettres dans la Péninsule ibérique, sans exclusion des divers dialectes qui s'y parlent, furent invités à prendre part à ce tournoi littéraire.

Le prix offert, pour le meilleur mémoire, consistait dans l'impression de l'ouvrage dont cinq cents exemplaires devaient être remis à l'auteur et en une médaille d'or de cent grammes, destinée à perpétuer le souvenir de cette solennité.

L'Académie a voulu aussi que la médaille d'or destinée à ce prix, fut à son tour l'objet d'un prix, et qu'elle fut frappée expressément, selon les conditions d'un concours particulier. D'après ces conditions, la face de la médaille devait contenir l'allégorie de l'Histoire qui triomphe de l'oubli, s'appuie sur l'expérience du passé, instruit le présent et lui sert de guide dans l'avenir. Cette allégorie devait être représentée par une belle figure de la muse Clio, écrivant sur un livre appuyé sur l'épaule d'un vieillard courbé, à la longue barbe, qui serait la personnification du temps, avec ses attributs, les ailes, la faulx, le sablier, déposés aux pieds de la muse. Quant au revers, il devait avoir une couronne de laurier, à l'intérieur de laquelle seraient gravés en lettres augustes, ces mots CALDÉRON DE LA BARCA. Cette inscription devait être surmontée d'un petit trophée composé d'un masque de tragédie, d'un volume et d'une plume. En dehors de la couronne et suivant la courbe de la médaille, devait figurer une légende portant dans la partie supérieure. *Académie Royale d'Histoire* et dans la partie inférieure: *Centenaire du grand poète, Mai* 1881.

Il ne s'est présenté que trois concurrents pour le prix de la médaille, et celui qui mérita d'être choisi par l'Académie est celui qui donna son modèle avec la devise : l'*Espagne ne t'oublie pas* : l'ouverture du pli fit connaître que l'auteur était D. Maximino Sala.

En ce qui regarde les mémoires, il y en a trois qui ont été présentés au concours ; l'Académie a jugé qu'il n'y en avait qu'un qui méritât le prix. C'est celui qui portait pour devise

Eterno será en el mundo
El mágico Cypriano

Le pli qui portait cette devise ayant été ouvert, en séance publique de l'Académie, il fit connaître que l'auteur du Mémoire présenté était le Sr. D. Antonio Sanchez Moguel.

Ce travail, outre le mérite d'être judicieusement écrit, présente encore celui de poser et de résoudre, d'une manière suffisamment étendue et raisonnable, la question relative aux rapports entre *Le Magicien Prodigieux* et le *Faust*, non seulement en ce qui touche au sujet de ces deux œuvres, comme le demandait l'Académie, mais encore à l'ensemble de ces mêmes œuvres, à tous les éléments qui les constituent, personnages, situations, épisodes, etc., etc. Il s'occupe spécialement des légendes qui ont inspiré l'une et l'autre ; il étudie ces légendes dans

leur origine, dans leur développement et en taut que sources immédiates et directes pour les deux poètes.

L'auteur présente, en même temps, une étude complète du drame de Caldéron, soit par rapport au théâtre religieux, soit par rapport aux comédies de Saints du Grand poète, genre auquel appartient *Le Magicien Prodigieux.*

La partie principale du Mémoire est celle qui regarde la version de la légende de Saint Cyprien, protagoniste du drame de Caldéron, légende adoptée par l'Église et reçue en Espagne. L'auteur y démontre par quelle erreur l'allemand Schmidt et le français Morel-Fatio ont supposé que Caldéron s'était servi de Lipomanus, et qu'il existe, contrairement à l'affirmation de ces mêmes critiques, plusieurs textes castillans de la version que Caldéron a suivie dans sa pièce.

Ces investigations historiques et critiques, qui sont fondamentalement établies et qui sont neuves, en même temps que la correction, la sobriété, la discrétion et la clarté du Mémoire l'ont rendu digne du prix, au jugement de l'Académie.

Quant aux autres travaux présentés au concours, l'un avec la devise : *Ars magna, vita brevis* ; l'autre avec la devise, *Vera gloria radice agit atque etiam propagatur*, ils n'ont pas mérité de prix, bien qu'au jugement de l'Académie, il s'y trouve des qualités

particulières témoignant, chez leur auteur, d'un grand amour pour le travail et l'étude, et de connaissances étendues sur certains points déterminés.

Il n'a donc pas été possible d'adjuger les deux médailles d'argent que l'Académie avait fait frapper, comme *accessit*, pour les deux mémoires dont le mérite approcherait le plus du mémoire récompensé par la médaille d'or.

L'Académie se félicite de ce qu'une œuvre de mérite ait paru et n'ait pas laissé ainsi stérile le concours consacré à célébrer la mémoire de ce grand poète qui, s'il pût croire que la *Vie est un songe*, put espérer que sa gloire ne serait pas un songe ; la mémoire de ce génie étonnant et vraiment national, aux pieds de la statue duquel on pourrait écrire sans flatterie :

Honorez Caldéron et vous honorez la patrie.

J'ai fini, messieurs, la revue que vous avez daigné me confier ; si vous la trouvez trop légère, il faut en imputer la cause, non pas tant à la faiblesse de l'esprit qu'à la brièveté du temps. Ce n'est pas, en effet, en quelques heures, mais en quelques minutes qu'elle a dû être composée. Aussi rappelant les vers par lesquels le grand poète, dont nous ho-

norons la mémoire, termine son œuvre *El acaso y el error*, je termine la mienne aujourd'hui,

suplicando
que lo que se escribe aprisa
no lo murmureis despacio.

Madrid, le 23 mai 1881.

CALDERÓN ET GŒTHE

I

LE DRAME RELIGIEUX ESPAGNOL DANS LE PREMIER TIERS DU XVIIe SIÈCLE. — LES COMÉDIES DE SAINTS. — THÉATRE DE CALDÉRON. — LE MAGICIEN PRODIGIEUX.

A la fin du premier tiers du XVIIe siècle, la décadence où était tombé, dans notre patrie, le drame religieux, était des plus grandes. Banni du temple où il était né et où il avait été, pendant de longs siècles, l'auxiliaire du culte et de la dévotion des fidèles ; poursuivi par les critiques acerbes des doctes ; relégué dans les cours et réduit aux places publiques et aux compagnies d'histrions ; en rivalité inégale avec le drame profane, plus agréable aux multitudes et plus du goût des auteurs de comédies, le drame religieux, on peut bien l'assurer, menait,

au moment où le grand Lope de Vega descendit dans la tombe, c'est-à-dire en 1635, menait, sur la scène espagnole, l'existence la plus triste. Seules les petites pièces caractéristiques de notre art dramatique sacré, nos *Autos sacramentales*, conservaient un peu plus la faveur populaire, surtout dès que le génie et la piété insignes de Caldéron vinrent leur donner des charmes et des prestiges nouveaux.

Mais le drame religieux, qui cherchait ses principales inspirations, non seulement dans le Mystère de l'Eucharistie comme ces *autos*, mais aussi dans les pages sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans les légendes et les traditions des Saints, dans les graves sujets de la Théologie et de l'Histoire ecclésiastique, ce drame, nous le répétons, se cultivait à peine parmi nous, comme auparavant.

Sous le règne de Philippe III, les sentiments de dévotion de ce Monarque communiquèrent, entre autres causes, une certaine impulsion à ce genre de représentations. Le *Fénix de los ingenios*, le patriarche de notre théâtre, qui suivit toujours d'une manière si vive et avec des lumières si supérieures, les goûts de la Cour et les changements de l'opinion, se lança quelquefois dans cette voie et étonna le monde par sa *Limpia Concepcion*. Avec quels applaudissements Ma-

drid reçut cette œuvre, c'est ce que nous montre de la manière la plus claire le souvenir que Tirso de Molina nous en a conservé dans sa *Villana de Vallecas* [1].

Il fut suivi dans cette voie, comme dans toutes les autres, par les poètes qui partageaient avec lui les lauriers de la scène, tels que Tirso lui-même, Miro de Amezcua, Velez de Guevara, Montalvan, et tant d'autres, qui nous ont légué comme fruit de ces efforts, les œuvres de *El condenado por desconfiado, El esclavo del demonio, La rosa alexandrina*, *El divino portugués* et d'autres pièces semblables.

L'avènement de Philippe IV au trône fit promptement changer la direction du théâtre. Sans les entraves antérieures, avec les goûts différents du nouveau Roi, la prédominance définitive du drame profane devint un fait accompli. Les comédies burlesques qui s'improvisaient alors au Palais, sur des thèmes ou avec des personnages de l'Ecriture, avec l'assistance et l'intervention parfois du nouveau Roi, auxquelles prenaient part nos principaux génies, auxquelles concouraient de hauts dignitaires, ces comédies révèlent bien clairement l'état auquel arrivait, dans certaines occasions,

1 *La Villana de Vallecas*. Journ. 1, scène VI.

non-seulement le drame religieux, mais encore le respect dû aux choses les plus sacrées.

Il convient d'en dire autant du théâtre populaire, soit à Madrid, soit dans les provinces de la monarchie espagnole. « Si les pièces ne sont « pas la représentation de fables, de menson- « ges, d'amours, d'intrigues, d'inventions et de « faits qui étonnent les esprits et les intelli- « gences de ceux qui les entendent, elles ne « donnent aucun plaisir, il n'y a personne pour « les voir, » disait le docteur Jéronimo d'Alcalà, par la bouche de son *Donado hablador*, vers les années de 1624 à 1626[1].

Et la preuve en est dans le nombre réduit de comédies religieuses écrites dans ces temps, nombre qui monte à peine, chez l'auteur qui en composa le plus, *au quart* ou *au cinquième du total des siennes* ; témoignage des plus éloquents de la faible estime que leur accordait le peuple, pour qui on les écrivait et au goût duquel il fallait se conformer, surtout dans un théâtre si éminemment populaire que le nôtre.

Tout ce que nous disons du drame religieux espagnol, en général, s'applique particulièrement à un de ces genres les plus en vogue en

1 *El Donado hablador,* chap. 9 pag. 531, de l'édition de Rivadeneira dans la Bibliothèque des auteurs espagnols.

d'autres temps, la *Comédie de Saints*, surtout la comédie de *Saints Martyrs*. Des exemples en action, matière commune, avec les thèmes de l'Ecriture, de nos *Autos populares*, la prédominance de ceux qui étaient purement sacramentels, comme celle du drame profane, d'une part, et de l'autre, la rude guerre que provoquèrent les excès et les abus des auteurs, leur attirèrent d'abord le mépris, puis la sévérité de la loi, et, plus tard, la mort, et avec elle, celle de toute la série des représentations sacrées y compris les mêmes *Autos sacramentales*.

Les comédies ne sont pas propres à honorer les Saints, avait écrit quelques années avant, comme épigraphe du chapitre entier qu'écrivait contre les comédies de Saints de son temps, dans son *livre contre les jeux publics*, scandalisé qu'il était, le grave et docte Mariana [1].

Il n'y a pas de peinture plus achevée de l'état auquel étaient descendues les comédies des Saints, à la fin du premier tiers du XVIIe siècle, que celle que nous offre l'irréfragable témoignage d'un prêtre qui a composé également des comédies et des comédies de Saints, l'illustre auteur de *El condenado por desconfiado*, Tirso de

1 Tratado contra los juegos publicos, chap. 7, pag. 421, 424 de la Bibliothèque déjà indiquée, page 4, note.

Molina [1]. Dans l'*Epitre dédicatoire* à D. Luis Fernandez de Cordoba y Arce, seigneur de la ville del Carpio, mise en tête de la collection de nouvelles intitulées : *Deleitar aprovechando*, imprimée dans l'année déjà citée de 1635, il dit qu'il avait eu l'idée de confier au théâtre, en trois pièces, les sujets dont traitaient les trois nouvelles, histoires de saints, mais que « à peine il y « réfléchissait dans sa pensée, que rétrogradant « d'elle-même, cette pensée l'avertissait de tout « l'éloignement de l'auditoiré pour tout le sa« cré, le menaçait des attaques tant des en« vieux que des ignorants, si les uns des au« tres se distinguent, elle lui montrait, le con« tingent des applaudissements, le danger des

1 Nous mentionnons, comme appartenant au grand Tellez, *El Condenado por Desconfiado,* non pas parce que nous croyons que la paternité de cette œuvre repose sur des preuves décisives, mais parce que ces preuves sont jusqu'à ce moment au moins, plus solides que celles qu'ont produites les critiques renommés MM. Don Luis Fernandez-Guerra et Révilla, pour l'attribuer respectivement, le premier dans son *D. Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza,* p. 415, à l'illustre auteur de *La verdad suspechosa,* et le second, dans un article de *La Ilustracion Española y Americana,* du 22 juin 1878, p. 411, au *Fénix de los Ingénios*.. Nous consignons purement ici notre sentiment particulier sur ce point, parce que le caractère de ces notes ne comporte pas autre chose, nous réservant de le traiter, dans une autre occasion, avec tous les développements convenables.

« ostentations de charpentes et de peintures, « auxquelles ont coutume de recourir, comme aux « porches des couvents, la pauvreté des plans « et des pensées ; le peu de foi que gagnent les « vérités aux développements menteurs que les « muses ajoutent à de semblables arguments ; « il n'y a pas en effet une comédie de cette es- « pèce où elles ne mettent plus de prodiges de « leur crû que n'en renferme un *Flos sanctorum*, « suivant l'à propos des machines théâtrales, « sans que les poètes aient des scrupules « pour les censures que le sacro-saint concile « de Trente fulmine contre ceux qui inventent « des miracles qui n'ont pas eu lieu ; et finale- « ment il craignait de savoir par expérience, « combien peu persiste le souvenir des hommes « célèbres qui se manifestent au concours par « cette voie ; puisque la plus longue durée dont « la pièce jouit est de quinze jours dans la ca- « pitale, et de trois ou quatre, dans les autres « villes, et qu'à la troisième année, tout au plus, « les cahiers manuscrits restent ensevelis dans « les liasses de quelque marchand de pa- « pier[1]. »

Deux ans après, en 1637, l'œuvre, non d'un théologien, ni d'un prêtre, mais d'un sol-

1 *Deleitar aprovechando, por el Maestro Tirso de Molina.* Madrid, imprimerie royale, 1635, Dédicace.

dat, sur la place publique d'un humble village, de mille habitants au plus [1], et non sur les théâtres de la capitale, se représentait, pour la première fois, une des meilleures comédies de Saints de notre littérature et une des plus extraordinaires: *Le Magicien Prodigieux de D. Pedro Caldéron de la Barca*. Plusieurs années avant était né, dans le plus pauvre berceau d'une prison, enfant aussi d'un soldat, l'*Ingénieux Hidalgo de la Manche*.

Peut-être, et, bien que sans peut-être Caldéron soit, de nos plus grands génies, l'unique qui nous a légué un riche et varié répertoire de comédies religieuses de toutes classes,ce genre-là ne fut pas pour lui, de la même manière que pour ses prédécesseurs et pour ses contemporains, le genre qu'il cultiva de préférence. En effet, sur cent et tant de comédies qu'il composa, nous le savons, *vingt-quatre*, c'est-à-dire,un faible quart appartiennent à l'ordre purement religieux ; toutefois ces vingt-quatre suffisent pour prouver pleinement notre assertion. Que ces pièces soient tirées de la Bible, comme *Judas Macabeo* et *La grand Cenobia*, ou

1 *Poblacion général de España... Por Rodigo Mendez Silva, historiador destos Reynos vezino de la Coronada villa de Madrid...* (Madrid, par Diégo Diaz de la Carrera. Año MDCXLV) fol. 40.

du culte de Marie, comme la *Virgen del Sagrario*, et *La Aurora en Copacavana* ; qu'elles tendent les unes, comme *La Exaltacion* et *La Devocion de la Cruz* à propager la dévotion de

el madero soberano,
iris de paz que se puso
entre las iras del cielo
y los delitos del mundo : (*a*)

que d'autres prennent pour thème, tantôt des Vies de Saints, comme *San Bartolomé* et *Santa Eugenia*, tantôt des sujets de l'histoire religieuse, comme *La Cisma de Inglaterra*, notre poète est, dans toutes, inspiré et profond. Les comédies religieuses de Caldéron sont autant des monuments de la doctrine catholique la plus pure et la plus ardente, que de la poésie dramatique la plus élevée.

Vues à travers le prisme d'autres croyances religieuses, appliquées avec un criterium étroit et à contretemps, ou soumises aux règles littéraires d'une doctrine impropre, elles pourront apparaître d'une manière toute différente. Ceux qui agiront ainsi seront des sectaires et des critiques vulgaires. Les grands poètes, comme le panthéiste anglais Shelley et le pan-

(*a*) Du bois souverain, iris de paix, qui se place — entre les colères du ciel — et les crimes du monde.

théiste allemand Gœthe, pourront sentir et comprendre, malgré leurs opinions philosophico-religieuses, les beautés extraordinaires du drame religieux Caldéronien, des critiques, comme Lessing, comme Schlegel, sauront juger avec succès les qualités poétiques du poète madrilègne [1].

Le Magicien prodigieux peut figurer avec jus-

1 Nous traitons, dans le corps de ce mémoire et à sa place respective, de l'admiration de Gœthe pour Caldéron. Mais nous ne pouvons mentionner Shelley, sans parler ici de son singulier enthousiasme pour le *Magicien Prodigieux*. Celui qui composait à 15 ans, un livre sur la *nécessité de l'athéisme* (necessity of atheism) se délectait par la lecture de l'œuvre catholique du grand poète espagnol. Son grand ami Trelawney, dans les mémoires qu'il nous a laissés sur Shelley et sur Byron, nous raconte comment le poète panthéiste *se sentait délié des attaches de la matière et transporté dans d'autres sphères. quand il exposait cette œuvre à ses amis.* C'est une scène curieuse que celle que nous dépeint le même Trelawney, scène qui eut lieu chez la comtesse Guiccioli, à laquelle il assista, dit-il, et où Shelley possédé d'une véritable admiration exposait aux invités, le sujet du drame de Caldéron. V. *Recollections of the last days of Byron and Shelley by E. J. Trelawney, Londres,* 1858. Ce passage est copié et traduit en français par Édouard Schuré dans son article : *Le poète panthéiste de l'Angleterre.* — (Revue des deux Mondes 1er février 1877, p. 537 et 745) — Putman, dans ses études sur Caldéron, *Stüdien over Calderon,* traitant du *Magicien Prodigieux* (*de Wonderbare toovenaar*) p. 294, copie quelques mots de la version française. Shelley traduisit aussi plusieurs scènes du *Magicien Prodigieux.*

tice, sinon en tête des comédies religieuses de Caldéron, il ne s'agit pas de cette question en ce moment, au premier plan du moins de ses comédies de Saints Martyrs. A part *La Perla Preciosa* (Sainte Marguerite) dont la troisième journée seule est de Caldéron, et les autres de Zabaleta et de Cancer, *Las cadenas del Demonio, Los Dos Amantes del Cielo, El José de las Mugeres* et *El Purgatorio de San Patricio,* soit dans l'ordre religieux, soit dans l'ordre littéraire, ne l'emportent ni en profondeur religieuse, ni en beautés artistique sur *Le Magicien Prodigieux.*

II

LE MAGICIEN PRODIGIEUX : SON ARGUMENT : — SOURCES SUPPOSÉES. — LÉGENDES DE FAUST. — EL HERMITANO GALAN. — COMÉDIES DE MAGIE.

Dans Antioche vivaient une jeune fille chrétienne et un jeune homme païen ; leurs noms étaient Cyprien et Justine.

Con penitencias ella
Camina á ser tan santa como bella ;
Con ciencia él peregrina,
Hasta hallar la verdad de un Dios camina (a).

Ni l'un ni l'autre ne devaient être beaucoup

(a) Par des pénitences elle — chemine à devenir aussi sainte que belle ; — par la science, lui pérégrine — et chemine, jusqu'à ce qu'il trouve la vérité d'un Dieu.

au gré du Démon qui nous rapporte ces faits. Il est donc naturel qu'il ajoute :

Y así á los dos me importa
(Si tanto fuego este volcan aborta)
Alterar en su estado
A ella, para que pierda lo ganado;
A él, porque no lo adquiera
Con su sutil ingenio ; de manera
Que pretendiendo el cielo
De aquélla acrisolar virtud y celo,
Y déste ingenio y ciencia,
Dos licencias me da en una licencia [1] (*a*).

Comment en use-t-il ? Comment travaille-t-il conjointement à la perte du jeune philoso-

1 Ces vers appartiennent au *Monologue* ou *Loa* que débite le Démon, au commencement du drame de Caldéron, monologue conservé dans le manuscrit original et qui a été supprimé dans toutes les impressions. Voyez le texte dudit manuscrit qui se conserve dans la Bibliothèque de l'Exme Sr. duc d'Ossuna et de l'Infantado, ou l'excellente édition critique dudit texte, donnée par un érudit critique français M. Alfred Morel Fatio (Le Magicien Prodigieux... publié d'après le manuscrit original... Heilbronn 1877.)

(a) C'est ainsi qu'il m'importe de tous deux, (si tant de feu ce volcan soulève) — les troubler dans leur état. — Elle, pour qu'elle perde ce qu'elle a gagné ; — lui, pour qu'il ne l'acquière pas — par son subtil génie ; de manière — que le ciel prétendant — purifier de celle-là la vertu et le zèle, — et de celui-ci, le génie et la science, — me donne deux licences en une licence.

phe et de la vierge chrétienne? Par le procédé le plus direct et toujours le plus sûr: l'amour. En aimant Justine, avec la passion violente et effrénée de celui qui, livré complétement à la vie de l'intelligence, méconnaît la vie du cœur, Cyprien cessera de rechercher la vérité des vérités, la connaissance de Dieu, il vivra seul pour son amour, amour d'autant plus vif qu'il sera plus contrarié, amour aveugle, délirant, qui, ayant perdu les espérances dans l'efficacité des moyens naturels, le portera jusqu'à chercher, au prix de son âme, dans les pouvoirs de l'enfer, dans les arts magiques, la possession de la femme aimée. Etant aimée avec une pareille passion et par celui qui réunissait en outre dans sa personne toutes les perfections ensemble, jeunesse, beauté, noblesse, fortune, intelligence, savoir, comment serait-il possible que Justine, orpheline, pauvre et innocente jeune fille, résistât à tant de séductions et à tant de prestiges? La perte de Justine et de Cyprien paraissait ainsi certaine, la victoire du Démon, évidente. Or, c'est tout le contraire qui arrive. C'est que Justine comptait sur une puissance au dessus de toutes les puissances soulevées contre elle, le souverain pouvoir du libre arbitre humain, avec lequel elle triomphe des tentations de la chair et de l'esprit, ainsi

que du pouvoir des arts magiques et infernaux. C'est que Cyprien aussi, devant l'impuissance manifeste de ces arts, devant le sublime héroïsme de la vierge sainte, se retrouve, rentre dans le plein exercice de sa raison qui l'arrache au Démon et le porte complétement au Dieu de Justine. Le martyre consacre le triomphe qu'ils obtiennent tous deux, et le démon finit par publier sa défaite.

Telle est, en somme, la comédie de D. Pedro Caldéron de la Barca, qui de son premier personnage le *Mage* ou le *Magicien*[1] Cyprien et des prodiges qu'il opère pour satisfaire sa volonté, a reçu le titre de *Magicien Prodigieux*. Elle aurait pu s'appeler avec plus de précision *le Mage Cyprien*, *Saint Cyprien* ou *Cyprien* tout sec. Caldéron, suivant en cela la coutume générale de son temps, crut qu'il était mieux de la baptiser avec les noms de la qualité caractéristique de son héros dans la comédie, c'est-à-dire, la magie, à la manière de ses autres comédies de Saints par exemple, celle de la Sainte Eugénie,

1 Le mot *magico* qui ne s'emploie aujourd'hui généralement que comme adjectif, était aussi usité comme substantif, au temps de Caldéron. Alors *magico* était l'équivalent de mago, et *El Magico Prodigioso* signifiait également *El Mago Prodigioso*. Dans beaucoup de localités de la Castille on dit encore *magico* pour *mago*.

de Saint Crisante et de la Sainte Darie, qui ne portent pas pour titre le nom de ces saints, mais respectivement ceux de *El José de las Majeres* et *Los Dos Amantes del cielo.*

Saint Cyprien et Sainte Justine, martyrs d'Antioche, dont le glorieux passage ici-bas est également célébré par l'Eglise latine et par l'Eglise grecque, par la première, le 26 septembre et, par la seconde, le 2 octobre [1], sont donc, les héros du drame Caldéronien ; la légende poétique de la vie et du martyre de ces deux Saints est le sujet du même drame. Ce n'est en aucune manière, par conséquent, une création fantastique, une libre invention de l'illustre poète espagnol, mais bien l'interprétation dramatique de cette même légende, populaire en Espagne, comme dans tout le monde catholique, et une des plus belles de l'hagiographie chrétienne.

Il semble incroyable que ces vérités, pour ainsi dire, élémentaires et des plus simples, puisqu'il suffit pour les atteindre d'une simple comparaison du drame de Caldéron avec un *Flos sanctorum* ou une *Année chrétienne* quelconque, aient pu se cacher à la claire intelligence

1 Que l'on consulte entre autres, l'*Ecclesiæ græcæ Martirologium metricum... nunc primum collegit* L. Urbanus Godof. *Siberus.* (Lipsiæ, in officina Lansiniana, anno 1727.) Mensis Octobris, Die II.

d'érudits tels que l'anglais Lewes [1] et le portugais Vasconcellos [2], jusqu'au point d'assurer formellement l'un et l'autre, que le drame de Caldéron est *une interprétation de la légende du docteur Faust !* Comme nous devons traiter de cette légende dans un autre endroit, point n'est besoin de nous arrêter ici à réfuter de pareilles assertions; il suffit de consigner simplement leur existence.

Si Caldéron s'est inspiré directement de la légende des Saints Martyrs d'Antioche, ou si c'est, au contraire, par reflet et dans quelqu'autre drame ou composition analogue antérieure, ce sont là des choses que Caldéron ne nous a pas dites et que ceux qui ont vécu après lui ne sont pas parvenus à vérifier jusqu'à présent.

Ce n'est pas seulement le *Magicien Prodigieux* qui se trouve dans ce cas, mais aussi les autres comédies Caldéroniennes. *Le Purgatoire* de *Saint Patrice* porte à la fin une longue liste d'auteurs,

1 Lewes ; *Vie et écrits de Gœthe,* tom II *Gœthes Leben und Schriften.*

2 Vasconcellos ; le Faust de Gœthe et la traduction du vicomte de Castilho, O Faust de Gœthe e a traduçao do Vizconde de Castilho.

Para que con esto acabe
la historia que nos refiere
Dionisio el gran cartusiano,
con Enrique Saltarense,
Cesario, Mateo Rodulfo,
Domiciano Esturbaquense,
Membrosio, Marco Marcelo,
David Roto, y el prudente
primado de toda Hibernia
Belarmino, Beda, Serpi
Fray Dimas, Jacob Solino
Mensigano, y finalmente
la piedad y la opinion
cristiana que lo defiende ;
porque la comedia acabe
y su admiracion empiece [1].

Mais, comme on peut l'observer tout d'abord, ces noms ne viennent là que pour faire nombre ; ce ne sont pas des ouvrages consultés pour écrire la comédie, mais des autorités que produit le poète à l'appui de la tradition pieuse ; c'est aussi en prévision peut-être de ce que quelques passages tels, que la description du Purgatoire et la descente qu'y fait Ludovic, devaient être écoutés par un public moins crédule et moins candide que celui auquel le poète flo-

1 Scène finale de la pièce.

rentin avait, quelques siècles avant, destiné les divines pages de sa *Divine comédie.* Les dames et les hommes, les mousquetaires mêmes qui fréquentaient les représentations dans les cours, étaient bien éloignés de la simplicité de ces populations qui terrifiées, à la rencontre de Dante, le montraient du doigt en disant : *Celui-là est descendu aux Enfers.*

La source immédiate et véritable de cette comédie, selon toutes probabilités, l'auteur dramatique, dont l'œuvre inspira, dans notre opinion, notre auteur, sinon d'une manière exclusive, au moins d'une façon principale, celui-là n'est précisément pas compris dans la liste énoncée ; c'est-à-dire, Montalban et son œuvre, *La Vie* et *le Purgatoire de Saint Patrice,* publiée en 1627.

En arrivera-t-il de même avec *Le Magicien Prodigieux ?* Ce drame aura-t-il ses sources immédiates, soit dans quelque comédie antérieure, soit dans quelque autre du temps même de Caldéron ? Pour notre part, commençons par déclarer franchement et loyalement que nous n'en connaissons aucune dont notre auteur aurait pu s'inspirer. Il se peut qu'un des Mystères, qu'une des Représentations, un des Autos ou une des Comédies ait traité le même sujet avant Caldéron : mais une

semblable composition étant restée ignorée, comme on l'ignore jusqu'à présent, il n'y a pas de motif fondé pour disputer à Caldéron la priorité dont il vient jouir. Son œuvre se montre si spontanée, si abondante, si bien du genre caldéronien, enfin, que, lors même que nous ne saurions pas de qui elle est, comme nous le savons par son auteur, un simple coup d'œil sur ses pages suffirait pour nous le révéler.

Nous avons soigneusement parcouru, autant qu'il nous a été possible, nos Comédies de Saints: nous n'avons rencontré les nôtres dans aucune. Bien plus, dans aucune, nous n'avons vu non plus une conception pareille, des situations égales ou identiques. D'où l'on conclut clairement que Saint Cyprien et Sainte Justine n'ont pas atteint, dans notre patrie, la popularité qu'ont obtenue d'autres Saints, par exemple Sainte Catherine de Sienne, Saint Augustin, Saint Antoine de Padoue, Sainte Brigitte, dont quelques-uns on été portés au théâtre non pas une, mais deux, trois et plusieurs fois, soit par des auteurs tels que Lope, Moreto et Montalban, soit par des génies de qualités inférieures, tels que Diamante, Cañizares, Villayzán, Matos Fragoso et d'autres compositeurs semblables ou inférieurs.

Différents mages ou magiciens ont acquis de

la célébrité sur notre scène, les uns traditionnels, les autres purement fantastiques, dans des comédies sérieuses et dans des comédies magico-burlesques, tels que *El Magico Africano*, *El Magico Apolonio*, *El Magico de Cataluña*, *El Magico Sigismundo* et *El Magico de Salerno*, qui finit par avoir six parties, rien de moins. Aucune de ces œuvres n'a de parenté, ni même d'analogies artistiques essentielles avec *Le Magicien Prodigieux*.

La gloire était réservée à Caldéron d'être le premier et l'unique de nos génies pour rehausser sur notre théâtre les noms de Cyprien et de Justine, ainsi que d'obtenir la priorité dans le théâtre universel moderne. Jusqu'aujourd'hui, on ne connaît pas d'autre pièce relative à nos Saints que *Le Martyr d'Antioche* (The Martyr of Antioch) de Milman, œuvre de notre siècle, et comme telle, postérieure de deux cents ans à celle du poète madrilègne[1].

1 Ticknor, Histoire de la litérature espagnole, tome III page 29 de la traduction espagnole de MM. Gayangos et Védia, et tome II page 399, de la traduction française de J. G. Magnabal.

Voyez aussi *Les Saints* et *les fêtes du calendrier Anglican*, Revue Britannique tom. XI p. 185. Il est opportun de dire ici que Saint Cyprien et Sainte Justine ne sont pas compris dans ce calendrier. L'église de Chadderley, dans le Comté de Worcester, est bien dédiée à Saint Cyprien, mais c'est le Saint Cyprien de Carthage et non celui d'Antioche.

Mais, cette œuvre, est-ce une création véritablement originale ou bien une imitation, un plagiat de quelque autre comédie de Saints? Le si érudit comte de Schack [1] a cru reconnaître quelque ressemblance entre cette composition et *El Hermitaño Galan* de Mira de Amézcua, mais sur une chose d'une importance médiocre. Interprétant son opinion avec plus d'extension qu'elle ne mérite et sans se donner même la peine de comparer les deux œuvres, certains critiques en sont bientôt arrivés à supposer le drame de Caldéron inspiré par le drame attribué au docteur de Guadix. Et cette opinion se répand avec tant de force que nous sommes obligés de l'examiner avec toute l'attention qu'elle mérite.

Nous la trouvons formulée de deux manières diverses : la première, en 1858, par Ramon Mesonero Romanos, en ces termes : Ce même dramaturge (Caldéron)dans *La Dama Duende*,*El Magico Prodigioso*,*El Escondido y la Tapada* et dans d'autres pièces de son admirable répertoire, donne bien à connaître qu'il *était inspiré* par *La Fénix de Salamanca*, *El Hermitaño Galán*, *El*

1 OEuvres sur la littérature dramatique et sur l'art en Espagne, *Geschichte der dramatischen Literatur und kunst in Spanien*, du ci-devant baron, aujourd'hui comte de Schack, Berlin 1845, deuxième livraison pag. 458, note.

Galán Secreto et par d'autres drames du docteur Mira de Amézcua [1]. La seconde version est de 1864, par D. Juan de Valera : se référant à Schack, il assure que, dans le *Magicien Prodigieux*, il y a de nombreuses réminiscences et des morceaux copiés... de Mira de Amézcua. Il cite ensuite d'autres imitations et d'autres passages de Caldéron empruntés d'autres ouvrages et il termine par ces expressions : « Ces observations et beaucoup d'autres prouvent, au moins, que Caldéron reproduisait, peut-être en les améliorant, les arguments, les caractères et jusqu'aux situations des autres drames [2].

A ces affirmations nous opposons résolûment tout d'abord les suivantes :

1º Que *El Hermitaño Galan* n'est pas de Mira de Amézcua, mais de Zabaleta, fait qui ne change pas seulement l'espèce, mais qui résoud seul par lui-même la question, sans plus de preuves. En effet, Zabaleta, véritable auteur de cette pièce, l'écrivit non-seulement plusieurs années après le *Magicien Prodigieux*, mais il ne commença sa carrière dramatique, il ne com-

1 Prologue du tome 1er, des dramatiqnes contemporains de Lope de Vega, dans la Bibliothèque des auteurs espagnols p. VIII.

2 Estudios de Literatura, politica y costumbres de nuestros dias. Madrid, 1864, tom. II, p. 74.

mença à composer ses premières comédies qu'en 1644, c'est-à-dire, *sept ans* après que Caldéron eût donné *Le Magicien Prodigieux.*

2º Que, entre *El Hermitaño* et *El Magico*, il n'existe aucune relation, aucune ressemblance essentielle d'aucun genre : et que l'un et l'autre sont complétement différents.

L'érudit Labarrera, dans son important *Catalogue biographique et bibliographique* de *l'ancien théâtre espagnol* [1], mentionne, comme si c'était le même ouvrage, *El Hermitaño Galan*, publié dans la *dixième partie* du *Nouveau théâtre de comédies variées* de différents auteurs (Madrid 1658) et *La Mesonera del cielo,* imprimée dans la *partie trente-neuvième* de la même collection (Madrid 1673), pièces respectivement attribuées dans lesdites parties, la première à D. Juan de Zabaleta, et la seconde, au docteur Mira de Amézcua. Croyant qu'il y avait deux titres et qu'il n'y avait qu'une seule pièce, attribuée à deux génies différents, il ne prit, cependant, de résolution pour aucun, et il l'enregistra également à l'article Zabaleta et à l'article Mira d'Amézcua, avec ces deux titres : il mit un point d'interrogation à la marge, comme pour demander quel serait le véritable auteur et le vé-

1 Pages 260 et 502.

ritable titre du drame. Si le diligent bibliographe avait lu seulement le texte de la dixième partie et de la trente-neuvième, sans le moindre effort, et en promenant ses regards sur les premières scènes, il aurait remarqué à l'instant que ces textes n'étaient pas un même texte, mais bien deux textes distincts et que les pièces étaient aussi distinctes, avec toute la différence qu'il peut y avoir d'un original à une refonte.

Dans les deux pièces, il y a de commun la personne d'un ermite, Abraham dans l'une ; Abrahamio, dans l'autre ; éloigné du monde et de ses vanités ; il y a également une nièce, Marie, qui vit avec lui, en faisant pénitence [7].

1 Les deux œuvres ont pour base la légende du saint anachorète Abraham qui, dès le x[e] siècle, inspira à la célèbre religieuse de Gandersheim, Hrotsvitha, une de ses plus belle pièces dramatiques judicieusement analysée, dans les *Estudios de Literatura y de critica,* Séville, 1862, pages 235-242, par l'inoubliable ami D. José Fernandez Espino.

Cette légende n'offre aucune ressemblance avec celle de saint Cyprien d'Antioche. Celle qui en présente une, comme le remarque M. Melendez Pelayo (tom I, de son Histoire des Hétérodoxes pp. 254-255), c'est la légende des saints Lucien et Marcien dont les *actes,* empruntés de Mombricius et Ruinart, sont publiés par le P. Florez, dans le tome XXVIII de son *Espagne sacrée.* Que ces saints soient espagnols, comme le croit Florez, qu'ils appartiennent à une région étrangère, comme le pense Villanueva (tom. VI, de son *Voyage littéraire*

Les autres personnages diffèrent les uns des autres ; l'histoire de l'ermite est aussi différente dans l'une et l'autre comédie, ainsi que celle de la nièce.

La pensée est la même dans les deux compositions ; elle repose sur ce que Marie sort de sa grotte et se lance dans le monde, séduite par un amant qui l'abandonne ensuite. En conséquence de cet abandon, la jeune fille se livre à la prostitution la plus effroyable d'où le saint ermite vient la retirer. Il se présente à elle déguisé en galant, comme un de ceux qu'elle avait en si grand nombre, puis il rejette son déguisement, revêt de nouveau le sac de pénitent, au moment même où la jeune fille s'y attend le moins ; ce qui donne pour résultat la conversion de Marie, son retour à la grotte et plus tard la conversion aussi de l'amant séducteur, qui finit de la même manière par se faire ermite. Dans le développement de cet ar-

p. 114) ; que ce soit ou non leurs reliques qu'on a découvertes à Vich, en 1050, lorsque D. Guillaume était Prélat de cette Eglise, toujours est-il que dans l'*Acta sanctorum Luciani et Marciani martyrum* déjà cités, il est dit qu'ils professaient les arts magiques, moyennant un pacte avec le Démon ; qu'en s'appuyant sur ces mêmes arts, ils essayèrent vainement d'obtenir la possession d'une jeune fille chrétienne et que, eu égard à leur défaite, ils se convertirent au christianisme et souffrirent ensuite le martyre.

gument, toutes les situations, moins celles de l'ermite galant, diffèrent essentiellement, elles sont différentes sur un point général, comme sont aussi différentes, la personne de l'amant et des autres personnages qui interviennent dans la pièce et que ce n'est pas le cas de spécifier ici. Dans la comédie de la partie trente-neuf, la figure principale c'est Marie : voilà pourquoi se rapportant à la période de sa prostitution dans une maison de filles où elle était la principale *mesonera*, et comme par antiphrase de sa conversion, le poète a intitulé sa pièce *La Mesonera del Cielo*. Pour la comédie publiée dans la dizième partie, le principal personsage n'est pas Marie, mais l'ermite ; par conséquent, se rapportant au fait principal où celui-ci intervient, l'auteur appellera sa comédie *El Ermitaño Galan*. Quelle est celle de ces comédies qui a dû servir de modèle à l'autre ? Pour nous il n'y a pas de doute. C'est *La Mesonera del Cielo* qui a précédé *El Hermitaño Galan*, parce que Mira de Amézcua à qui l'attribue la *Partie* de comédies qui la publie et dont le style est bien patent dans toute son étendue, l'avait non-seulement écrite, mais était mort, neuf ans avant que Zabaleta, aussi ami qu'il fût des imitations et des refontes, eût commencé à écrire ses comédies. Le docteur de Guadix

mourut en 1635, la même année que Lope de Vega. Zabaleta écrivit sa première comédie, *El Hijo de Marco Aurelio*, en 1644[1].

Ni *La Mesonera del Cielo*, ni *El Hermitaño Galan* ne présentent de véritables analogies avec *Le Magicien Prodigieux*. L'exposé sommaire que nous avons fait de ces œuvres, suffit pour une vidence complète, sans nécessiter de nouvelles démonstrations. Où sont donc, dans le drame de Caldéron, ces morceaux *copiés* et ces *réminiscences*? Comment peut-on dire que, pour l'écrire, il dut *s'inspirer* de *El Hermitaño Galan*, écrit, au moins, sept ans après?

C'est donc à cette même classe qu'appartiennent beaucoup d'autres imitations, beaucoup de plagiats, attribués à notre poète dans ses autres compositions, jusqu'au point qu'on en viendra, un jour ou l'autre, à dire et à répéter qu'on doit l'admirer, moins pour *avoir inventé*, que pour avoir *perfectionné* les plans et les pensées des autres.

Si donc Caldéron ne s'est pas inspiré de ces drames, ni de quelques autres comédies, que nous sachions, il est clair qu'il dût fonder directement son œuvre sur la légende de nos Saints.

1 La Barrera: p. 501 de son *Catalogue*.

III

SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE DANS LES ÉGLISES D'ORIENT ET D'OCCIDENT. — SOUVENIRS PLUS ANCIENS. — LA LÉGENDE DE NOS SAINTS. — VERSIONS DIVERSES. — LEUR ÉTUDE COMPARATIVE.

Enfants d'Antioche et martyrisés à Nicomédie, au dire commun des anciens récits, il était naturel que Saint Cyprien et Sainte Justine devinssent dans l'Eglise d'Orient, plus tôt que dans celle d'Occident, l'objet immédiat d'une dévotion fervente et d'une célébrité signalée. Ils le devinrent, en effet,comme nous le confirment bien clairement les ouvrages, même les plus anciens, se rapportant aux personnages dont nous conservons la mémoire et dont l'époque nous est connue. Ces ouvrages appartiennent aux siècles IVe et Ve ; ce sont respecti-

vement, le premier, une homélie de Saint Grégoire de Nazianze, et le second, un poème de l'impératrice Eudoxie, fille du sophiste Léontius et femme de Théodose II. La première est arrivée par bonheur jusqu'à nous, insérée dans les écrits du Saint Docteur [1]; mais il n'en est pas de même du poème d'Eudoxie, sur lequel nous n'avons d'autres détails que les indications bien médiocres que nous a laissées plusieurs siècles après, Photius dans sa *Bibliotheca* [2].

Dans l'Eglise d'Occident ou église latine, si nous en jugeons par les mémoires les plus an-

1 *Divi Gregorii Nazianzeni* cognomento Theologi, *opera omnia* quæ quidem extant, nova translatione donata, quæ omnia nunc primum latina facta sunt... *Jacobi Bilii...* Parisiis, apud Sebastianus Nivellum 1569... *in laudem Divi Cypriani martyris Oratio,* pp. 154-161.

Voyez aussi : *Opera omnia,* édition de Paris, 1778, tom. I, œuvre des Bénédictins, et la *Patrologie grecque,* de Migne, tome XXXV, col. 1167-1194.

Sur saint Grégoire de Nazianze il y a une importante dissertation d'Hefelé dans le *Kirchenlexicon* de Wetzer et Waltec. Bd. IV.

2 Photius : *Myriobliban* ou *Bibliotheca librorum,* édidit D. Hœschelius et notis illustravit, latine vero reddidit et scholiis auxit And. Schottus.

Genevæ... Petri Stephani 1611, p. 404.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque nationale de Madrid se trouve un volume in-4°, intitulé : Photio compendiado por Mariana, Photius abrégé par Mariana, dans lequel p. 105, on lit extrait le passage relatif à Eudoxie.

ciens que nous connaissons, il dut s'écouler quelque temps avant que nos Saints fussent aussi connus et vénérés. En témoignage de cette vérité, il nous suffira de dire qu'ils ne sont pas compris dans les anciens martyrologes, tels que le *Parvum Hieronymianum sive martyrologium dixeris* [1], attribué à l'illustre anachorète de Bélen ; ils ne sont pas chantés non plus par le grand poète chrétien, le célèbre glorificateur des Martyrs, notre admirable Prudence. Il chanta, oui, un Cyprien martyr, or ce n'était pas le martyr d'Antioche, mais le fameux évêque de Carthage, qui portait le même nom [2]. La première mention de nos Saints que nous avons pu rencontrer se rapporte au septième siècle, et est contenue dans le traité d'Aldhelm, Aldhelmo ou Aldelmo, évêque de Sherborne, en Angleterre, intitulé *De Virginitate seu de Laude Virginum*, où il fait l'éloge de la virginité de Justine et de son hé-

1 *Vetustius Occidentalis ecclesiæ Martyrologium* D. Hieronimo, Cassiodoro, Beda, Valfrid... aliisque scriptoribus tributum... Franciscus Maria Florentinius Nob. Lucensi... Lucæ 1650. Dans cet ouvrage est contenu le *Parvum Hieronimianum, sive martyrologium dixeris*, attribué non sans fondement au saint docteur.

2 Prudence, *Peristephanon*, hymne V : *Passio beati Cypriani, Martyris et episcopi Carthaginensis.*

roïsme dans les tentations qui mirent sa pureté à l'épreuve[1].

Dans l'une et l'autre Eglise, tant dans la grecque que dans la latine, la vie de nos Saints appartient exclusivement au champ des traditions pieuses, au domaine de la légende. L'histoire véritable, les faits positifs, les relations primitives de la vie et du martyre des mêmes Saints ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Tous les monuments que nous connaissons, même les plus anciens, sont également légendaires. Et cela étant, il n'y en a pas un seul qui nous ait conservé la légende intacte et pure, ni qui conserve avec les autres une ressemblance parfaite, puisqu'il n'y a pas identité.

L'homélie de Saint Grégoire de Nazianze est l'œuvre d'un docteur remarquable, elle appartient à des temps bien rapprochés du martyre de nos Saints, mais elle tombe en des erreurs si graves qu'elle fait du Cyprien d'Antioche et du Cyprien de Carthage un seul personnage[2],

1 Aldhelmus ; opera quæ exstant omnia...édition de J.A.Giles ; Oxford, 1844, in-8°, dans la collection des *Patres ecclesiæ Anglicanæ*, du même Giles. Le traité *de Virginitate* a été souvent publié avec les *Opuscules* du vénérable Bède.

2 *Hic inquam Cyprianus Carthaginensium... iam quantus huic malo ex arte magica cumulus accedebat... magus ac libidinosus,.. virgo quadam erat patritio genere nata... hor-*

mage et épris d'une vierge sainte dont il trame la perte, moyennant ses arts magiques, comme le premier, carthaginois et évêque de Carthage, comme le second. Ce sont là des erreurs où n'est pas tombé notre Prudence, en célébrant ce dernier, parce que la mémoire du prélat de Carthage s'était conservée sans doute plus pure en Espagne, qu'en Orient celle du martyr d'Antioche.

Les récits légendaires de la vie de nos Saints, depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes, conformes sur beaucoup de points, diffèrent cependant en un point de la plus haute importance ; à savoir, l'amour de Cyprien pour Justine, amour sur lequel ils nous présentent deux versions entièrement distinctes, appartenant toutes deux à deux récits d'antique origine et connues les deux, tant de l'Eglise grecque que de l'Eglise latine. Il importe de les

tus clausus, fons obsignatus, soli Deo servata, etc. expressions qui, comme on le voit, conviennent les unes à saint Cyprien de Carthage, d'autres à saint Cyprien d'Antioche et d'autres évidemment à Justine.

Entre autres écrits à consulter sur cette erreur, il faut lire le *Martyrologium Romanum ad novam kalendarii rationem*, dont l'auteur est César Baronius Soranus ; Rome 1598, pp 477-78, et la curieuse dissertation de W. Beyschlag *De Cypriano mago et martyre Calderonicæ tragediæ persona primaria*, Halle, 1866. in-4°.

étudier ici, parce que cette étude devra nous dire ensuite dans quelle desdites versions nous devons chercher les sources immédiates du *Magicien Prodigieux.*

La première de ces versions que, par suite de sa grande prédominance dans l'Eglise d'Orient, nous appellerons *orientale* ou *grecque*, nous est connue par des monuments de date relativement moderne, mais puisés, sinon aux sources primitives de la légende, au moins aux sources qui conservèrent mieux le caractère propre des récits plus anciens. Le premier ouvrage où nous avons vu cette version consignée, c'est le *Martyrologe* attribué au bénédictin Notker ou Nockerio[1], qui florissait, de l'an 830 à l'an

1 *Sancti Notkeri cognomento Balbuli, martyrologium,* dans la *Bibliotheca Veterum Patrum...* cura et studio Andreæ Gallandi, tom. XIII, Venise 1579, p. 816 ; *Sanctorum martyrum Cypriani Episcopi et Justinæ virginis.*

Pour la valeur qu'il a dans ces études, il nous a paru convenable de reproduire ici, dans ce qu'il offre de principal, le texte de ce martyrologe.

« Scholasticus quidam Acladius nomine, apud Antiochiam videns beatam Iustinam, exarsit in concupiscentia ejus, et promisit Cypriano mago duo talenta auri, si virginem Iustinam in illius amorem excitaret. Cyprianus magus convocatis Dæmoniis cœpit agere, ut per eos sancta Dei seduceretur ; cumque in Dæmones nullatenus officere valerent, ac signo crucifixi se ab ea repelli faterentur, Cyprianus diaboli virtutem contemnens, ab Episcopo Antimo catholicis se mysteriis imbui roga-

912, et le second, la *vie* de nos Saints est une œuvre du xe siècle qui a pour auteur Siméon ou Simon Metafrastes ou Metafrasto. Ce dernier, en compilant les actes de quelques Saints, répandus dans les églises et les monastères d'Orient, y inséra ceux de nos Saints dans lesquels on suit la version indiquée, preuve bien claire que c'était cette version et non une autre qui était la version généra[illegible] connue dans les églises d'Orient, au moins dans les temps du célèbre hagiographe[1].

La seconde version que, pour la distinguer de la précédente et par des raisons égales, c'est-à-dire, parce qu'elle a été à son tour généralement suivie dans l'Eglise d'Occident ou Eglise latine, nous appellerons *latine* ou *occidentale*, est contenue dans deux récits principaux, écrits premièrement en grec, traduits ensuite en latin, à des dates jusqu'aujourd'hui inconnues, comme sont aussi inconnus les au-

vit, etc. Comme on le voit, Cyprien figure seulement comme l'intermédiaire de l'amour d'Aglaidas et non comme l'amant de Justine, ce qui établit la différence capitale qui distingue cette version de l'autre. On voit également par ce texte que la version que nous appelons orientale etait connue en Occident antérieurement au récit métaphrastique.

1 Et aujourd'hui même, comme le prouvent les compilations hagiographiques orientales postérieures à la narration de Métaphraste.

teurs et les traducteurs. Ce sont à savoir : *Passio B. Cypriani* et *Justinæ,* également désignée par le titre de *Conversio S. Justinæ virginis, et S. Cypriani episcopi*, et la *Confessio seu Penitentia S. Cypriani.* Nous n'avons que le texte latin de la première; quant à la seconde, nous possédons le texte latin et le texte grec. Intimement lié à ces récits est aussi la relation intitulée : *Martyrium sanctorum martyrum Cypriani et Justinæ,* mais, comme cette dernière se rapporte seulement au martyre, elle a peu d'importance pour nos études [1].

1 On peut voir ces trois narrations intégralement et réunies dans les *Acta Sanctorum* des PP. Bollandistes, septembre tom. VIII, pp. 217-219 la première; 222-242 la seconde, et 242-245 la troisième, Anvers 1760. Ils publient seulement le texte latin de la *Passio* et le latin et le grec du *Martyrium* et de la *Confessio.* — Cette dernière est aussi attribuée à ce Saint, dans quelques éditions de ces œuvres, depuis celle de l'évêque d'Oxford Juan Fell. *Opera omnia,* Oxford 1682, qui publia pour la première fois le texte latin. Quant au texte grec découvert par le bénédictin Maran, il fut édité premièrement dans l'*Opera quæ exstant omnia* de saint Cyprien, publiés par Baluze, Paris, 1726. — Sur la *Passio,* voyez ce que nous disons plus loin, note 1 pag. 51.

Le docteur D. Joaquin Antonio del Camino y Orella, chanoine de l'Eglise cathédrale de Lugo, traduisit et publia, au commencement du siècle actuel, les œuvres de Saint Cyprien de Carthage ; mais il n'y comprit pas la *confessio* qu'il croyait sincèrement ne pas appartenir à l'évêque de Carthage, mais bien au martyr d'Antioche, comme il nous le dit dans la *Vie de*

Dans le premier *Index librorum prohibitorum* de l'Eglise Catholique, dans le décret *De libris non recipiendis* du pape Saint Gelase et, au nombre des livres apocryphes (*opera spuria*), il y en a plusieurs de compris sous le titre de : *Opuscula Tascii Cypriani*, c'est-à-dire, attribués à saint Tascius Cecilius Cyprien, évêque de Carthage [1]. Et comme, parmi les opuscules longtemps attribués au saint docteur carthaginois, et, par suite de sa confusion avec celui d'Antioche, on compte la *Confessio*, on pourrait bien croire que cette dernière avait été comprise dans le décret du pape Gelase, non à cause de sa doctrine, mais parce qu'elle se répandait attribuée à un auteur à qui elle n'appartenait pas. S'il en était ainsi, nous saurions que déjà vers les années 494 ou 496, ce récit circulait dans l'Eglise d'Occident.

C'est au siècle VIIIe ou au siècle IXe qu'appartient le premier récit d'une époque déterminée

Saint Cyprien, pour la plus grande partie tirée de ses écrits par le traducteur, vie qui précède le premier des deux volumes de ses *Obras de San Cypriano Obispo y martir. Traducidas al castellano, y esclarecidas con notas, y la vida del Santo...* Valladolid, par Aramburu y Roldan, année MDCCCVII.

1 Voyez Hefelé, évêque de Rottembourg, *Histoires des Conciles d'après les documents originaux*, traduction de l'abbé Delarc, tom. III, pp. 219-232. Paris. Adrien Le Clerc et compagnie, 1870.

que nous connaissons de l'Eglise latine, et il est contenu dans le *Martyrologe* que les uns attribuent au vénérable Béde et d'autres à Florus, diacre de Léon[1]. Ce récit ajoute à son antiquité le singulier mérite d'avoir été accepté dans l'Eglise d'Occident jusqu'au point d'être reproduit par le *Martyrologe romain*[2]. Les éditions de ce martyrologe que nous avons confrontées avec celui de Béde dépassent plus de vingt et nous pouvons assurer qu'il suit, en tout et à la lettre, le texte de ce dernier[3].

1 Martyrologium Venerabilis Bedæ, Anglo-Saxonis Presbyteri ; tome III de l'édition de ses œuvres. Bâle, 1563, et aussi, tome III, colonne 337, de l'édition de Cologne, 1612.

2 *Martyrologium Romanum ad novam kalendarii rationem et ecclesiasticæ historiæ veritatem restitutum*, déjà cité dans la note pag. 33.

3 Nous nous sommes principalement servis pour cette confrontation des éditions suivantes :

Venise	1587.
Venise	1593.
Rome	1598.
Anvers	1613.
Mayence	1631
Venise	1756.

Ces éditions, comme les autres, se trouvent dans la Bibliothèque de Saint Isidore, à Madrid. Pour qu'on juge de la conformité essentielle du Martyrologe romain avec le Martyrologe attribué à Bède, nous reproduisons ici littéralement le texte de l'un et de l'autre :

Il en est de même du *Bréviaire* et du *Missel romain* [1] qui s'adaptent à la version adoptée

MARTYROLOGE DE BÈDE	MARTYROLOGE ROMAIN
« Natale sanctorum martyrum Cypriani Episcopi et Iustinæ virginis. Quorum Iustina sub Diocletiano multa propterChristum perpessa, ipsum quoque Cyprianum cum esset magus, et magicis artibus eam dementare conaretur, convertit ad Christum. Cum quo Jam Episcopo et nobili doctore facto, martyrizata est sub Claudio principe et indice Eutelmio et cum eis Theognitus quidam; quorum corpora iacuerunt proiecta foris sex diebus insepulta. Quidam autem nautæ Christiani nocte rapuerunt ea, et deportaverunt ad urbem Romam, et matrona vene rabilis Rufina reverenter excipiens illa sepelivit in prædio suo. »	Nicomediæ natalis sanctorum martyrum Cypriam et Iustinæ Virginis, quæ sub Diocletiano Imperatore et Eutholmio Præside multa pro Christo perpessa, ipsum quoque Cyprianum qui erat magus, et suis magicis artibus eam dementare conabatur, convertit ad Christum : cum quo postea martyrium sumpsit. Horum corpora feris obiecta, nocte quidam nautæ Christiani rapuerunt, et Romam detulerunt : quæ postmodum in Basilicam Constantinianam translata, prope Baptisterium condita sunt. »

1 *Bréviarum romanum,..* Entre autres éditions, nous avons eu dans nos mains, les éditions de Lyon et de Venise, de 1557 et 1558 respectivement, — *Missale Romanum* — nous nous sommes spécialement appuyés sur l'édition faite à Salamanque par Guillaume Foquel, en 1588 ; c'est à la page 570, que se trouve la *Sanctorum martyrum Cypriani et Justinæ Missa.*

par le *Martyrologe* ; c'est aussi cette version et non une autre que suivent la *Légende dorée* de Giacomo de Varaggio, dit Voragine[1], les *Flores*

Que le *Bréviaire* et le *Missel* romains s'accordent sur la version occidentale, c'est une chose des plus simples à démontrer. Ouvrons le Bréviaire et nous verrons *Cyprianus, primum Magus, postea Martyr, cum Iustinam, Christianam virginem, quam ardenter amabat*, sans qu'il s'y fasse la moindre allusion à l'amour d'Aglaidas, encore moins aux interventions magiques de Cyprien. Il nous dit ensuite comment Cyprien, entrainé par son amour, *Dæmonem consuluit, quanam id re consequi posset*, et comment le secours infernal fut vain, parce que le Démon, aprés avoir éprouvé la force invincible de Justine, se voit obligé de déclarer à Cyprien que *nullam illi artem processurum adversus eos qui vere Christum colerent*, etc.

La même chose arrive avec le *Missel romain*, comme nous le démontrerions ici, si cette démonstration n'allongeait pas trop comme elle l'allongerait, cette note.

1 *Legenda opus aureum, quod legenda Sanctorum vulgo nuncupatur*. C'est avec ce titre et avec les titres de *Legenda ut vocant, seu sanctorum vitæ, Legenda aurea vulgo Historia lombardica dicta*, et d'autres, qu'elle fut imprimée souvent et dont des exemplaires sans nombres, tant des unes que des autres éditions, se conservent encore dans nos bibliothèques. Dans la Bibliothèque de Saint Isidore seulement, et sorties des presses de Lyon, il existe des exemplaires des éditions de 1531, 1536, 1540, 1554 et de cette dernière année, deux éditions distinctes, l'une de François Gabian et l'autre de Jacob Crout, toutes deux de Lyon. Dans l'une et dans l'autre, c'est au folio 116, que se trouve la légende de nos Saints, avec ce même titre : De sancta Iustina.

sanctorum [1], le *Catalogue des Saints* [2], en un mot, toute l'hagiographie latine. Le martyrologe de Notker fut, d'après ce que nous avons vu, peu connu et peu estimé. Quant à celui de Métaphraste, il ne pénétra en Occident qu'au seizième siècle, alors que le légendaire latin s'était pleinement formé, et ce ne fut d'abord que par l'abrégé de ses vies des Saints, du moine Agapio, abrégé qui parut, en 1541, dans son *Liber dictus paradisus* [3]. La première traduction complète en langue latine de la relation se rapportant à nos Saints, fut l'œuvre de l'évêque

1 Sur les *Flores Sanctorum*, voyez ce que nous lisons plus loin, note 1 pag.53.

2 *Sanctorum Catalogus vitæ, passiones et miracula, auctore Petrus de Natalibus.* Nous avons eu dans nos mains quatre éditions distinctes de cet ouvrage, publiées dans les années et par les presses suivantes :

Lugduni, 1534, apud Nicolaum Petit et Hectorem Penet.
Idem, 1543, apud Jacobum Crout.
Idem, 1545, id.
Lovanii, 1565, apud Martinum Verhaffelt.

L'exemplaire de cette dernière édition se trouve, comme les précédentes, dans la bibliothèque de Saint Isidore et elle porte cette note : *Le licencié Duarte de Acuña la donna au collège de Madrid.* La légende de nos Saints porte également dans toutes la même épigraphe : *De Sanctis Cypriano episcopo, et Justina virgine et martyribus.*

3 Venise, 1541, in-4°

de Vérone, Lipomano, publiée dans son *Sanctorum priscorum vitæ* [1].

Étudions maintenant comparativement les deux versions, et cette comparaison nous dira qu'aucune n'a compris intégralement la légende de nos Saints, mais que les omissions de l'une se trouvent suppléées dans l'autre ; qu'elles se complètent réciproquement et que, de cette manière, au moins dans notre humble sentiment, on peut essayer de la reconstituer, sinon avec une entière certitude, du moins avec des présomptions d'un certain succès. Voyons ce qu'elles ont de commun, et en quoi consistent les différences dans ces mêmes versions, en ce qui touche au point essentiel, afin de déduire de cette manière les caractères généraux et particuliers de la légende.

1 Venise ; 1551-58, 6 vol. in-4°. Elle fut ensuite reproduite et corrigée par Laurent Surius, Cologne, 1570-75. Elle se trouve dans la bibliothèque de Saint Isidore. Dans cette bibliothèque nous avons vu l'ouvrage intitulé : *Historiæ Aloysi Lipomani Episcopi veronensis de vitis sanctorum... Pars prima... Lovanii* apud Martinum Verhaffel, 1565 ; et une autre édition, aussi de Louvain, *apud Petrum Zangrium Tiletanum.* Toutes les deux appartinrent au Collége impérial de Saint Isidore ; la première porte en tête : *Donnée au collége de Madrid par le licencié Duarte de Acuña,* et la seconde : Donnée par le sieur D. François de Idiaquez, au Collége de la Compagnie de Jésus de Madrid.

Dans les deux versions, Justine est la même: c'est une jeune fille d'Antioche, née de parents païens, et païenne comme eux, qui se convertit au christianisme, comme s'y convertissent aussi ensuite ses parents. De la même manière, le Démon, voyant la vertu de la vierge chrétienne, veut la perdre, en inspirant et favorisant la passion sensuelle d'un jeune homme de cette cité, du nom d'Agladius ou d'Aglaidas. Celui-ci, sous l'impulsion de son amour et voyant qu'il ne peut obtenir la possession de Justine par des moyens naturels, a recours aux maléfices d'un mage fameux, appelé Cyprien, afin que, par ses arts magiques, il lui procure la réalisation de ces ardents désirs. Alors Cyprien évoque les puissances infernales; par elles Justine est poursuivie de lubriques tentations qui essayent en vain de souiller sa pureté, parce que armée de sa foi et de sa confiance en Dieu, elle les repousse avec énergie et en triomphe par une résolution et une fermeté inébranlables. Frappé d'étonnement Cyprien interroge l'Enfer sur la cause qui rend impuissants ses arts magiques, et il obtient, à la fin, pour réponse, qu'au-dessus de leur puissance, se trouve la puissance du Dieu des chrétiens, qui est le Dieu de Justine. Cyprien le confesse, et plus tard, avec Justine, il conquiert

les palmes du martyre ; triomphant l'un et l'autre, dans les terribles épreuves et les tourments,que les narrations spécifient et auxquels avait été soumise la foi invincible de leurs cœurs.

Mais si l'une et l'autre version sont en cela d'accord, il y a un point essentiel, le point le plus capital de la légende, sur lequel elles diffèrent fondamentalement, et ce point, nous l'avons déjà dit, c'est l'amour de Cyprien pour Justine.

Dans la version orientale notre Saint n'est que l'intermédiaire d'Aglaidas, intermédiaire qui par avarice, en qualité de rufian, de sorcier, de charmeur ou d'enchanteur vulgaire, emploie ses arts magiques pour la séduction de Justine, afin qu'Aglaidas la possède ; tandis que dans la version occidentale, il ne termine pas là son œuvre, ni telle n'est pas cette œuvre, car on peut dire que c'est à ce moment qu'elle commence. En effet, l'intervention, à peine introduite, se convertit en amour et en amour exclusif pour Justine ; et cet amour, d'autant plus vif et désespéré qu'il est plus contrarié, est le seul mobile qui le porte et le pousse à invoquer l'aide du Démon, afin d'obtenir pour lui ce qu'il devait dans le principe tenter d'obtenir pour Aglaidas. Que la différence qui ap-

paraît dans l'une et l'autre version sur la personne de Cyprien, soit des plus grandes nous n'avons pas à le démontrer davantage, elle est trop évidente par elle-même. Que, dans ce cas, la raison soit entièrement du côté de la version occidentale, non-seulement la conformité de ses textes, mais encore le témoignage de saint Grégoire de Nazianze, cité plus haut, viennent corroborer l'autorité qu'elle mérite sur ce point[1].

Ainsi donc, rien d'étonnant que cette version ait prévalu, comme elle a prévalu, sur l'autre, dans l'hagiographie occidentale, au point que, dans la légende, la figure d'Aglaidas en est arrivée à disparaître, comme secondaire, et qu'il n'est resté, comme réellement et véritablement important et essentiel, que l'amour de Cyprien, et que lui et Justine, comme les seuls personnages de la légende.

La différence que nous notons entre les versions ne veut pas dire qu'elles ont des origines dans des sources diverses, mais qu'inspirées aux mêmes sources, elles représentent cepen-

1 *Amo Virginem de Galilæis,* dit Cyprien, en se rapportant à Justine, au premier démon qu'il évoque par sa magie, dans la *Passion* (pag. 218. Act. Boll.) — Jam enim non solus Aglaidas Puellæ amore tenebatur, sed idem ipse ego patiebar; dit la *Confession* (chap. II, p. 229. Act. Boll.)

dant des rédactions diverses et des temps divers du développement historique de la légende. On ne s'expliquerait pas d'une autre manière la conformité qu'elles offrent sur tant d'autres points, et la divergence qu'elles présentent sur ce dernier.

Aux jours du martyre des Saints et aux temps immédiats, l'amour de Cyprien et de Justine devait intéresser bien peu dans les récits pieux: la chose principale dans ces narrations devait être nécessairement l'emploi des arts magiques, l'impulsion sensuelle qui les mettait en mouvement, les tentations de Justine, sa pureté immaculée et triomphante, la conversion du Mage et le martyre de l'une et de l'autre. La figure de Justine devait se détacher sur toutes les autres et les couvrir de son ombre. Dans la lutte du Paganisme contre le Christianisme, représentés le premier par la magie et par les puissances infernales qui lui prêtaient leur secours ; le second, par une tendre jeune fille, modèle sublime de l'innocence évangélique, la figure de Justine devait, plus que toute autre, parler plus haut à l'imagination et à la piété des fidèles. Justine, comme Inès, Cécile, Catherine, Lucie, Eulalie, Dorothée, chœur de vierges célestes qui, supérieures aux faiblesses de leur sexe donnaient aux hommes, aux jours

de la persécution et de la mort, un exemple de sainteté et d'héroïsme, Justine devait ressortir au premier plan dans les récits hagiographes. De là vient que la version orientale est la meilleure qui nous ait transmis l'esprit des premiers récits qu'elle a pu conserver, soit directement, soit d'après des sources postérieures.

Plus tard, quand ces circonstances sont passées, aux jours où les arts magiques réveillaient un vif intérêt dans les multitudes, la personnalité du mage Cyprien devait recouvrer sa place propre dans la légende et jusqu'au premier plan, alors que les conditions naturelles s'en trouvaient altérées. De là vient que dans la *Confessio*, il figure un peu moins que comme un charmeur, voyageant de ville en ville, étalant son art dans des entreprises peu conformes avec son ancien caractère.

Son amour malheureux, sa conversion, son martyre, si beaux et si dramatiques, ne pouvaient faire moins que d'émouvoir les âmes généreuses, d'obtenir dans les narrations l'importance qui leur correspondaient et qu'ils avaient déjà dans les origines de la légende.

IV

LA LÉGENDE DE SAINT CYPRIEN ET DE SAINTE JUSTINE EN ESPAGNE. — SOUVENIRS PLUS ANCIENS. — HAGIOGRAPHIE HISPANO-LATINE. — HAGIOGRAPHIE CASTILLANE. — RÉCITS MANUSCRITS ET IMPRIMÉS.

Bien longtemps avant que Caldéron s'inspirât de la légende de nos Saints, cette légende avait pénétré en Espagne. Quand et comment, à quelle date et dans quels récits, autant de questions non résolues, ni même posées peut-être jusqu'à présent.

Pour notre part, nous pouvons affirmer, tout d'abord, que, de même que nos Saints n'y viennent pas compris dans le *Peristefanon* de Prudence, ils ne figurent pas non plus dans nos vieux *Himnarios*[1], ni dans le *Brevarium gothi-*

1 Au moins, nous ne les y avons pas trouvés, nous autres.

cum[1],ni non plus dans le *Missale mozarabicum*[2]. C'est une fête spéciale, des hymnes spéciaux[3], la plus grande dévotion et le culte le plus solennel que mérita très-justement,dès les temps reculés, le saint Cyprien de Carthage, comme il avait mérité, dans sa vie, le respect le plus profond et la plus haute autorité dans nos Eglises, pour lesquelles il fut un des plus remarquables Docteurs. Quant au Cyprien d'Antioche, nous n'avons pu rencontrer,dans notre patrie,une mention spéciale de ces temps-là.

Postérieurement, les bréviaires particuliers de nos Eglises, ceux au moins que nous avons

1 Breviarum Gothicum secundum regulam Beatissimi Isidori Archiepiscopi hispalensis iussu cardinalis Francisci Ximenis de Cisneros, prius editum... nunc opera Exc[mi]. D. Francici Antonii Lorenzana, Matriti 1775, apud Joachinum Ibarra.

2 *Missale muzarabicum*, avec notes et observations du P. André Burriel. Manuscrit de la bibliothèque nationale, DD.65. Il est tiré, comme le déclare le P. Burriel d'un vetustisimo Codice membranaceo bibliothecæ Almæ Ecclesiæ Toletanæ.

3 Dans le *Missel Mozarabe*, Saint Cyprien de Carthage a une fête spéciale, le 14 septembre. Voyez page 708, messe pour le jour de Saint Cyprien. Quant aux hymnes, indépendamment de celui de Prudence déjà cité, le Bréviaire en contient un autre tout différent, qui commence ainsi :

Urbis magister Tasciæ
Tu Cypriane Pontifex
Fax luminosa et efficax
Verbo docens et sanguine etc.

consultés, comprennent les uns, comme celui de *Séville* et celui de *Burgos*, comme ceux de *Coria* et de *Sigüenza*, la fête de nos Saints, d'autres tels que celui de *Compostelle*, d'*Illerda* et ceux de *Pampelune*, de *Ségovie* et d'autres diocèses ne la contiennent pas [1].

L'adoption définitive et complète du *Martyrologe*, du *Bréviaire* et du *Missel* romains plaça l'Espagne dans la même situation que toutes les nations catholiques ; et l'on y célébra dès lors annuellement, comme dans celles-ci, la fête de Saint Cyprien et de Sainte Justine le 26 septembre [2]. Il n'y a pas besoin de dire que

1. Nous avons examiné les Bréviaires suivants :

Séville, Hispali,	1521.
Burgos, Compluti,	1538.
Ségovie, Compluti,	1539.
Lerida ; Cœsaraugustæ,	1541.
Coria; Hispali,	1552.
Sarragosse, Cœsaraugustæ,	1556.
Sigüenza ; Seguntiæ,	1561.
Santiago; Salmanticæ,	1569.
Pamplona ; Salmanticæ,	1571.

2 Le martyrologe romain a été non-seulement adopté, mais encore imprimé plusieurs fois en Espagne. Nous mentionnerons d'abord le *Martyrologium romanum, ad novam kalendarii rationem et Ecclesiasticæ historiæ veritatem restitutum*, Gregorii XIII Pont. M. iussu editum.

Matriti ex Typographia Regia
Anno MDCXVII.

la version légendaire suivie ici devait être, par conséquent, le récit général de l'Eglise, la version occidentale ou latine. Toutefois la version orientale ou métaphrastique ne laissa pas pour cela d'être connue et même adoptée par quelques-uns, comme nous le verrons.

Parmi les vieux récits légendaires, l'unique que nous sachions avoir cours, en Espagne, dans des temps relativement éloignés des temps actuels, c'est la *Passio Justinæ et Cypriani*, contenue dans un recueil de la cathédrale de Tolède, d'un auteur anonyme, écrit en lettres du XIIe siècle, sous le titre de *Acta et Passiones martyrum*, et heureusement conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de cette même Eglise [1]. Ce précieux manuscrit, outre l'impor-

Dans ce martyrologe la vie et le martyr de nos Saints se trouvent à la page 294.

En traitant du Bréviaire romain en Espagne, nous ne pouvons nous empêcher de consigner ici qu'il existe, dans la bibliothèque de saint Isidore, un exemplaire de la magnifique édition du *Bréviaire romain* faite à Paris chez *Iamet Mettayer* en 1588, *avec les Rubriques traduites en françois*, par *comandemet exprès du Roy pour l'usage de ses religieuses Congrégations*, deux volumes grand in-folio, présent du Roi de France, comme le déclare la curieuse note suivante : *Este breviario en dos cuerpos selo regalo el Rey de Francia al Cardenal Infante quando le hiziéron Arzobispo de Toledo; y Este se lo dio al P. Geronimo de Florencia, el qual los dio para este Archivo.*

1 Manuscrit grand velin, sans pagination, écriture du siècle

tance singulière qu'il a pour l'hagiographie espagnole, en offre une autre non moindre pour l'hagiographie générale de l'Eglise, comme pour la vie particulière de nos Saints, par les variantes de rédaction qu'elle présente relativement aux textes jusqu'à présent publiés de la même *Passion,* variantes qui, comme le texte lui-même, n'ont été, que nous sachions, remarquées par aucun hagiographe, y compris les célèbres Bollandistes [1].

XII[e], ou peut-être du XI[e], mais de la fin de ce dernier. Il commence par la *Passion Aciscli et Victoriæ* et Il finit par la *Vita vel obitus Sanctæ Castissimæ Virginis.* Il contient 123 passions ; la 87[me] est celle de nos Saints et elle porte pour titre : *Passio sanctorum Justinæ* et *Cypriani.*

Ce manuscrit appartenait à la Bibliothèque du célèbre monastère de saint Jean des Rois et il y est resté jusqu'à l'extinction des communautés religieuses. C'est là que le P. Burriel le vit, au siècle dernier ; il en fit des extraits pour certaines choses et, pour d'autres, il le copia à la lettre. Il se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale Dd. 34,35 et 36.

1 De l'étude comparative du texte de Tolède avec le texte publié par les PP. Bollandistes, il résulte :

1° Que le premier comprend non-seulement la *Passion du B. Cyprien et Justine ;* sous un autre titre, la *Conversion de sainte Justine et de saint Cyprien évêque* et publiée par les Bollandistes, sous ce dernier, mais encore *le martyre des saints martyrs Cyprien et Justine* ne formant qu'un même récit et un seul texte, ce qui fait qu'on se demande si, primitivement, ils ne constituent pas une seule narration que les copies ont ensuite séparée; ou si, étant originairement deux narrations sé-

Dans la même bibliothèque se conserve un autre précieux Recueil manuscrit, intitulé *Flores sanctorum* qui contient la vie de nos Saints fondée sur la *Passion* mentionnée. L'écriture est française du siècle XIIIe ou XIVe, *per manus Petri Riambaldi Presbiteri oriundi de Ferratia*, comme on le lit à la fin du Recueil [1]. Ce der-

parées et distinctes, les hagiographes ne les ont pas unies pour n'en faire qu'une seule relation. Dans l'un ou dans l'autre cas, nous ne savons pas s'il y a un manuscrit autre que celui-là qui les contienne réunies et ne formant qu'un seul récit. Les PP. Bollandistes ont publié, séparément et comme narrations indépendantes, la *Conversion* et le *Martyre*, sans connaître ni indiquer aucun manuscrit qui les contînt réunis, ni le nôtre par conséquent.

2° Que, entre le texte de ce manuscrit et celui de la *Conversion* et du *Martyre* publié par les Bollandistes, il y a des différences de rédaction qui méritent d'être connues et qui révèlent que l'un n'est pas à la lettre la copie de l'autre. Pour ne pas rendre cette note trop longue nous ne les confrontons pas ici. Nous les réservons pour le premier des appendices où, dans l'impossibilité de publier intégralement des documents si étendus, nous nous bornerons à donner quelques paragraphes de l'un et de l'autre, afin qu'on puisse mieux apprécier les analogies et les différences qui existent entre eux.

1 *Flores sanctorum*, manuscrit sur parchemin, sans commencement, ni pagination et qui finit par : *Explitium flores sanctorum*. La vie de nos saints commence ainsi : *Passio sanctæ Justinæ et Cypriani, qui passi sunt sub Eutulmio comite XIV kalendas octobris.* Il se trouve dans la bibliothèque de la cathédrale de Tolède où nous avons eu le plaisir de

nier appartint à notre célèbre hagiographe Alonso de Villegas, comme le déclare une note[1], circonstance qui nous a fait naître le soupçon de savoir si ce dernier en avait bénéficié pour son *Flos sanctorum*, ce qui dût arriver, en effet, soupçon que la comparaison de l'un et l'autre ouvrage a confirmé pleinement.

D'autres Recueils de vies de Saints et d'autres compilations hagiographiques célèbres, des siècles XIIIe et XIVe, tels que la *Légende dorée* de Voragine, et le *Catalogue des Saints* de Pedro de Natali ou Natalibus, manuscrits ou imprimés[2], contribuèrent à généraliser de plus en plus, dans notre patrie, la légende de nos Saints, suivant la version orientale ou latine, qui est la version universellement suivie dans ces compilations. L'ouvrage le plus ancien où nous avons vu la *Légende dorée* mentionnée, c'est le *Tractado del*

le consulter. Nous en avons eu connaissance par l'index du même manuscrit qui est dans les papiers du P. Burriel : Dd. 77, à la Bibliothèque Nationale.

1 Voici ce que dit à la lettre cette note très-curieuse : *Este libro dia a la bibliotheca de la sant Igla de Tol° el Mro Al° de Villegas autor del Flos sanctorum año de* 1589. *El Mro Al° de Villegas* (ici le paraphe) au-dessous et de la même écriture que la signature, il est ajouté : *Fué de un tio suyo llamado Ger.^mo Gutier.z cappn. Mozarabe y gran Amigo de Joannes de Espinosa ambos excelentes en musica.*

2 Voyez ce qui a été dit dans les notes 1, p. 40 ; 2, p. 41.

divinar e de sus especies, du célèbre Fr. Lope Barrientos [1].

La version grecque ou orientale pénétra beaucoup plus tard en Espagne, par la traduction latine de Lipomane, et spécialement par l'édition de Surius. Dans la bibliothèque de Saint Isidore et parmi les livres qui appartinrent à l'ancienne bibliothèque du collège de la compagnie de Jésus, nous avons pu voir deux éditions distinctes de l'ouvrage: *De vitis Sanctorum, auctore Aloysii Lipomani episcopi veronensis* [2], et l'édition de Surius: *De probatis Sanctorum historiis, partim ex tomis Aloysii Lipomani, optima fide collectis per F. Laurentium Surium*, dans laquelle se trouve la *Vita et Martyrium SS. Cypriani et Justinæ auctore Simeone Metaphraste* [3].

Arrivés à ce point nous demandons si, outre les textes latins que nous venons de citer, il existe dans notre littérature quelques autres textes castillans? Un critique français distingué, M. Morel Fatio, nous affirme catégoriquement les avoir cherchés en vain, parce que même nos plus célèbres hagiographes, tels que

1 Tractado del diuinar e de sus especies; fol. 50 Ms. de la Bibl. Nationale, S. 10.

2 Voyez la note 1, pag. 42.

3 Tom. V. pp. 394-402. Cologne 1580.

Villegas et Rivadeneira n'avaient pas compris la vie de nos Saints dans leurs collections. Transcrivons ici ses mêmes paroles : *Je me suis mis en quête de versions espagnoles de la vie de Saint Cyprien, espérant trouver dans l'une d'elles la source immédiate de Caldéron et expliquer ainsi certaines divergences du drame espagnol avec le texte traditionnel de Lipomanus. Malheureusement mes recherches ont été vaines. Ni Alphonse de Villegas, ni Pedro de Rivadeneira qui sont les hagiographes espagnols les plus connus (je parle de ceux qui n'ont pas traité seulement des saints nationaux) n'ont compris la vie de notre saint dans leurs recueils* [1].

Par bonheur, quand nous avons lu ces lignes pour la première fois, nous connaissions un peu l'hagiographie espagnole, sans cette connaissance, il est possible qu'une pareille lecture nous eût dissuadé de vérifier ses assertions, nous en reposant complétement sur la parole d'un érudit si respectable et par nous si respecté. Il est vrai qu'en lisant plus bas : *Peut-être qu'un érudit, plus versé que moi dans cette partie de la littérature espagnole, saura trouver une version en langue vulgaire plus rapprochée de notre drame, que le texte latin de Lipomanus,*

1 Ps. XXXI et XXXII.

ces paroles effaçaient l'impression que les autres phrases nous avaient laissées [1].

C'est qu'en effet tout *Flos Sanctorum* tout *Año Cristiano*, tout *Sanctoral* espagnol et en langue espagnole, tous absolument, et par conséquent, ceux de Villegas et de Rivadeneira que M. Morel-Fatio dit avoir examinés, tous, nous le répétons comprennent la vie de nos Saints [2]. Quant

1 Ps. xxxii.

2 Nous nous rapportons, comme c'est naturel, à ceux que nous connaissons. Parmi ceux qui sont postérieurs à Caldéron qui ne sont ni des traductions, ni des arrangements de compilations étrangères, tel que le célèbre récit du P. Isla, version de celui de Croisset, mais qui sont d'une formation neuve et originale, autant qu'il peut y en avoir dans des travaux hagiographiques, le remarquable *Año Christiano de España* par D. Joaquin Lorenzo Villanueva mérite une mention spéciale. Cet ouvrage contient, au tome VII, pag. 383 (Madrid 1793) la vie de nos Saints.

La nature particulière de ces études ne nous permet pas de les étendre aux *Santorales* catalans, portugais etc., qui ne laissent pas d'être très-nombreux. Quant aux premiers, nous ne pouvons résister à la tentation d'en faire ici connaître un d'une importance extrême, tant parce qu'il est manuscrit que parce qu'il suit en tout la version occidentale ou latine. Il se trouve dans la salle des manuscrits de la bibliothèque de l'Académie Royale d'Histoire. De la note que nous a donnée l'intelligent employé de cette bibliothèque, notre cher ami D. Manuel Goicoechea, il résulte que ledit manuscrit est incomplet, sur papier grossier, sans filigrane et qu'il se rapporte au tiers du xiv[e] siècle. Il commence au folio xxv, appartenant à la vie de S[t] Etienne premier martyr. Il est aussi incomplet à la fin : Le

à ceux seulement qui sont antérieurs à Caldéron, nous en avons connaissance, non pas d'un, ni de deux, mais de onze au moins, sur lesquels *neuf* ont passé par nos mains et M. Morel-Fatio pourra les consulter, quand cela lui fera plaisir. Nous doutons qu'il y ait une autre littérature plus riche que la nôtre sur ce point.

Dans ces narrations castillanes, sont également comprises la version orientale et la version occidentale, avec cette différence notable que, tandis qu'une seule reproduit la première, les autres suivent en tout la seconde, nouvelle et évidente démonstration que celle-ci et non celle-là, a toujours été la version espagnole.

Le P. Rivadeneira, dans son *Flos Sanctorum* ou *Livre des vies des Saints*[1] adopte la version

dernier folio est le ccxxv se rapportant à la vie de l'archange saint Michel. C'est au folio ccxx que commence la vie de nos Saints, avec cette épigraphe *de santa Justina verge*. Nous avons examiné ce récit et nous avons vu clairement qu'il est la traduction fidèle du texte latin de la Légende dorée.

Dans les *Memorias para ayudar à formar un diccionario critico de los escritores catalanes* du Sr. Torres Amat p, 701, il est fait mention d'un *Flos sanctorum*, en langue catalane, des archives de la S. I. de Vich, écrit avant 1213, d'après les informations données au P. Florez *(Espagne sacrée* t. 28, p. 219*)*; mais au sentiment du S[r] Amat, il serait postérieur d'un siècle. Ce manuscrit serait-il le même que celui que nous avons parcouru ici ? Serait-ce une de ses copies ?

1 *Segunda parte del Flos sanctorum, o libro de las vidas de*

orientale. Que l'illustre jésuite connaissait le récit métaphrastique, quelle que fût l'édition latine de Lipomanus ou de Surius qu'il avait entre les mains, c'est un fait que Rivadeneira lui-même déclare. Ainsi, en parlant de Justine il s'exprime de la manière suivante : *Justine*

los santos... escrito por el P. Pedro de Ribadeneira de la compañia de Jesus,natural de Toledo pp.361-363 de l'édition de Madrid,Luis Sanchez, année 1601, et pp. 662-664 de l'édition 1616,également de Madrid et du même Luis Sanchez.Ce sont là les éditions que nous avons pu avoir dans nos mains. Nous n'avons pas vu les éditions de 1599 et de 1604 que mentionne l'érudit éditeur des *Œuvres choisies* de Rivadeneira, D. Vicente de la Fuente dans le *discours préliminaire,* mis en tête des mêmes œuvres p. 17, tom. LX de la *Bibliothèque d'auteurs espagnols (*Madrid Rivadeneyra 1868*).* Brunet dans son *Manuel du libraire (*tom. IV, col. 1270*)* et Graesse, *Trésor des livres rares et précieux (*tom. VI p. 105*)* ne parlent que comme d'une seule édition, faite de 1599 à 1601, des éditions que le docte académicien donne comme deux éditions différentes, correspondant l'une à l'année 1599 et l'autre, à l'année 1601. Le hasard veut que nous n'ayons pu avoir que le tome second ou seconde partie du *Flos sanctorum,* relatif à l'année 1601, tome qui se trouve dans la bibliothèque de Saint Isidore, ainsi nous ne savons pas si la première partie est ou non de cette même année, ou si elle est de 1599 , et si, par conséquent, il n'y a qu'une édition ou s'il y en a deux. M.Morel-Fatio mentionne seulement une édition de Madrid de 1609 et 1610 ; et Graesse une autre de Barcelone de 1623, que nous nous ne connaissons pas. Ces deux-là feraient que les éditions antérieures au *Magicien Prodigieux* seraient au nombre de six et non de quatre.

*d'Antioche, fille de Dusius, ou Edesius, comme dit Métaphraste.*Mais ce qui le prouve par dessus tout, c'est le fait de suivre dans son ensemble ce récit et non un autre. Il nous raconte ainsi comment le Démon voulant perdre Justine, *à cet effet, invite un jeune homme riche et lascif qui s'appelait Agladius qui jettera les yeux sur Justine, s'éprendra d'elle et, par tous les chemins que prend d'ordinaire l'amour aveugle, cherchera à l'amener à sa volonté.* Il ajoute ensuite que Agladius, ne pouvant obtenir ce qu'il désirait follement, eût recours à *un grand sorcier et negromancien, du nom de Cyprien ; et que Agladius découvrit à celui-ci ce qu'il prétendait de Justine.* Cyprien prend cette entreprise à sa charge, il évoque les démons etc.. jusqu'à ce que, vaincu et dérouté, il se convertît. Et ainsi tout le reste, sans que notre auteur s'écarte, dans le plus minime détail, de la version métaphrastique, ni fasse, par conséquent, la plus insignifiante allusion à l'amour de Cyprien et de Justine, se conformant à la version susdite.

Voilà la rédaction espagnole du récit métaphrastique tant recherchée et non trouvée, si facile à rencontrer, car rien n'est plus connu et plus à la portée de tous que ce *Flos Sanctorum* de Rivadeneira, souvent imprimé dans notre patrie ; quatre fois, antérieurement au *Magicien*

Prodigieux.en 1599, 1601, 1604, 1616, traduit en latin, en français et en italien et, par conséquent, universellement connu.

Venons maintenant à la version occidentale ou latine et aux récits castillans qui s'en sont inspirés. En classant ces récits, nous dirons que les uns sont répandus imprimés, que d'autres sont restés manuscrits et inconnus jusqu'à aujourd'hui,puisque nous ne les avons vus mentionnés dans aucun ouvrage. Ces derniers sont au nombre de quatre ; et tous également d'un auteur anonyme. Le premier et le plus ancien est contenu dans un *Santoral*, sans commencecement, ni fin, partie en parchemin, partie en papier, écriture du xv[e] siècle, copie d'un texte plus ancien, si l'on en juge par la langue, de la fin du xiii[e] ou des commencements du xiv[e] siècle [1].

Voici un exposé sommaire de ce récit. En tête sont ces paroles: *Aqui comiença la ystoria de Santa Iustina è san cebrian. Declaraçion de sus*

1 Bibliothèque Nationale BB. 58 et 59 deux volumes in-fol. Le premier commence au fol. xxxvii et finit au fol.ccccxxxix et se rapporte, le premier, à l'Incarnation et le second, à la vie du Saint second martyr. Le second commence au fol. xi par l'histoire de Sainte Marie des Neiges et finit au fol. ccxxxiii par celle du Pape Saint Pelage. La vie de nos Saints commence dans ce volume au fol. xcviii et se termine au fol. civ.

nombres. Suit l'histoire de nos Saints, en commençant par Justine, qui *fué virgen e de la çibdat de Antiochia e era fija de un sacerdote de los y dolos.* Il raconte sa conversion et celle de ses parents et il poursuit : *E aquesta virgen santa Justina fue mucho afincada de un encantador que auia nonbre Cebrian..... e aqueste Cebrian fué encantador desde su mocedat ca fue ofrecido de sus padres al diablo desde que habia siete años e muchas veces tornaba en bestias à las dueñas segunt parescia a los otros e a ellas facia cosas semejables por sus malas artes. E encendido en amor de la virgen Justina trabajaba mucho por su arte mala por la haber para si o para un estudiante que auia nombre Agladio.* Il raconte ensuite ses traités et ses contrats avec les démons, les tentations dont Justine fut poursuivie, la conversion de Cyprien et le martyre de l'un et de l'autre. Dans les appendices de ce mémoire on pourra lire intégralement tant ce récit que les autres récits castillans, raison qui ne nous fait donner ici que l'échantillon qui précède, et nous ne serons pas moins parcimonieux avec les autres.

Le second de ces récits dans l'ordre chronologique, nous l'avons trouvé dans un ancien *Flos Sanctorum* sur la première feuille duquel on lit : « *Estas son las Estorias que son escriptas en este*

Libro e Colegio de los Santos [1]. La leçon de cette œuvre, en ce qui concerne nos Saints, conserve une si grande ressemblance avec la précédente qu'elle pourrait paraître n'en être qu'une copie, si l'une et l'autre n'étaient, comme elles le sont en effet également, des traductions plus ou moins fidèles et plus ou moins ponctuelles de la *Légende dorée*, ainsi que nous le démontre manifestement leur comparaison avec elle. Transcrivons ici le passage correspondant à celui que nous avons cité plus haut. *E a esta Iustina virgen persiguiendola mucho Cibrian en cabo convertido ella a la fe ca este Cibrian de niño fue grand Nigromantico, ca habiendo siete años, su Padre e su Madre ofrecieronlo al Diablo; e este usaba de Nigromancia e semejaba que tornaba las buenas damas en bestias, e facia otros muchos encantamientos; e habiendo grand amor de Iustina la virgen, tornose a sus encantamientos por que la pudiese huber por si o por otro alguno home que le dirian Acladico.*

1 Bibliothèque Nationale, Q. 2, un vol. de 638 folios, sans titre, sur le dos on lit. *Flos sanctorum antiguo.* Il commence ainsi.

Jesus

Estas son las estorias que son escriptas en este Libro e Colegio de los Santos et a quantas fojas señaladas. La vie de nos saints commence au fol. 579 v°, et se termine au fol. 584 v°.

Ce texte, qui semble appartenir par sa rédaction au XIVe siècle, est suivie d'un autre *Flos Sanctorum*, en écriture du XVe siècle et dans la langue de cette même époque, avec l'histoire : *De sant çebrian e santa iustina*, reproduction comme les précédentes, de la *Légende dorée*, quoique plus libre et plus abrégée[1]. Enfin la dernière de ces relations manuscrites appartient au XVIe siècle ou au commencement du XVIIe. Son auteur qui connaissait la version métaphrastique et qui avait eu en main les éditions latines de Surius, comme il nous dit[2],

1 Bibliothèque Nationale. F. 34. Un vol. in-4° qui commence, au fol. 291, par l'histoire de Saint Philippe et de Saint Jacques et finit, au fol. 542, par celle de Saint Toribio d'Astorga. La première partie contenant la vie de nos Saints, comme l'indique l'index général de tout l'ouvrage, cette partie s'est perdue. Comme ce volume-ci suit en tout la *Légende dorée*, on est fondé à croire que l'autre suivait, également en tout, la même *Légende* et, par conséquent, aussi pour la vie de Saint Cyprien et de Sainte Justine. Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à le compter au nombre des récits qui suivent la version occidentale ou latine, toutefois avec les réserves naturelles.

2 MS. in-fol. sans commencement, ni fin, qui s'ouvre au folio XXVIX par la *vida de san Joan gualberto* et se termine, au fol. XCI, par celle de *San Quintin martir*. On le trouve à la Bibliothèque de la Cathédrale de Tolède ; c'est, paraît-il, un volume détaché d'un *Flos sanctorum* dont il ne reste que ce tome.

Dans la vie de nos Saints, l'écrivain anonyme adopte la version occidentale, mais il ne suit pas exclusivement le texte d'un seul hagiographe, il en eut plusieurs sous les yeux, et

suivit néanmoins la version occidentale, comme les précédents. Toutefois il ne s'inspira pas, comme eux, de la compilation hagiographique du célèbre dominicain du XIIIe siècle, mais bien, d'après ce que nous avons pu observer, du recueil de Pedro de Natali.

principalement Natali, comme le démontre la simple lecture de sa composition. Il connaissait Métaphraste et Surius, comme l'attestent les citations nombreuses qu'il en fait dans les Vies des autres Saints.

Voyez la vie des nôtres, dans l'appendice IV où nous l'insérons toute entière.

Nous avions pensé, comme nous l'avons dit page 62, publier aussi intégralement, tous les récits castillans que nous connaissons, mais leur nombre considérable et leur grande étendue nous en empêche. Il nous a donc fallu en réduire le nombre et choisir entre tous ceux qui sont les plus importants pour nos travaux, tels que les récits inédits, ceux de Rivadeneira, Villegas et Ortiz, la traduction castillane du Martyrologe romain du P. Vazquez, c'est-à-dire, *sept* sur les *neuf* qui ont précédé la composition du *Magicien Prodigieux* et que nous avons tenus dans nos mains ; les premiers, parce qu'ils n'ont pas été publiés et qu'ils ne sont pas connus jusqu'à présent ; ceux de Villegas et de Rivadeneira, parce que l'on a nié, comme on l'a fait, leur existence ; celui d'Ortiz, par suite des circonstances exprimées page 79 ; et enfin la traduction du Martyrologe Romain, par sa signification dans l'hagiographie espagnole. Il ne reste plus en dehors que les récits de *Santoro* et de Cayrasco, laissés de côté l'un et l'autre, tant à cause de leur trop grande étendue que de leur faible importance. La traduction du Martyrologe se fera dans la note suivante ; les autres six se trouveront dans les appendices, du second au septième, respectivement.

Arrivant aux récits imprimés, nous commencerons par le *Martyrologe romain, traduit de la langue latine en l'Espagnole, par le Père Maître Dionysio Vazquez de la compagnie de Jésus* et publié à Valladolid, en l'année 1586. Ce docte jésuite connaissait aussi Métaphraste et la traduction de Lipomanus, mais il se borna, dans son œuvre à traduire mot pour mot le texte du *Martyrologe romain,* d'après l'édition de Grégoire XIII, et c'est de cette manière qu'il reproduit la vie et le martyre de nos Saints [1].

1 Page 158 v°. Pour que l'on puisse voir comment le P. Vazquez traduisit le *Martyrologe romain* nous juxtaposerons ici le texte latin et le texte castillan, d'après l'édition de Baronius tant de fois citée.

« Nicomediæ natalis sanctorum martyrum Cypriani et Justinæ virginis, quæ sub Diocletiano Imperatore et Eutholmio Præside multa pro Christo perpessa, ipsum quoque Cyprianum qui erat magus, et suis magicis artibus eam dementare conabatur, convertit ad Christum, cum quo postea martyrium sumpsit. Horum corpora feris objecta, nocte quidam nautæ Christiani rapuerunt, et Romam detulerunt : quæ postmodum in Basilicam Constantinianam translata, prope baptisterium condita sunt. »

«En Nicomedia los S. S. Martyres Cypriano y Iustina virgen; la qual padesci omuchos tormentos pro Christo, en tiempo de Diocletiano y del presidente Eutolmio ; y convertio à la Fe a Cypriano, que era encantador, y la pretendia enhechizar con sus artes magicas, y ambos fueron juntos martyrisados ;echaron sus cuerpos a las bestias y tomaronlos de noche unos marineros christianos y lleuaronles à Roma y despues los sepultaron en San Iuan de Latran, junto a la pila baptismal del gran Constantino. »

Longtemps avant se passaient de main en main, imprimées et en langue espagnole, de nombreuses compilations de vies des Saints, communément appelés alors *Flos Sanctorum*. C'est à la lecture d'un de ces ouvrages que l'illustre fondateur de la compagnie de Jésus dût sa conversion, d'après ce que nous rapporte un de ses enfants les plus distingués, l'auteur du *Flos Sanctorum* dont nous traitions plus haut, le Père Rivadeneira[1].

De tous ceux que nous connaissons, portant ce titre, le plus ancien est celui d'Alonso de Villegas, dont nous avons indiqué la source principale. Un fait digne de remarque c'est que

Le Martyrologe du P. Vazquez fut bientôt réimprimé et augmenté par le P. Francisco Garcia de la même compagnie. *Martyrologe romain traduit du latin en castillan par le Père Dionisio Vazquez... Et maintenant de nouveau augmenté, avec la traduction des Saints, ajoutés au Martyrologe latin qui s'imprima à Rome en l'année* 1674, par le P. Francisco Garcia de la même compagnie, Madrid, par Antoine Francisco de Zafra 1678. Il copie littéralement le P. Vazquez sur le Martyr de nos Saints.

Nous avons une nouvelle traduction du Martyrologe romain, exécutée, au siècle dernier, par D. Agustin Alvarez Pato y Castrillon. Martyrologe romain publié par ordre du Pape Grégoire XIII et reconnu avec l'autorité d'Urbain VIII, d'Innocent XI et de Clément X, et dernièrement corrigé et augmenté par le Souverain Pontife Benoit XIV. Madrid. Imprimerie Royale, 1791. Nos Saints se trouvent à la page 264.

1 Vie de Saint Ignace de Loyola liv. I, chap. II.

l'auteur de la *Comédie appelée Selvagia*, à l'imitation de la fameuse Célestine, se soit aussi exercé dans la pieuse tâche d'écrire des vies de Saints. Dans ces Vies se trouve comprise celle des martyrs d'Antioche. Ouvrons son *Flos Sanctorum y historia general, de la vida y hechos de Jesucristo, Dios y señor nuestro y de todos los Santos de que reza y hace fiesta la Iglesia catholica*, et parmi eux nous trouverons les nôtres. La version que suit Villegas n'est autre que la version occidentale ou latine, c'est ainsi que Aglaidas, son amour pour Justine et l'intervention magique de Cyprien ne figurent pour rien dans ce récit. Il commence en parlant de Justine « qui étant une jeune fille sans lettres ni savoir humain fut choisie de Dieu, comme instrument, pour convertir un païen plein de lettres humaines et même infernales. Parce qu'il était non-seulement un philosophe, mais encore un mage et un sorcier, qui avait traités et contrats avec les démons. » Et il continue en disant : *Cyprien qui demeurait dans la même ville s'éprit d'elle, lequel était en âge de jeunesse, grand philosophe, et bien plus grand Nigromancien.* Ses prétentions furent vaines et alors *il invoqua les démons, leur fit des sacrifices, leur promit une amitié perpétuelle, qu'il n'aurait et ne reconnaîtrait d'autre pour Dieu que celui qui serait cause qu'il pos-*

séderait, lui, Justine. Celle-ci est poursuivie *d'imaginations honteuses et laides ;* à la fin *le démon* reste *vaincu, il revient vers l'amant Cyprien, lui confesse son peu de puissance et de force contre Justine,* etc. [1].

Ce n'est pas Villegas seul, mais aussi les autres collections de Vies de Saints que nous possédons en langue espagnole et d'auteurs espagnols, antérieurs à la composition du *Magicien Prodigieux* ; par exemple, *l'Hagiographie et Vies des Saints* par le docteur Joan Basilio Santoro (1580), le *Compendium de Vies des Saints* de

[1] Villegas : fol. 321-322, dans l'édition de Madrid, Pedro Madrigal 1594. C'est l'unique édition complète que nous connaissons d'un ouvrage, imprimé au moins douze fois, avant le *Magicien Prodigieux.* Dans la bibliothèque de Saint Isidore, comme dans la Bibliothèque Nationale, il n'existe que deux parties, ou volumes détachés de ces éditions, qui sont les suivantes :

Tolède : Juan Rodriguez	1579.	Troisième partie.
Id. id.	1582.	Deuxième id.
Huesca ; Juan Perez	1588.	Deuxième et troisième.
Tolède ; Juan Rodriguez	1589.	Deuxième et cinquième.
Id ; Veuve de Juan Rodriguez	1591.	Troisième.
Madrid ; Pero Madrigal	1594.	Deuxième.
Cuença ; Juan Masselin	1594.	Troisième et cinquième.
Id ; Luis Cano	1604.	Cinquième.
Alcalà de Henares ; Andrés Sanchez	1609.	Deuxième.
Alcalà ; Sanchez	1619.	Deuxième.
Valladolid ; Morillo y Rueda	1625.	Troisième.

M. Morel Fatio mentionne seulement une édition de Barcelone de 1593-94, Nous ne l'avons pas vue.

Fray Francisco Ortiz Lucio, prédicateur de la province de Castille, de l'observance de saint François (1597),qui suivent, comme lui, la version latine [1].

Outre ces collections, nous en avons une autre, du même temps et inspirée par la même version, qui réunit la circonstance particulière d'être écrite en vers castillans. C'est celle qui porte pour titre : *Templo Militante, Festividades y Vidas de Santos, Declaracion y Triunfos de sus Virtudes.....* composée par D. Bartolomé Cayrasco de Figueroa, prieur et chanoine retraité de l'Eglise cathédrale de l'île de Canarie, divisée en trois parties, dont la troisième, imprimée,en 1609, contient la vie de nos Saints [2]. Le prieur Cayrasco qui versifiait assez mal, pour versifier encore d'une manière pire, eut, entre autres fantaisies, le rare caprice d'écrire des tirades entières en octaves dactyliques, croyant sans doute rehausser encore plus par ce moyen sa malheureuse composition. Il s'attribuait pompeusement l'introduction desdits dactyles dans notre métrique,et il était si satisfait de son invention qu'à chacune des parties

1 Santoro; Bilbao, 1580 ; 26 septembre.
Ortiz Lucio, Madrid, 1579 fol. 237 v°.

2 Templo militante,pages 334-394. Madrid. Luis Sanchez 1609. Le poème se compose de 372 vers.

de son *Temple Militant*, il gravait, entre autres éloges, avec son portrait, celui de *novi Hispani saphici inventoris* [1].

Le chant consacré aux martyrs d'Antioche commence par cette invocation :

Oid, Oid, amantes melancólicos,
Para que os canseis de ser frenéticos
Y de seguir amores tan diabólicos
Que les falta muy poco para heréticos ;
Unos finos amores tan católicos
Que pueden competir con los angélicos,
Y si os quereis porrer en su matricula,
Dejad, dejad esa aficion ridícula. (*a*)

Il passe ensuite au portrait de l'héroïne sainte de ces amours, de la manière suivante :

Hubo una vírgen en la edad pretérita
A quien naturaleza fué magnífica,
Haciendola tan bella, que era inmérita,

1 Au pied du portrait de l'auteur on lit; *AEtatis suæ* anno LX. L'année soixante de son âge.

(a) Ecoutez, écoutez, amants mélancoliques — afin que vous vous fatiguiez d'être frénétiques — et de poursuivre des amours si diaboliques — qu'il leur en manque fort peu pour être hérétiques ; — des amours délicates si catholiques, — qui peuvent rivaliser avec les angéliques. — Et si vous voulez être classés dans leur matricule — laissez, laissez cette affection ridicule.

Junto de su beldad la mas clarífica:
Hízola el alto cielo benemérita
De la cristiana Religion pacífica,
Dióle linage y patria en nada estítica,
Que fué Antioquia gran ciudad política. *(a)*

Puis il nous décrit l'amour de Cyprien et ses arts magiques:

Por ella estaba helado en la canícula
Y ardiendo en el invierno un jóven mágico,
Que de esta facultad en la matrícula
Le dió mejor lugar el tiempo trágico:
Para la dama fué cosa ridícula
Su vano amor tan rústico y selvático,
Cipriano se nombra el nuevo Heráclito
Y Justina la dama del Paráclito. *(b)*

(a) Il y eut une Vierge, dans le temps passé, — pour qui la nature fut magnifique. — En la faisant si belle que restait sans mérite — auprès de sa beauté, la beauté la plus renommée. — Le ciel élevé la fit bien méritante — de la religion chrétienne pacifique. — Il lui donna une famille et une patrie à dédaigner en rien. — Et ce fut Antioche, grande cité politique:

(b) Pour elle était glacé, durant la canicule — et brûlant en hiver, un jeune magicien, — à qui, dans la matricule de cette faculté, — meilleure place lui donna la circonstance tragique : — Pour la dame, ce fut chose ridicule — que son vain amour, si rustique et silvatique, — Cyprien se nomme le nouvel Héraclite, — Et Justine, la dame du Paraclétique.

. . . .

Y viendo que no basta su teórica
Ni su Filosofia y matemática,
Ni dádivas, billetes ni Retórica,
Ni estar su alma tísica y asmática,
Ni el arte más poética ó histórica
Para alcanzar ni áun una breve plática,
Ni áun un mirar ni un término benévolo,
Determinó valerse del malévolo. (*a*)

Et il poursuit son histoire sous cette forme jusqu'à la conclusion. Les échantillons que nous venons de transcrire suffisent pour faire connaître ce malheureux produit du mauvais goût et de l'esprit terre à terre du prieur Cayrasco. Si nos Saints avaient besoin que les muses castillanes leur donnassent une vengeance solennelle, ils obtinrent pleinement cette vengeance dans les scènes immortelles du *Magicien Prodigieux.*

(a) Et voyant que ne suffisaient point sa théorique,—ni sa philosophie, ni ses mathématiques,— ni ses dons,ses billets, ni sa rhétorique, — que son âme n'était ni phthisique ni asthmatique, — ni son art plus poétique ou historique — pour obtenir pas même un bref entretien, — ni même un regard, ni un mot bienveillant, — il résolut d'employer le pouvoir du malveillant.

V

VERSION SUR LAQUELLE EST FONDÉ LE MAGICIEN PRODIGIEUX. — SOURCES IMMÉDIATES. — EXAMEN COMPARATIF DE LA LÉGENDE ET DU DRAME. — JUGEMENT CRITIQUE DE L'ŒUVRE DE CALDÉRON.

Sur quelle des versions est fondé le drame de Caldéron ? A quelle source s'est inspiré le poète ? Quel est le récit spécial qu'il a choisi ? Il n'y a eu jusqu'ici, à notre connaissance, qu'un seul sentiment chez les érudits: la version, c'est celle que nous appelons, nous autres, orientale ; la source, le récit métaphrastique, dans la traduction latine de Lipomanus [1]. Parmi ceux qui soutiennent ces doctrines, nous mentionnerons spécialement ici Schack [2],

1 Schmidt croit cependant possible l'existence d'une traduction castillane du récit métaphrastique, mais il la suppose *inconnue*.

2 Histoire de l'art et de la littérature dramatique en Espagne. Tom. III, pag. 119, note 41 (Berlin 1846).

Schmidt [1], Morel-Fatio [2], parce qu'ils ont, eux, aveuglément copié nos critiques, en tout, et qu'ils ont, c'est douloureux de l'avouer, défiguré parfois le sens de leurs phrases, jusqu'au point de leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit [3].

D. Enrique Godinez a suivi Schack dans un article intitulé le *Magicien Prodigieux*, publié dans la *Revista contemporanea*, du 30 janvier 1876, pages 471-79 ; et Revilla a suivi D. Enrique Godinez, dans d'autres articles publiés par l'*Illustration Espagnole et Américaine*, la même année, dans les numéros correspondants au 22 et au 29 février.

1 Die Schauspiele Calderon's dargestellt und erlautert von F. W. V. Schmidt, herausgegeben von Léopold Schmidt ; Elberfeld, 1857, p. 439.

2 Morel Fatio pag. XXXI. Le Sr Menendez Pelayo suit en tout Morel-Fatio, dans son *Histoire des Hétérodoxes espagnols*, tome 1, chap. IV, pag. 255, note, et dans l'*Étude critique* qui précède le tome 1er du *Théâtre choisi de Caldéron de la Barca*, publié dans la *Bibliothèque Classique*; pag. XLIX. Sanchez de Castro suit à son tour Menendez Pelayo, dans le *Discours* qu'il a prononcé à l'Université de Salamanque, le 25 mai de la présente année, 1881.

3 Schack, dans le passage cité, après avoir indiqué la *Confession* comme source de la légende de nos Saints, citant les éditions du Baluze, de Martene et de Durand, mentionne la source spéciale et directe du drame de Caldéron qu'il jugeait probablement être le récit métaphrastique, traduit par Lipomanus et réimprimé par Surius. Voici ces propres paroles: *Die nachste Quelle Calderon's aber ist wahrscheinlich bei Surius : De Probatis Sanctorum Actis Vita et Martyrium S. Cypriani et Justinæ, auctore Simeone Metaphraste.*

Nos jugements, que nous allons présenter successivement,sont bien opposés sur ces questions.En premier lieu, la version que Caldéron dut suivre, n'est en aucune manière, la version orientale, mais plutôt la version occidentale ou latine, la version généralement adoptée dans l'Eglise catholique et généralement aussi en Espagne,version qui est en même temps la plus belle.Jamais un drame n'aurait pu sortir de la version orientale,encore moins *le Magicien Prodigieux*.Le titre seul que Caldéron donne à son œuvre constitue la plus grande des preuves ; il nous indique seul, par lui-même, la source où l'auteur s'est inspiré et qui ne peut être d'aucune manière cette version où Cyprien est un mage vulgaire, un rufian intermédiaire pour l'amour d'un autre, mais l'amant passionné de Justine

Voyons maintenant comment le Sr Godinez entend et traduit Schack, en reproduisant ici ces propres paroles : *Suivant aussi en cela l'opinion si autorisée de Von Schack, nous pouvons affirmer que les sources d'où Caldéron tira le sujet de son œuvre furent la Confession de Saint Cyprien (il cite l'édition de Baluze) De Probatis sanctorum actis et vitæ et martyrum S, Cypriani et Justinæ de Metaphrasto.*

Comme on le voit, le docteur Godinez confond les sources de la légende avec celles du drame ; bien plus il fait deux ouvrages du travail unique de Surius, en partageant le titre, l'un. De *Probatis sanctorum actis* et l'autre, de *Vitæ et martyrium S. Cypriani et Justinæ.*

que nous montre la version latine, le protagoniste d'un drame imposant et admirable, en un mot, le mage ou le magicien prodigieux.

Nous ne savons si Caldéron a connu l'une et l'autre version, si entre les deux il a dû choisir la version latine, ou s'il n'a connu que cette dernière. L'un et l'autre est également possible. Dans le premier cas, son génie poétique ne put hésiter un instant pour le choix; dans le second, il avait tout ce qui lui était nécessaire pour concevoir le plan d'un drame véritablement grandiose.

Le récit ou les récits qui lui ont servi de sources immédiates étaient-ils latins ou castillans, c'est une chose qu'il importe peu de résoudre d'une manière absolue. Caldéron, par ses études au collége madrilègne de la compagnie de Jésus et aux Universités d'Alcalá et de Salamanque[1], savait le latin, plus et mieux qu'on le croit généralement. Nous pourrions pour le corroborer en produire de nombreuses preuves, mais il nous suffit de mentionner sa

1 Caldéron a-t-il ou n'a-t-il pas étudié à l'Université d'Alcalà, c'est là un point qui n'est pas démontré avec une certitude parfaite et qui reste purement hypothétique. Voyez notre étude sur D. *Pedro Caldéron de la Barca,* dans le livre que l'Athénée de Madrid a consacré au grand poète dramatique, à l'occasion du second centenaire.

précieuse *Exhortation panégyrique au silence*, fondée sur la poétique inscription *Psale* et *sile del coro de la Catedral de Toledo*, dont les nombreuses citations marginales, en latin, révèlent son érudition peu commune sur cette matière [1]. Mais, comme il n'avait pas besoin de recourir aux sources latines pour sa pièce, puisqu'il était question d'une comédie et non d'études d'érudition ; comme, pour cette comédie, il lui suffisait du maniement complet d'un des récits castillans quel qu'il fût ; comme dans le drame de Caldéron, il n'y a pas, surtout de détails de la Légende dorée qui ne soient contenus dans lesdits récits, ou qui ne soient de pure invention, ainsi que nous le démontrerons dans la suite, nous devons croire que les sources immédiates de ce drame ne se trouvent ailleurs que dans les récits espagnols. Et si nous voulions encore épuiser la matière et concilier, autant que possible, le récit ou le texte castillan spécial qui présente la plus grande analogie avec le même drame et qui pourrait plus probablement servir de source directe, nous pencherions tout d'abord du côté du récit, déjà cité, du P. Lucio

1 Dans la réimpression du Sr Hartzenbusch (Tome IV des œuvres de Caldéron), le savant critique écrivait fort à propos, « si Voltaire l'eut vu, il n'aurait pas douté que Caldéron savait le latin. ».

Ortiz. Ce récit garde, en effet, avec *le Magicien Prodigieux*, la relation particulière de renchérir également sur le pouvoir souverain du libre arbitre, et sur l'impuissance du Démon pour le vaincre, si nous ne voulons pas, nous, qu'il en triomphe. Le Démon, dit énergiquement le P. Ortiz, *est comme le levrier attaché qui ne peut mordre que celui veut en être mordu*, expressions qui nous rappellent à l'instant les phrases énergiques de Justine sur le libre arbitre, qui

> No fuera libre albedrio
> Si se dejarà forzar.

Soit que Caldéron se servit de ce récit seul ou d'autres récits castillans, soit de narrations latines, soit des uns et des autres, ce qu'il y a de certain, et le point qu'il nous importait le plus de connaître, c'est que la version légendaire qu'il suivit n'est autre que la version générale, adoptée par l'Eglise, version générale adoptée en Espagne, version générale adoptée à son époque, et, en même temps, la plus poétique et la plus dramatique.

Comment suivit-il cette version, en quoi la reproduit-il et en quoi en diffère-t-il, qu'est-ce qui appartient à la légende, qu'est-ce qui revient aux talents de Caldéron ou aux autres sources auxquelles il a eu recours, c'est ce que

va nous dire l'analyse critique de son œuvre.

En commençant par le sujet, comme c'est naturel, nous verrons qu'entre celui du drame et celui des récits légendaires, il y a des analogies et des différences d'une importance capitale. Dans les récits, depuis celui de la *Passio*, jusqu'aux récits castillans du temps de Caldéron, la pensée essentielle est la même, à savoir, l'impuissance des arts magiques représentés par Cyprien et le souverain pouvoir des vertus chrétiennes personnifiées dans Justine. Représenter cette impuissance, moyennant une série de tentations stériles qui prouvent la force invincible de ces vertus, voilà la matière commune de tous ces récits. La figure principale, l'héroïne véritable de la légende, nous l'avons déjà dit ailleurs, c'est Justine. De là vient que de nombreuses narrations, celle de la Légende dorée, par exemple, portent seulement pour titre : *De Santa Justina* [1]. Dans le drame de Caldéron, c'est tout le contraire qui arrive,le protagoniste, l'âme de la pièce, c'est Cyprien, et voilà pourquoi elle a pu justement de son nom porter le titre de *Magicien Prodigieux*. Comme la raison et la science,personnifiées dans ce Magi-

1 On peut en dire autant du *Catalogue des Saints* et des autres compilations.

cien, nous portent naturellement à la connaissance de la vérité, comme les passions peuvent nous éloigner de ce chemin et nous lancer dans les plus grands égarements, comme l'unique force contre laquelle ces derniers viennent échouer,c'est le libre arbitre humain, aidé par la Providence, ce dernier est, en somme, la pensée fondamentale du drame de Caldéron. La supériorité de cette conception sur la conception légendaire est évidente par elle-même et n'a besoin d'aucune démonstration. Caldéron n'a donc pas copié la légende : il s'est inspiré d'elle, mais comme les grands génies s'inspirent, en la complétant, en l'agrandissant, en l'améliorant toujours.

Passons maintenant du sujet, aux personnages en qui il s'incarne. Justine est dans le drame la Justine même de la légende, la vierge sainte de tous les récits, roche inaccessible au péché, sublimepersonnification des vertus chrétiennes. Le poète ne pouvait ajouter que peu de traits nouveaux et essentiels à cette figure admirable, pleinement développée dans la légende. Et, cependant, il a pu la rendre encore plus intéressante, en nous la présentant orpheline et pauvre,et dans des conditions qui feraient ressortir la vertu, comme elle ressort en effet, avec plus d'héroïsme. Idéal de la foi, de la pu-

reté, de la résignation et de l'humilité, ni l'amour, ni la science, ni la noblesse, ni tous les moyens humains et infernaux réunis, ne peuvent arriver à la vaincre. C'est plus qu'une créature terrestre, elle semble une création angélique. Elle était belle dans la légende, elle se présente encore plus belle dans le drame du grand poète espagnol.

Sa naissance, ses parents, sa position sociale sont tout autres dans le drame que dans la légende. Son père et sa mère étaient déjà morts, et ils n'étaient pas tous deux, comme dans la légende, des chrétiens convertis. La mère, oui, et en secret : mais le père, sur le soupçon qu'elle l'était,et avant de passer par la honte de cette conversion rendue publique, et de voir sa femme périr de la main du bourreau, la tue dans un champ. Un saint prêtre romain, Lysandre, qui venait prêcher l'Evangile à Antioche, passe par là au moment où la catastrophe arrive ; il recueille la pauvre enfant qui gisait près de sa mère morte,la baptise, l'élève comme un père, et lui cache la sanglante histoire, jusqu'aux jours mêmes où le drame se déroule. Tout cela est de pure invention chez le poète qui ne connaissait pas les vieilles narrations hagiographiques et connaissait seulement les récits castillans imprimés,qui ne disent

rien sur les parents de Justine et laissent à notre auteur un vaste champ pour qu'il pût librement forger ce qui lui paraîtrait meilleur, et c'est là une conjecture que nous estimons des plus probables; ou s'il connaissait ces narrations, il crut convenable de s'en séparer pour présenter Justine, sous un jour nouveau et en même temps plus intéressant.

M. Morel Fatio croit que Lysandre est la création *la plus importante de Caldéron* [1].Si telle était la création de ce personnage,si secondaire dans le drame, qui n'y a d'autre participation que le rôle subalterne d'un père quelconque, d'un frère ou d'un tuteur, c'est-à-dire celui d'accompagner la jeune orpheline et de la protéger par les moyens ordinaires, superbe serait l'invention de Caldéron, et superbe aussi l'importance de son œuvre. Qu'on en supprime le personnage de Lysandre, et le drame restera tout-à-fait le même, l'action se déroulera de la même manière, parce qu'elle est, comme nous le verrons, indépendante de l'influence que ce personnage y exerce.

La création la plus importante, la plus originale et la plus belle du drame de Caldéron, c'est celle du protagoniste, celle du prodigieux

1 L. c. pag. XXXVI.

mage Cyprien. Au lieu de nous le présenter tout d'abord comme un mage, encore moins comme un sorcier, comme un enchanteur et un nécromancien, tel que le donnent les narrations générales du temps, il nous présente un philosophe qui ne connaît pas et qui pratique beaucoup moins les arts magiques. Ces arts, il les apprendra plus tard, quand passionné pour Justine et tenté par le Démon, il cède à ces tentations, sous l'impulsion de sa passion éffrénée. Philosophe et doué d'une science si rare et d'un si vif amour pour l'étude qu'il ne vit que pour elles, jeune, riche, noble, vertueux, possédant les moyens et les perfections pour obtenir tout, sa plus vive aspiration c'est de sortir des doutes qui tourmentent sa droite et claire intelligence sur ses Dieux. Un passage de Pline le Jeune, se rapportant aux attributs de la divinité, l'inquiète extrêmement, parce qu'il trouve qu'il ne convient pas aux divinités païennes. Fixé sur cette idée, il passe les heures à méditer ce passage, et, pour jouir d'une plus grande quiétude, il abandonne la ville, en des jours où celle-ci célébrait, par des fêtes, la construction d'un nouveau temple de Jupiter. Avec ses livres et ses pensées, il discourt dans la solitude, quand le Démon voyant, comme il nous l'a déjà dit, qu'il était sur le point de perdre cette

âme, cette âme qui cheminait à pas de géant vers la connaissance du vrai Dieu, le démon commence son œuvre infernale pour l'en empêcher et pour perdre en même temps Justine.

Comme on le voit, le Cyprien que Caldéron nous présente, c'est qu'on nous passe l'expression, un chrétien *inconscient*, et, comme on dirait aujourd'hui, un chrétien à la veille de l'être en réalité, création magnifique du génie de notre poète.Le généreux intérêt que réveille immédiatement en nous cette noble figure, dans la situation la plus belle et la plus dramatique qu'on puisse concevoir, ne peut en aucune manière se comparer à la terreur et à la répugnance que devait produire le mage vulgaire et servant d'intermédiaire des anciennes relations. Caldéron, qui nous présentera ensuite le Mage, pour se conformer fidèlement à la légende, aurait bien pu imaginer et nous présenter auparavant le Philosophe seulement, sans manquer pour cela aux narrations qui lui attribuent un pareil caractère philosophique, en même temps que les arts magiques, de la manière neuve et poétique que son inspiration pouvait lui suggérer[1].

1 Que l'on consulte les narrations latines et les narrations castillanes,et particulièrement les dernières dans les Appendices respectifs.

La foi chrétienne et en même temps la bonté et la noblesse du génie de Caldéron, ne concevaient pas d'une autre manière les Saints et les pieux héros de ses drames : quand ils ne connaissaient pas le vrai Dieu, il y avait chez eux une inclination et des facultés naturelles pour le chercher, pour le trouver, comme ils finissaient par le trouver. Ce caractère, outre qu'il était plus humain et plus dramatique, rendait possible et naturelle, sans des actes merveilleux, la transition d'un état à un autre, et le grand Maître de la scène devait le voir par la clarté propre de ses souveraines lumières.

Les poètes et les hagiographes du moyen âge et même ceux du temps de Caldéron cherchaient, dans le contraste de situations radicalement opposées et dans celles où l'on passait de l'une à l'autre, moyennant quelque miracle ou quelque fait extraordinaire, l'intérêt et les charmes de leurs ouvrages, quand il s'agissait de vies des Saints. C'est ainsi que tout Saint ou toute Sainte offraient deux états diamétralement différents ; l'un d'une extrême perversité, avant sa conversion, et l'autre, après, d'une extrême sainteté et d'une profonde pénitence, dans le but pieux de louer, par ce moyen, la miséricorde infinie de Dieu et la puissance du repentir. Que la légende de sainte Marie Egyptienne,

nous serve d'exemple, puisqu'il ne nous est pas permis d'en produire ici beaucoup d'autres.

C'est cette même voie que parcourut ensuite le drame religieux en Espagne, comme partout ailleurs. Qu'ils parlent pour tous, le célèbre *San Franco de Sena*, de Moreto, *la Mesonera del Cielo* et *El Hermitaño Galan*, déjà cités, *la Adultera Penitente*, de Moreto, Cancer, Matos Fragoso, et tant d'autres[1].

Caldéron, qui dans *La Devocion de la Cruz* et dans *El Purgatorio de San Patricio* se laisse aller à cette tendance, suivit, au contraire, dans d'autres comédies de Saints, la voie la plus naturelle et la plus belle ; et Cyprien en est le meilleur exemple. Et de même que ce Cyprien, par une disposition naturelle, marchait vers la vérité, et que la lecture d'un passage de Pline alimentait et finissait par être la cause déterminante de ses doutes et de ses inquiétudes,de même dans *Los dos Amantes del Cielo*[2] dans le *José de las Mugeres*[3] et dans *El*

1 Les écrivains qui ont spécialement traité de la Magie en Espagne sont les Srs Amador de los Rios *(Revista de España* (tom XVII et XVIII) et Menendez Pelayo (Historia de los Heterodoxos españoles (tom I et II.)

2 Journée 1. Scène 1.

3 Journée 1. Scène 1.

Grand Principe de Fez [1], nous verrons respectivement Crisante, Eugénie et le Prince africain vivement frappés par la lecture d'un passage déterminé, soit de *l'Evangile de saint Jean*, soit de *l'Epître de Saint Paul aux Corinthiens*, soit même du *Coran*, dans la dernière des comédies citées. Quelle a été la première de ces œuvres où Caldéron dépeindra cette situation commune à toutes, le manque de données chronologiques nous empêche de le déterminer [2]. Oui, nous dirons qu'aucune de toutes les autres ne se présente avec des couleurs plus vives, ni plus en conformité avec les situations postérieures que *Le Magicien Prodigieux*.

Il n'y a pas à dire que Cyprien, comme Justine, devaient être plutôt que des habitants d'Antioche du IIIe siècle, des espagnols du XVIIe; que l'honneur, la galanterie, l'esprit, les argumentations en forme, la rhétorique amoureuse, les serviteurs bavards et légers, les coups de couteaux, les rondes, tout ce qui constitue

1 Journée 1. Scène 2.

2 Quant au *Grand Principe de Fez*, oùi, on peut affirmer qu'il fût écrit, au moins, trente ans après le *Magicien Prodigieux*, c'est-à-dire, postérieurement au 15 septembre 1667, date du décès du Prince Africain, premier personnage de ce drame, comme on peut le voir dans d'autres ouvrages et dans celui qui porte pour titre : *Gloires du second siècle de la Compagnie de Jésus...* du P. Cassani, tom. III. p. 659. Madrid 1736.

l'essence et le trait caractéristique de la comédie et de la société espagnole,au temps de Caldéron, a sa place propre dans le drame.

La légèreté des serviteurs résulte assez vive,si on la considère isolément.Or,si nous examinons, non pas séparées, mais dans leur rapport avec l'ensemble de la pièce, les scènes ou lesdits serviteurs interviennent, loin de les trouver étranges et de nous paraître peu conformes à la fin générale de l'œuvre, elles devront nous paraître très-explicables et même très-pertinentes. Le poète, en effet, a voulu nous offrir par elles le contraste le plus éloquent entre les maîtres et les serviteurs, entre la pureté immaculée de Justine et la grossière lubricité de Livie, entre la passion puissante et exclusive de Cyprien, passion qui le porte jusqu'à vendre son âme au Démon, et le sensualisme vulgaire de ses serviteurs Clarin et Moscon,qui s'accommodent tranquillement de la jouissance *alternative* des faveurs sensuelles de Livie. De sorte que ce qui, vu avec des yeux charnels et isolément, pourrait répugner, regardé, comme on doit le regarder, à la lumière de la conception fondamentale, se change en puissant élément de contrastes et d'effets de la plus haute importance.

Ce sont aussi des acteurs subalternes dans la

pièce que les galants Florus et Lélius, galants qui passionnés également pour Justine confient leur rivalité à leurs épées et fournissent, par ces actes, à Cyprien, ami des deux, l'occasion d'intervenir, comme un homme sage et prudent qui les calme et reçoit d'eux le discret accord de soumettre la rivalité à Justine et que ce soit elle qui décide du sort du préféré ; il offre généreusement de se présenter chez Justine, au nom de l'un et de l'autre. Certains veulent que Lélius et Florus représentent ici l'Aglaidas de la légende, et l'intervention du philosophe Cyprien, l'intervention payée du mage Cyprien de la même légende ; ils vont même jusqu'à considérer le fait comme une preuve que Caldéron a dû s'inspirer, pour cette circonstance, du récit métaphrastique. Il serait étrange, en ce qui touche ce dernier, que celui qui ne suivit pas et peut-être ne connut pas cette relation, dans ce qu'offre d'essentiel sa version légendaire, soit allé y chercher ce que la version générale lui présentait tout d'abord dans ses narrations étendues. Or, comme entre Aglaidas et Lélius et Florus, entre la chevaleresque ingérence de Cyprien dans les querelles de ces derniers et l'intervention magique du Cyprien métaphrastique, il n'y a aucune ressemblance, mais plutôt des différences radicales, nous devons penser que

Lélius et Florus, comme Lysandre,comme Livie, comme Moscon et Clarin, sont des personnages de pure invention de poète, personnages qu'il a introduits, comme les autres, dans son drame, pour que son drame eût ses coups d'épée, ses rondes, et surtout pour que Cyprien eût le moyen de connaître Justine. Cela nous prouve une fois de plus que les récits castillans imprimés de la version générale, ont été ceux que notre poète a tenus dans ses mains,puisque dans aucun d'eux il n'est fait mention d'Aglaidas. C'est ainsi qu'il a été permis au poète de forger librement les personnages et les actions qu'il a crus nécessaires, sans altérer en rien pour cela la légende, telle qu'elle est contenue dans ces mêmes narrations.

Maintenant et pour compléter la galerie des personnages qui interviennent dans notre drame, outre ceux qu'il importe peu de connaître,tels que le gouverneur d'Antioche, père de Florus, occupons-nous du seul personnage important que nous devons examiner, avant d'exposer l'action du drame : ce personnage c'est le Démon. Les divers diables qui, dans quelques narrations anciennes, intervenaient dans les tentations de Justine et qui, dans les autres, se réduisaient à un seul, Satan, ne figurent pas dans la pièce. Satan est le seul Démon

que nous verrons intervenir exclusivement.

Monarque absolu de l'Averne, c'est en lui que s'étaient réunies la puissance et l'intervention capitale dans les actes humains et surtout la faculté et l'exercice des arts magiques. Dans la magie avant le christianisme, avec la riche et variée démonologie orientale, chacune des puissances surnaturelles du mal, était représentée par un Démon spécial à qui il fallait, dans chaque cas, avoir recours pour obtenir son secours. De là la variété et la richesse des formules magiques. Les surprenantes découvertes archéologiques de notre siècle sur les bords du Nil, sur ceux de l'Euphrate et du Tigre, le déchiffrement des hiéroglyphes et des écritures cuneiformes, les travaux de Rougé, Lepsius, Rawlinson et Norris,Layard et Lenormant et de beaucoup d'autres égyptologues et assyriologues illustres, nous ont fait connaître une quantité abondante et variée de formules magiques, de conjurations de démons divers, dans les pays que les traditions greco-latines et judio-arabes nous ont signalés, comme le berceau des arts magiques. Qu'il nous suffise de mentionner les formules trouvées et publiées par Rawlinson dans sa collection *Cuneiform inscriptions of western Asia,* et les briques découvertes par Layard, au palais de Koyjundjik, à Ninive, et,

pour leur meilleure étude,l'important travail de Lenormant sur *Les Sciences occultes chez les Chaldéens*. Avec de pareils résultats, tant la connaissance des origines que de l'histoire des arts magiques, repose sur des fondements solides et positifs [1].

Peu de superstitions ont une naissance aussi éloignée et ont obtenu une existence aussi durable et aussi universelle que la Magie. Si nous ouvrons l'Écriture, nous verrons la pythonisse d'Endor évoquer l'âme de Samuel, les Mages de Pharaon, chercher à éclipser les prodiges du grand Libérateur du peuple hébreux. Les oracles et les pythonisses de l'antiquité classique, la Magicienne Circé, le Mage Tirésias ; dans les origines du christianisme, les Rois Mages d'Orient et puis Simon le Magicien ; dans les siècles du moyen âge les enchanteurs, les devins, les mages, les sorciers tels que Merlin et Urgande, révèlent bien clairement l'étendue et la persistance de la Magie,chez tous les peuples.

A partir du christianisme, la Magie *noire* ou *infernale* (par invocation des démons), pour la

1 Rawlinson, tom II, pp. 17 et 18. Lenormant, le Correspondant, nouvelle série, tom 57, pp. 36-64 et 709-737. Voyez aussi le livre d'Alfred Maury : La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen âge. Paris, 1860.

distinguer de la Magie *blanche*, tendant à produire, par ses moyens naturels, des effets merveilleux en apparence, avait pour souverain et maître exclusif Satan, dont l'aide intéressé ne s'obtenait que moyennant un pacte, où le Démon s'obligeait à procurer au demandant ce qu'il désirait et le demandant, à s'avouer l'esclave du Démon et à perdre son âme.

Cela dit et comme explications préalables nécessaires, il est clair que,dans le drame de Caldéron,le Démon devait être totalement le Satan chrétien, Père du mensonge, Prince des ténèbres, en un mot, l'ennemi du mal pour les hommes,dont il souhaite et recherche la perte par tous les moyens à sa portée. Mais, entre l'intervention dans la légende des Saints et celle qu'il a dans le drame, il règne des différences importantes. Dans la légende il ne désirait que la perte de Justine, parce que Cyprien lui appartenait déjà et qu'il n'avait pas besoin de l'inquiéter, et, dans le drame, il recherche la perte de l'un et de l'autre, comme nous l'avons déjà dit. Dans la légende, Cyprien figure dès l'abord comme Mage, il n'a donc pas à apprendre la Magie,comme dans le drame, et le Démon n'a pas à y figurer, comme il y figure, en tant que Maître dans des arts magiques. Dans la légende et dans un des récits, il existait en-

tre Cyprien et le Démon un serment par lequel Cyprien s'obligeait à se rendre son esclave, au prix de la possession de Justine; dans d'autres récits, il n'est pas expressément fait mention de ce serment, tandis que, dans le drame, non-seulement ce serment existe, mais il y a encore un pacte et un pacte écrit par Cyprien, du sang de ses veines.

La célébration du contrat diabolique, avec ces formalités, n'appartient pas à la légende, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas non plus une invention de notre poète; elle appartient au moyen âge. Il n'est pas possible de déterminer avec précision l'époque de son origine; on n'en trouve, dans l'hagiographie chrétienne [1], aucun exemple antérieur au XIII[e] siècle. Les monuments poétiques de notre patrie les plus anciens, où le pacte diabolique figure avec ces caractères, datent de ces temps et ceux que nous connaissons se rapportent également à la légende de *Théophile*. Ces monuments sont une *Cántiga* du Roi Sage, un des *Milagros de Nuestra Señora*, du Maître Berceo, et divers récits de nos *Santorales* non moins curieux [2]. C'est

1 G. Roskoff; *Geschichte des Teufels*; Leipzig; 1869. L. Ettmüller: *Théophilus, der Faust des Mittelalters*, Quedlimburg, 1849.

2 Dans l'appendice VIII nous insérons intégralement les deux

avec lesdites formalités ou simplement avec un caractère verbal, que le pacte diabolique figurait déjà sur la scène espagnole, aux temps antérieurs à Caldéron. Il en est de même du pacte par amour [1]. Les comédies de Saints et non de Saints qui le portent sont sans nombre: Mentionnons entre beaucoup d'autres que nous pourrions citer: *Quien mal anda mal acaba*, d'Alarcon, et *El Esclavo del Demonio*, de Mira d'Amezcua.

Passons enfin des personnages à l'action et aux situations diverses par lesquelles cette action se déroule dans le drame.

Cette action commence par nous présenter Cyprien, au moment où, laissant la ville livrée aux fêtes par lesquelles elle célèbre la construction d'un nouveau temple à Jupiter, il se retire dans la solitude d'un séjour agréable pour méditer tranquillement sur le passage de Pline qui l'inquiète. D'argument en argument, de

récits castillans les plus anciens, récits inédits et complètement inconnus jusqu'à aujourd'hui, et qui sont respectivement contenus dans le *Santoral* et le *Flos Sanctorum*, manuscrits dont nous avons parlé aux pages 61 et 63 de cette étude et dans les notes des mêmes pages.

1 Voyez le très-remarquable *Discours sur le Drame religieux espagnol avant et après Lope de Véga*, de l'illustre critique D. Manuel Cañete, discours prononcé dans la Séance publique de l'Académie Espagnole, le 28 septembre 1862.

déduction en déduction, il est sur le point d'arriver à la connaissance de la vérité, quand le Démon interrompt son discours,en se présentant tout à coup sous la figure d'un voyageur qui a perdu, dit-il, le chemin de la ville. Cyprien l'accueille et bientôt il s'engage entre eux une polémique animée sur le passage de Pline, et le Démon reste vaincu, comme il fallait s'y attendre.

Alors, il conçoit le plan infernal de perdre Cyprien, en l'arrachant à l'étude par le moyen le plus sûr, c'est-à-dire, en lui faisant contracter pour la Vierge Sainte, la passion la plus violente et la plus effrénée. La rivalité amoureuse de Lélius et de Florus qui étaient sortis dans la campagne, non loin du parage où était Cyprien, fournit à ce dernier l'occasion d'intervenir et par ce moyen d'aller, comme nous l'avons dit plus haut, chez Justine. Il s'y rend,en effet, remplit sa mission, mais, dès les premières paroles, il avertit que ce n'est pas pour Florus et pour Lélius, mais aussi pour lui qu'il doit interroger Justine. Celle-ci répond à tous également, et Cyprien, blessé à l'âme, n'a plus qu'à se retirer, dédaigné et sans espérance. Il se présente de nouveau à Justine, plus tard, il supplie, il insiste, mais en vain : la seule promesse qu'il obtient de la jeune fille chrétienne,

c'est de l'aimer dans la mort, allusion prophétique au futur martyre qui les attend.

Cyprien finit par se rendre à la violence de son amour. La possession de Justine est l'unique objet de ses désirs et,pour l'obtenir, il donnera son âme au Démon. Le Démon accepte l'offre. Alors il s'élève sur la mer une tempête aussi furieuse que celle qui rugissait dans le cœur de Cyprien,et le Démon,qui sur une barque sillonnant cette mer, fait que son esquif se brise dans la tourmente,pour aborder,comme il aborde,sous les apparences d'un naufragé, et se présenter, dans cet état, à Cyprien qui a assisté à tout. Emu de pitié, l'amant infortuné lui offre une hospitalité généreuse que le Démon accepte. La conversation qui s'engage entre les deux tombe naturellement sur les soucis qui affligent Cyprien : alors le Démon fait étalage de ses arts magiques ; il transporte une montagne d'un côté à l'autre, et, au sein de cette montagne, une fois entr'ouverte, il montre Justine endormie, aux yeux de Cyprien pour que, au comble de son délire, ce dernier se résolve, comme il se résoud, à passer un contrat avec le Démon,pour la possession de Justine,au prix de son âme.

Le Démon emploie une année entière pour faire de Cyprien le plus consommé des Mages.

Ce temps passé, et aux approches du jour où le Démon doit tenir sa parole, il redouble ses machinations pour perdre Justine. Avant, il avait agi de manière qu'elle parut déshonorée aux yeux de Lélius et de Florus, par ses ruses infernales et moyennant divers incidents qu'il n'est pas important de relater ici, et qui, finissent par aboutir à la prison avec ces galants. Maintenant, il déploie toute la puissance de la tentation contre Justine. Dans la légende, les tentations sont diverses et variées; dans le drame, il n'y en a qu'une seule, mais elle est belle et si grande qu'elle les surpasse toutes en grandeur. Ce ne sont pas des rêves et des tableaux honteux; c'est la nature entière, oiseaux, fleurs, arbres, tout, qui parle d'amour à Justine et qui lui rappelle Cyprien par des voix et des mouvements séducteurs. Situation magnifique où le poète étale les riches trésors de son imagination puissante.

Justina resiste, Justina vence
Con no dejarse vencer.

Ni les moyens déjà employés, ni la présence même du Démon, ni ses discours avec Justine ne parviennent à forcer le libre arbitre de la Vierge chrétienne. Dans les narrations hagiographiques, Justine triomphe du Démon, en fai-

sant le signe de la croix. Caldéron, l'illustre auteur de *la Devocion de la Cruz*, trouvait sans doute plus grand, dans ce cas, d'opposer vaillamment et directement aux arts magiques le libre arbitre de l'homme. Quand le Protestantisme niait cet arbitre, le poète catholique le proclamait très-haut sur notre scène. On voit aussi dans ce fait, le disciple des Jésuites, champions résolus de cette doctrine[1]. Les analogies que le drame présente, sur ce point, avec la relation du P. Lucio Ortiz, je les indiquerai dans un autre endroit. Quand, dans notre pays, comme chez toutes les autres nations, les arts magiques ne cessaient d'être en faveur, il était digne que le poète qui dans *la Dama Duende* et dans *El Galan Fantasma*, s'était si gracieusement moqué des fantômes et des esprits, nous présentât ici la Magie battue et vaincue, aux pieds du libre arbitre et de la foi, personnifiés dans Justine, comme, bien des siècles avant, la même Magie s'était vue humiliée aux pieds du Sauveur, dans les personnes des *Rois Mages*.

Le Démon qui ne peut amener Justine là où Cyprien l'attend, comme il le lui avait offert, cherche à lui présenter une forme, ayant les

1 M. Morel-Fatio le remarque judicieusement.

apparences de notre héroïne. Cyprien la voit, il court l'embrasser et quand, palpitant de joie, il croit la tenir entre ces bras, il découvre,avec épouvante,que ce qu'il presse n'est qu'un squelette qui s'évanouit,en lui disant que c'est ainsi que sont toutes les gloires du monde. Nous chercherions vainement cet épisode dans la légende, et dans ses divers récits. On a dit que Caldéron l'a pris de la vie de D. Miguel de Mañara de qui on raconte ce fait : mais on a aussi solidement démontré que Caldéron n'avait pu le connaître, quand il écrivit son œuvre [1]. Factice ou adventice,la vérité est que, par cet épisode, Caldéron embellit la légende et augmente l'intérêt de son drame par une situation si belle.

Que l'on considère l'étonnement et le désespoir de Cyprien par un événement pareil. La scène suivante entre lui et le Démon,où ce dernier n'a plus qu'à publier sa défaite et la puissance du Dieu de Justine, et où Cyprien se convertit à ce Dieu, est extrêmement belle et émouvante.

Chrétien déjà par la foi, Cyprien aspire vivement à effacer par le sang du martyre, la cédule ou contrat infernal qu'il a écrit de son

1 M. Morel-Fatio le prouve aussi.

propre sang. Cette occasion lui est offerte par la persécution, alors décrétée contre les chrétiens,et qui avait déjà fait emprisonner Justine. En présence du Gouverneur et du peuple entier d'Antioche, Cyprien confesse sa foi et il est conduit dans la même prison où Justine attendait l'heure du martyre. La rencontre des deux amants, qui dès lors peuvent l'être, parce que Justine peut tenir sa promesse de l'aimer dans la mort, ne peut être plus dramatique qu'elle ne l'est dans notre composition,

Dans les anciennes narrations hagiographiques, il s'écoule un assez grand nombre d'années entre la conversion du Magicien, son martyre et celui de Justine ; temps pendant lequel Cyprien est promu aux ordres sacrés et arrive à être évêque, comme Justine finit par être abbesse. Dans les récits castillans imprimés, il n'est fait aucune allusion à ce laps de temps,ni à aucun des faits survenus pendant cette durée. Caldéron est ici d'accord avec eux, comme en beaucoup d'autres circonstances, il fait abstraction de ces détails, ainsi que des diverses épreuves et des divers épisodes du martyre que ces narrations racontent d'une manière si vive et avec tant de détails. De la conversion de Cyprien à sa mort, il n'y a qu'un pas dans le drame : tous les tourments du martyre se ré-

duisent à un seul : la décapitation que nos Saints souffrent avec une joie indicible. Quand, sur la scène, l'échafaud se découvre, les têtes sont déjà séparées des troncs et le Démon apparaît pour publier, par l'ordre de Dieu, sa déroute, la pureté de Justine et les excellences des Saints Martyrs.

Parmi les drames de Saints de Caldéron, il n'y en a qu'un qui puisse, dans l'ordre artistique, rivaliser dignement avec celui que nous achevons d'analyser. C'est, sans aucun doute, *El Principe Constante* ; divers dans leurs conditions littéraires, ils représentent aussi, par leurs protagonistes respectifs, deux états de l'âme religieuse. Cyprien, c'est l'âme qui recherche la vérité, qui lutte pour la trouver, qui finit par la trouver, en triomphant des épreuves par où il passe. Fernand, c'est l'âme qui, possédant la foi dans cette vérité, la maintient avec une constance invincible, supportant héroïquement, avec calme, toutes les souffrances et la mort même, plutôt que d'hésiter un seul instant dans sa force inébranlable.

Dans le théâtre religieux, tant espagnol qu'étranger, *le Magicien Prodigieux* peut soutenir la comparaison avec les autres drames les plus remarquables, soit *El condenado por desconfiado* de Tirso de Molina, soit le *Polyeucte* de Cor-

neille. Certains ont cru trouver entre ce dernier et le drame de Caldéron des rapports de parenté; mais dans toute la rigueur de la vérité, ces relations sont de tout point arbitraires ; en effet, ni Caldéron n'a pu imiter Corneille, ni Corneille n'a pu imiter Caldéron.

Le Magicien Prodigieux, composé en 1637, précédait de trois ans Polyeucte, représenté, pour la première fois, en 1640, et pareillement, lorsque Corneille écrivit son drame il n'avait pu connaître *le Magicien Prodigieux,*qui n'avait pas été encore imprimé et qui ne le fut, pour la première fois,que vingt trois ans après, c'est-à-dire, en 1663.

El Condenado por desconfiado et *El Magico Prodigioso* conceptions dramatiques diverses, originales et indépendantes sont, nonobstant, semblables par la profondeur théologique,égales par le caractère essentiellement catholique et anti-protestant chez l'une et chez l'autre,par le simple fait de proclamer si haut la puissance du libre arbitre et de la grâce. Justine et Paul représentent le libre arbitre chez les justes, mais ils en usent d'une manière fort différente. Justine se confie dans l'aide de la grâce ; Paul se défie de ce secours. Voilà pourquoi Justine résiste à la tentation et se sauve, tandis que Paul y cède et se condamne, voilà

pourquoi aussi Justine pourrait s'appeler *la Salvada por Confiada*, par la même raison que Paul s'appelle *el Condenado por desconfiado*. Cyprien et Henri, l'un savant, l'autre ignorant, tous deux pécheurs, celui-là par passion, celui-ci par habitude, mage le premier, brigand, le second, ils personnifient également la puissance souveraine du repentir et ils effacent, de la même manière, par leur sang, leurs fautes passées. On peut dire que ces deux admirables drames sont le compendium du Catholicisme et de l'Espagne du XVIIe siècle, et qu'en eux se résument les plus grands et les plus beaux traits du drame théologique dans notre patrie.

VI

HISTOIRE LITTÉRAIRE DU MAGICIEN PRODIGIEUX — COMPOSITION ET PREMIÈRE REPRÉSENTATION. — PUBLICATION. — ÉDITIONS. — TRADUCTIONS. TRAVAUX CRITIQUES.

Composée *par Don Pedro Caldéron de la Barca, pour la ville de Yepes, dans les fêtes du Saint Sacrement, année de* 1637, dit à la lettre le manuscrit original de cette œuvre, conservé à Madrid, dans la bibliothèque du duc d'Osuna et de l'Infantado[1]. Ni Caldéron, ni ses contemporains, ni les archives de Yepes, consultées par d'autres et par ceux que nous en avions chargés, ne nous ont transmis d'autres détails que ceux

1 M. Morel-Fatio, loco citato. Schack et La Barrera avaient publié cette note, depuis plusieurs années. Le Sr Hartzenbusch (Tom I, pag. 689 des *Comédies de Lope de Vega*) disait : *Estrenada en Yepes, año* 1637, *probablemente et dia del Corpus.*

que contient la phrase que nous avons transcrite.

Nous voyons donc par le témoignage de Caldéron et par l'écriture de sa main :

1° Que *le Magicien Prodigieux* est une œuvre originale qui lui appartient, comme il nous le dit également lui-même, quelques années après, dans le Catalogue de ses Comédies qu'il envoie au duc de Veragua, catalogue où il l'insère.

2° *Qu'il l'écrivit en l'année* 1637. Dans ledit manuscrit original se trouve la date complète, de l'écriture aussi de Caldéron et dans ces termes : *En* Md (*Madrid*) 14 *de mayo de* 1637 *años.*

3° *Qu'il la composa, par commission de la ville de Yepes, pour qu'elle y fut représentée.* Par ses notes marginales de la pièce même, nous savons qu'elle devait être représentée, non pas dans l'Eglise, mais sur la *place publique de ladite ville,* sur une estrade élevée au centre, et avec le secours des chars correspondants. Le manuscrit porte l'approbation nécessaire pour être représentée, datée *de Madrid,* le premier juin 1637, et signée de Juan Navarro Espinosa. C'est une composition commandée, écrite à temps, afin de pouvoir être représentée, avec les licences nécessaires et sans aucune donnée contraire connue ; toutes les probabilités militent donc en faveur de l'acte effectif de la représentation ;

et nous ne savons pas comment, sans preuve aucune pour le démentir, un critique a pu résolûment la nier[1].

4° Enfin, que la représentation devait se faire *pour les fêtes du Très-Saint Sacrement*. Il est curieux que le même critique auquel nous venons

1 M. Morel-Fatio.

Nous croyons convenable de reproduire ici la curieuse description de la ville de Yepes qu'écrivait, en 1645, c'est-à-dire, *huit* ans après la première représentation du *Magicien Prodigieux*, Rodrigo Mendez de Silva dans sa *Poblacion de España*, déjà citée, chapitre LXIII, fol. 40. En 1654, Yepes devait être plus ou moins la même qu'en 1637. Aussi peut-on regarder la description de Mendez de Silva comme faite aux jours mêmes de la première représentation du drame de Caldéron. Voici comment s'exprime ledit auteur : « Deux lieues, au milieu de vignes et d'oliviers, séparent d'Ocaña la ville de Yepes, aux fortes murailles ; abondante fertilité de vins estimés, fournissant de provisions plusieurs parties de la Castille, donnant également des fruits, de l'huile excellente, du pain exquis, de la volaille, des troupeaux, du gibier, elle a mille habitants, quelques nobles, une Paroisse, deux couvents de Religieux, autant de Religieuses ; elle a pour armes sur champ d'azur un lion rampant doré et couronné, sur la bordure cinq écus également d'or qué traverse une bande rouge. Des Hébreux la peuplèrent, dit-on, et lui donnèrent le nom de *jope* en souvenir d'une ville de la Palestine, fondée par Japhet, fils du patriarche Noé, port bien connu dans les lettres Divines et Humaines, d'où est venu par corruption *Yepes*. Alderete soupçonne que ce furent des Phéniciens, mais la première opinion est certaine. C'est là que Saint Precelius, prêcha la Religion du Christ, dans le cours de l'année 285 ; il y fut, dit-on, évêque et mourut martyr à Rome.

de faire allusion, et qui n'est autre que M. Morel-Fatio, trouve *vague* le sens des paroles *fête du Très-Saint Sacrement*, quand, en Espagne, nous savons que nous n'avons et que nous n'avons eu d'autres fêtes spéciales de Saint Sacrement, que celles de la *Fête Dieu* (Corpus Christi). Et, ce qui est encore plus curieux, que, sous cette dénomination, il puisse comprendre aussi *un jour quelconque de l'octave de la Trinité*[1].

C'est que l'auteur en question croit, comme chose incontestable, que le jour du Très-Saint *Corpus Christi*, on ne représentait, en Espagne, d'autres pièces que les *Autos Sacramentales* et que le *Magicien Prodigieux* étant une comédie de Saints, il n'a pu se représenter ce jour-là. Pour soutenir son opinion, il s'est vu dans la nécessité de torturer les mots *fiestas del Santisimo Sacramento*, jusqu'à y comprendre celles de la Trinité et de son Octave, au lieu d'entendre les choses dans leur sens propre et naturel, et d'en tirer diverses conclusions: que, puisque Caldéron composa son drame pour les fêtes du Très-Saint Sacrement, qu'il est une comédie de Saints, il n'était pas alors de rigueur, au moins dans certaines vil-

1 Page XLV.

les, de représenter des *Autos*, mais des comédies où se louait et glorifiait le nom et la puissance de Dieu, soit par ses Saints, comme cela se pratiquait depuis les temps anciens, soit par tout autre moyen pieux et tendant au même but.

Il est fort possible que les simples habitants de Yepes aient chargé Caldéron de leur donner, non pas une comédie de Saints, mais un *Auto Sacramental* et que notre poète qui avait reçu des demandes pareilles de Madrid, de Tolède, de Séville, de Grenade et d'autres capitales, soit pour ne pas en écrire un autre de plus cette année-là, soit parce qu'il croyait mieux satisfaire à leur demande, ait composé une comédie de Saints, à grand spectacle, qui les laissât comblés de joie et pleins d'admiration, comme il dût réellement arriver. Quelles ne durent pas être le trouble et l'étonnement de ces humbles populations, aux prodiges magiques de Cyprien et du Démon, aux tentations de Justine, aux bons mots de Livie, de Clarin et de Moscon, aux glorieux triomphe des invincibles martyrs! Il est possible aussi que la jubilation ait provoqué la libéralité et qu'ils en soient venus à ajouter quelque doublon au prix stipulé.

Yepes, comme d'autres villes et cités de l'Espagne d'alors, ne voulut pas être moins que les

capitales favorisées, pour avoir une œuvre que ses habitants fussent les premiers à connaître et à applaudir. Emulation noble et féconde! Sans elle et, étant donnée la décadence à laquelle étaient descendues les comédies de Saints, dans la capitale et dans les premières cités, comme nous l'avons vu ailleurs, nous n'aurions peut-être pas aujourd'hui *Le Magicien Prodigieux.*

La commande fut-elle ou non d'une comédie de Saints ou d'un *Auto Sacramental,* peu importe pour le fait, la commande seule suffit. Ce qu'il nous importe de dire, c'est que nous ne croyons pas présumable qu'on lui ait donné le sujet, mais que Caldéron l'a choisi librement. Et ce qui nous suffit pour le penser ainsi, c'est le fait incontestable que nos Saints ne sont ni Patrons d'Yepes, ni l'objet d'une dévotion spéciale dans aucune partie de cette ville. Ouvrons au contraire le *Santoral* de Tolède, le recueil: *Saints de l'Impériale cité de Tolède et de son archevêché,* à laquelle appartenait et appartient la ville de Yepes, *du P. Quintanadeñas* et nous verrons que les Patrons et les Saints, objet d'une dévotion spéciale à Yepes, sont *Saint Quirico enfant*, et *Sainte Julite*, sa *Mère, natifs de Yepes, Martyrs à Tarse en Cilicie* [1]. De plus, si les

1 Madrid 1651, pag. 52.

Yepins ou Yepiens avaient voulu spécialement célébrer la fête de nos Saints, ils ne l'auraient pas fait le jour en question, mais bien le jour où Yepes, comme l'Espagne, comme tout le monde catholique la célèbrent, c'est-à-dire, le 26 septembre.

Le sujet a donc été spontanément et librement choisi par notre poète et c'est par lui que

eterno será en el mundo
El Mágico Cypriano.

Il est à remarquer que Caldéron, qui montre tant de prédilection pour plusieurs autres de ses compositions, telles que *La Dama Duende*, par exemple, et *El Galan Fantasma*, qu'il mentionna plusieurs fois dans d'autres comédies, n'en a pas fait autant pour notre Magicien qu'il ne cite qu'une seule fois. Ce qu'il y a encore de plus curieux, c'est que ce drame n'ait pas été immédiatement édité, ni compris dans les *quarante huit* pièces qui furent publiées, en *quatre parties*, du vivant de notre poète, quoiqu'il y eût, dans cette collection, *huit* comédies religieuses de notre auteur et, sur ces huit, trois de Saints et d'hommes pieux, savoir : *Le Purgatoire de Saint Patrice, le Prince Constant, le Prince de Fez,* appartenant au

même genre que *Le Magicien Prodigieux*. Ce dernier parut, pour la première fois, en 1663, dans la *Partie vingt de comédies variées, jamais imprimées, composées par les meilleurs esprits de l'Espagne*, avec autres deux compositions attribuées à notre poète, et dont les auteurs sont inconnus [1]. Les différences que présente le texte publié dans ce recueil avec le manuscrit original sont telles qu'elles expliquent bien que l'auteur ait pu, neuf ans après, dire de cette comédie et de toutes les comédies publiées jusqu'alors, qu'il ne les reconnaissait pas pour les siennes [2]. Le fait est que, malgré ces déclarations, son ami Véra Tassis, après la mort de notre poète, loin de suivre l'original, suivit ce dernier texte dans la *Partie sixième*, des comédies de Caldéron [3], texte qui a été ensuite adopté, même après la publication du manuscrit original, faite il y a quatre ans, et certainement dans une magistrale édition critique par M. Morel Fatio [4].

1 Ce sont : *El rigor de las desdichas* et *Mudanzas de fortuna* et *Saber desmentir sospechas*.

2 Caldéron lui-même, dans le *Prologue de la Partie quatrième* de ses comédies qui fut publiée, pour la première fois, en 1672.

3 Madrid, Francisco Sarz, année 1682. C'est la huitième des douze que contient cette *Partie*.

4 Postérieurement à l'édition de Morel-Fatio, nous savons

Le nombre des éditions du drame de Caldéron données jusqu'à aujourd'hui monte à *vingt-deux*, sept antérieures à notre siècle et quinze lui appartenant, et, ce qui paraîtra plus étrange et plus curieux, *onze* ont été faites en Espagne et *onze* à l'étranger[1]. Si des éditions nous passons aux traductions, nous verrons que ces dernières datent toutes également de notre siècle, que la première fut la traduction allemande de Gries, en 1816; que le nombre de celles que nous connaissons s'élève à *onze* sur lesquelles, trois sont allemandes, celles de Gries, Bärmann et Richard, et Lorinser: trois françaises, dont deux en prose, des illustres hispanophiles Puymaigre et Latour, et une en vers, du comte Lafond : quatre anglaises, de Shelley, J.

qu'il s'est donné deux autres éditions, en Espagne : l'une dans la collection des *Œuvres dramatiques choisies de Caldéron,* publiée par l'Université de Salamanque. (Salamanque, Sébastien Cerezo 1881, pp. 161-239), et l'autre dans le *Teatro selecto* du même Caldéron, tom. I, pp. 211-328, de la *Bibliothèque Classique* (Madrid, Luis Navarro, éditeur, 1881).

1 Pour la connaissance détaillée de ces éditions, il faut consulter la Bibliographie raisonnée de Morel-Fatio qui accompagne la sienne. A toutes ses éditions on doit immédiatement ajouter les deux que nous mentionnons dans la note précédente.

Nous, traducteur, nous disons, en outre, que les jugements que M. Morel-Fatio porte sur les éditions qu'il cite ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

H., Mac-Carthy et Fitzgerald, et une suédoise de Théodore Hagberg[1].

Mais cette œuvre a été non-seulement publiée et traduite, mais aussi étudiée dans des travaux tant spéciaux que généraux[2]. Et comme

1 Voyez la Bibliographie déjà citée de Morel-Fatio. Des trois traductions allemandes du *Magicien Prodigieux*, Morel-Fatio ne connait et ne mentionne que celle de Gries : il y en avait cependant deux autres antérieures à son travail, celle de Barmann et Richard et de Lorinser, comme l'avait finement observé déjà E. Steugel dans la critique qu'il fit du livre de Morel-Fatio dans *Jenaer Literaturzeitung*, 1877, p. 724. Quant aux traductions anglaises, totales ou partielles, Morel-Fatio oublie celle d'Edward Fitzgerald, publiée avant son livre et que nous avons vu citée dans le *Catalogue of the spanish library and of the portuguese books bequeathed by George Ticknor to the Boston library... by James Lymann Withney... Boston*, 1875, p. 54.

2 Les uniques travaux de quelque importance publiés jusqu'ici sur ce drame, à l'exception de ceux que nous avons déjà mentionnés appartiennent à l'Allemagne. Ce sont ceux de Rosenkranz : *Ueber Calderonis Tragodie vom Wunderthatigen Magus*, sur la tragédie du Magicien Prodigieux de Caldéron, Halle 1829 ; Leipzig 1836 ; de Carrière ; *Calderon's Wunderthatigen Magus und Goethe's Faust. Le Magicien Prodigieux de Caldéron* et *le Faust de Gœthe :* Braunschweig, 1876.

Le poète et littérateur distingué Edmond Dorer, a publié un intéressant catalogue de la littérature caldéronienne en Allemagne, catalogue qui porte pour titre : *Die Calderon-Literatur in Deutschland, Bibliographische Uebersicht von* Ed. Dorer. Leipzig, W. Friedrich, 1881. Ce Bibliophile est le même qui comme poète a obtenu le prix de l'Académie Espagnole, au concours de Berlin. Il est l'auteur d'un curieux opuscule intitulé :

si tout cela était encore trop peu, en 1836, justement deux siècles après sa première représentation dans la ville de Yepes, elle était jouée sur un des premiers théâtres d'Allemagne, sur la scène de Düsseldorf, par les soins de Charles Immermann, qui nous a conservé le souvenir de cette représentation, de celles qui la suivirent, et du succès extraordinaire qu'elles obtinrent [1]. En échange, dans notre Espagne, au moins dans le cours de ce siècle, elle n'a été représentée qu'une seule fois, en 1876, à Madrid, au théâtre du Cirque, elle ne l'a pas été depuis ; elle ne figure même pas sur la liste de celles qu'on annonce comme devant être mises en scène, pour les fêtes du second centenaire du grand poète [2].

Gœthe und Caldéron. Gedenkblatter zur Calderon-feiér. Leipzig. W Friedrich, 1881.

Un travail qui est par-dessus tout digne d'une mention des plus spéciales est celui que publie en ce moment le professeur de Gratz, notre ami le Dr Hugo Schuchardt. dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, sous le titre de *Neueste deutsche Calderon-Literatur*, dont les deux premiers articles correspondent aux 12 et 19 juillet, 1881.

1 *Memorabilien von Karl Immermann*, Zweiter Theil, Hambourg, 1843. p. 219. Hartzenbusch (tom IV des comédies de Caldéron p. 707), a publié la traduction du passage d'Immermann relatif à ces représentations, traduction faite par D. Heriberto Garcia de Quevedo.

2 En effet, *Le Magicien Prodigieux* n'a pas été représenté

De ce que nous avons dit jusqu'ici, il se dégage bien clairement que la gloire *de la renaissance* du *Magicien Prodigieux* appartient entièrement à notre siècle. Et il est juste de le dire, cette renaissance comme celle du théâtre entier de Caldéron, est l'œuvre principale et presque exclusive de l'Allemagne. La justice nous oblige à le reconnaître, et la gratitude, à le publicr. Par suite de nos malheurs, de l'esprit étroit du néo-classicisme alors régnant, le fait est que, pendant qu'en Espagne, on lisait à peine,non pas seulement *Le Magicien Prodigieux* mais même le théâtre de Caldéron, pendant que les donneurs de préceptes, des poètes, des critiques que nous ne mentionnerons pas traitaient avec dureté et avec injustice passionnée les œuvres de notre poète, oubliant que, si l'illustre Luzan y avait rencontré des défauts, il y avait trouvé aussi des qualités éminentes, une nation étrangère, le pays qui, au nombre de ses gloires, compte la création scientifique de

dans les fêtes du centenaire, quoique nous ayons fait, pour notre part, tout ce qui nous a été possible, afin d'obtenir cette représentation. Nous l'avons indiquée à la Junte directrice du centenaire dont nous avions l'honneur de faire partie, lors de la discussion du programme des fêtes, ainsi que d'autres pièces de Caldéron qui n'ont pas été remises en scène, en Espagne. L'unique drame qui a été de nouveau représenté, c'est la *Hija del Aire*, La fille de l'air, qui plaisait tant à Gœthe.

l'Esthétique philosophique, de la philologie comparée et de la critique historique, l'Allemagne, enfin, avait entrepris la généreuse tâche, dont on n'a jamais été bien reconnaissants,d'écrire la première Histoire de notre Littérature,avec Bouterveck; de nous faire connaître, avec Grimm, Depping et d'autres, notre Romancero, et, avec Lessing, Schlegel et d'autres, notre grand théâtre.

Dès ce moment, le théâtre de Caldéron a été connu et apprécié, comme il le mérite. Les traductions des comédies de notre auteur faites par Schlegel, Gries, Malsburg, Immermann etc. ; leur magnifique édition complète sortie des presses de Leipzig par les soins de Keil, et sous la protection de Charles Frédéric, grand duc de Saxe-Weimar et Eisenach ; les représentations qu'elles ont méritées sur les théâtres de Weimar, de Düsseldorf et autres ; les applaudissements que leur ont accordés les poètes les plus éminents, tels que Gœthe et Schiller, ont préparé à notre poète la plus glorieuse et la plus heureuse des renaissances.

VII

LE MAGICIEN PRODIGIEUX ET LE FAUST DE GOETHE. — RELATIONS QUI S'ÉTABLISSENT ENTRE CES DEUX ŒUVRES. — LEUR EXAMEN COMPARATIF. — CONCLUSIONS QUI SE DÉDUISENT DE CETTE COMPARAISON.

Dès l'instant même que la patrie du magicien Faust connut le magicien Cyprien, les érudits commencèrent à associer ces deux noms et à rechercher les relations qui ont dû exister entre l'un et l'autre, tant dans le champ de l'Histoire que dans le domaine de l'Art. Faust et Cyprien se trouvent dès lors unis, tant dans les études relatives au drame de Caldéron que dans celles qui concernent l'œuvre du poète de Francfort.

A l'imitation de l'Allemagne, en France, en Angleterre, en Hollande, en Portugal et dans

d'autres nations d'Europe et d'Amérique, comme dans notre Espagne même, ceux qui ont écrit sur *Le Magicien Prodigieux*, ont également discouru, avec plus ou moins d'étendue, sur les rapports de cette pièce avec le poème de Gœthe ; et cette habitude a fini par devenir si générale et si courante qu'aujourd'hui on ne concevrait pas un écrit relatif au drame de Caldéron où l'on laisserait de rappeler à l'instant même le poème de Gœthe, soit pour parler de ressemblances, soit pour parler de parenté entre les deux œuvres. Elle serait longue, la liste des auteurs que nous pourrions produire ici pour corroborer notre assertion : il nous suffira de mentionner entre autres noms, en Allemagne, ceux de Koberstein et de Rosenkranz, qui passent pour avoir les premiers posé ces questions, et ceux de Carrière et Dorer les plus modernes, que nous connaissons, les avoir traitées[1] ; en France, Philarète Chasles[2], aux États-Unis d'Amérique, Ticknor[3] ; en Suède et en

1 Rosenkranz, Carrieré, et Dorer déjà cités, Koberstein : *Ueber das wahr Scheinliche Alter und die Bedeutung des Gedichtes vom Wartburger Kriege.* Naumburg, 1823, pp. 55-58.

2 *Etudes sur l'Espagne...* § VII. Le docteur Faust en Espagne, pp. 59-74. (Paris, Amyot 1847.)

3 Ticknor, dit seulement que *Le Magicien Prodigieux* nous rappelle immédiatement le Faust de Gœthe, comme s'il y

Hollande, Hagberg et Putman[1]; en Portugal, Théophile Braga et Joaquin Vasconcellos[2]; et chez nous successivement Ochoa, Ayala et d'autres[3].

Les doctrines que ces écrivains et beaucoup d'autres auteurs ont soutenues, relativement aux rapports du *Magicien Prodigieux* avec le

avait entre l'un et l'autre ouvrage de véritables analogies. Voyez tom II, page 399 de la traduction française par J. G. Magnabal (Paris, Hachette, 1870.)

1 Putman : *Studiën over Calderon,* pp. 262-490 (Utrecht, J. L. Beijers 1880.) Dans ce même livre il est question de celle de Hagberg que nous n'avons pu consulter.

2 Vasconcellos déjà cité ; Théophile Braga, *Estudos da Edade media. Lenda do Doutor Fausto,* pp. 89-114 (Porto et Braga, 1870.) Du même auteur : *Formaçao da lenda do Fausto* dans *O Positivismo,* tom I, p. 213. Sur ce dernier travail, chez nous, Sanchez Merino a traité, *El Fausto antes de Gœthe* dans la *Revue d'Andalousie,* tom XVI, p. 177, et tom XVII, p. 97.

3 Ochoa, Tesoro del Teatro español.(Paris, Baudry. 1838), repousse la parenté, mais non les ressemblances entre les deux ouvrages. Ayala : *Discours prononcé devant l'Académie espagnole, dans sa réception publique, le* 25 *mars* 1870, après avoir indiqué ce que Corneille et Molière durent à Caldéron ajoute : *En el Magico Prodigioso, esta el Fausto de Gœthe,* paroles par lesquelles il semble indiquer clairement que l'œuvre de l'auteur allemand se fonde sur la pièce du poète espagnol.

Comme eux, les Srs Revilla et Menendez Pelayo, dans les travaux ci-dessus mentionnés, maintiennent également les rapports et les ressemblances du poème de Gœthe avec le drame de Caldéron.

Faust, ne peuvent être plus différentes, ni plus contradictoires qu'elles le sont, au point de régner, comme il y règne en réalité, la plus complète anarchie, la confusion la plus absolue d'avis et d'opinions. Tels trouvent, entre l'une et l'autre œuvre,des liens de parenté; tels, au contraire, de pures ressemblances artistiques; et de la même manière, sur ces ressemblances, pendant que les uns croient qu'elles n'existent que dans quelques éléments, d'autres vont plus loin et assurent qu'elles existent non-seulement dans ces éléments, mais encore entre les sujets mêmes des deux conceptions. Cette disparité, nous la verrons également exister entre les partisans de la parenté des mêmes conceptions; en effet, tandis que les uns l'établissent, pour ainsi dire, en ligne directe et d'ascendant à ascendant, de père à fils, supposant l'œuvre de Gœthe fondée sur celle de Caldéron,d'autres, d'une manière toute différente, la soutiennent en ligne oblique, et même encore à des degrés divers; toutefois, il y en a qui les conçoivent inspirées d'une même source, d'une même légende, et d'autres qui soutiennent qu'elles ont pour base des légendes différentes entre elles,mais dérivées d'une même source.

Devant une confusion si étonnante, en pré-

sence de ce véritable chaos d'opinions, il est temps que la critique impartiale rétablisse la vérité perdue dans ce labyrinthe embrouillé.

L'Académie Royale d'Histoire a donc pris une bonne résolution en ouvrant, à l'occasion du second Centenaire du grand dramaturge espagnol, un concours public sur un point si transcendant et d'une si haute importance.

Entrant donc en matière, nous commencerons par dire que toutes les opinions ci-dessus exprimées, malgré leur diversité, s'accordent également cependant sur un même principe, ont pour fondement une même affirmation, c'est que, entre *Le Magicien Prodigieux* de Caldéron et le *Faust* de Gœthe, il existe des ressemblances artistiques essentielles. Les divergences se trouveront donc dans l'extension plus ou moins grande que les uns et les autres attribuent à ces ressemblances, et dans les causes et les explications qui les supposent. Mais le point de départ est le même pour tous, et ce point est, nous le répétons, l'existence réelle et positive de pareilles ressemblances. C'est pourquoi nous devons commencer nos investigations par l'examen de cette existence qui, par les motifs que nous avons exposés, est rigoureusement la question des questions, la question fondamentale et la première.

Existe-t-il en réalité des rapports essentiels et exclusifs entre le *Faust* et *Le Magicien Prodigieux* ? La vérité est que jusqu'ici ces rapports se sont établis sur des arguments concluants à première vue, et qui, examinés avec quelque attention, ne suffisent pas pour produire une véritable conviction. Faust est, dit-on, un magicien comme Cyprien ; il aime Marguerite, comme celui-ci aime Justine ; de même que le martyr d'Antioche, il fait un pacte avec le Diable pour la possession de Marguerite, comme Cyprien, pour celle de Justine, au prix de son âme. Supposons un moment qu'il en soit ainsi ; nous ne savons pas alors, comment cela peut suffire pour établir des ressemblances essentielles, et encore moins des ressemblances spéciales et particulières entre ces deux compositions, ressemblances telles que certains critiques en déduisent immédiatement des liens de parenté et des plagiats. Il existe, en effet, beaucoup d'autres pièces avec lesquelles les deux œuvres en question offrent une ressemblance égale ou analogue, par exemple, *El Esclavo del Demonio, Quien mal anda mal acaba,* citées plus haut, et tant d'autres où nous voyons également un pacte avec le Diable, pour amour. Pour que ces ressemblances soient réellement essentielles et exclusives, il faut que Faust et Cyprien se ressemblent, ainsi que Jus-

tine et Marguerite, le Démon et Méphistophélès, et que cette ressemblance existe aussi dans les situations, dans les développements de ces deux œuvres, en un mot, que le sujet de l'une réponde intimement au sujet de l'autre.

En est-il ainsi ? Le sujet de *Faust* et celui du *Magicien Prodigieux* se répondent-ils de la même manière ? Aucunement.

Le sujet de Gœthe c'est la peinture achevée de la nouvelle vie d'un vieux et savant docteur, qui, chargé d'ans et de savoir, pense au suicide comme terme de ces jours, et qui, tout à coup, entendant les chants que la jeunesse consacre à la Pâque fleurie, ressent un désir effrénée de vivre et de jouir et qui, pour sa réalisation, n'hésite pas à vendre son âme à Méphistophélès. Rajeuni par lui, et en sa compagnie, Faust se lance dans une série d'aventures que le poète nous décrit successivement jusqu'à la fin du poème. Dans le cours de cette œuvre, nous verrons le docteur et son inséparable compagnon, tantôt dans la taverne de la grotte d'Auerbach, à Leipzig, buvant et plaisantant, tantôt pratiquant la sorcellerie, soit dans les palais impériaux, soit dans la *Nuit de Walpurgis*, ou nuit du sabbat classique de la sorcellerie ; tantôt en Allemagne, tantôt à Sparte, ou en plusieurs autres endroits, voyageur infatiga-

ble, aventurier perpétuel qui aime ici Marguerite, là Hélène et qui de cette manière intervient dans beaucoup d'autres épisodes, où il est toujours le protagoniste[1]. « *Vous me demandez,* disait Gœthe *à son ami Eckermann, quelle pensée j'ai voulu incarner dans mon Faust? Comme si je le savais! Comme si je pouvais me le dire à moi-même! Depuis le ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer, voilà une explication. Or, ce n'est pas là l'idée, mais la marche de l'action*[2]. »

Parmi ces épisodes, et seulement comme un épisode entre tant d'autres, avec l'unique différence de l'avoir plus allongé que les autres, le poète, au détriment de la symétrie du poème, fait figurer l'amour de Faust pour Marguerite. Malgré la beauté et, à cause de son caractère épisodique, cet amour peut être supprimé du poème, sans que cette suppression change en aucune manière le sujet, la conception totale de l'œuvre. C'est comme si dans l'histoire de l'ingénieux Hidalgo de la Manche nous suppri-

1 Nous n'avons pas cru nécessaire d'exposer longuement le poème de Gœthe. Il nous suffisait pour l'objet que nous nous proposions de déterminer clairement le caractère général de sa composition et, pardessus tout, le caractère véritable qu'il présente, de poème d'aventures.

2 Eckermann *Gesphrache mit Gœthe.* Conversations avec Gœthe ; Leipzig, 1836, et Magdebourg. 1848.

mions quelqu'une de ses aventures, quelque intéressante quelle soit, nous n'altérerions pas pour cela la nature ni le développement de l'immortel roman de Cervantès. Il en arriverait de même dans tout autre poème, dans tout autre drame ou tout autre roman d'aventures. Mais que, dans *le Magicien Prodigieux*, on supprime l'amour de Cyprien pour Justine, et nous aurons détruit par sa base la comédie de Caldéron dont cet amour est l'âme véritable. Comment donc, veut-on établir une identité ou une parenté quelconque, entre le sujet des deux compositions ? Entre le jeune philosophe d'Antioche dont la pensée est la recherche de Dieu, et le sceptique et vieux docteur allemand dont le désir est la vie et la jouissance, qui y a-t-il, que peut-il y avoir de commun ? Entre l'un qui pour obtenir une nouvelle vie, et l'autre qui pour obtenir la femme aimée, vend également son âme au démon, qu'y a-t-il de semblable que la formalité du contrat ? En effet, une des erreurs les plus graves qui se commettent sur ce point, c'est d'oublier que, quand Faust aime Marguerite et qu'il veut la posséder, il ne conclut avec le Démon aucun pacte spécial, comme Cyprien lorsqu'il aime Justine. Faust, avant de connaître Marguerite, avant d'être même rajeuni, avant de commencer sa vie nouvelle et

pour l'obtenir, signe avec Méphistophélès son pacte unique, sans même soupçonner que Marguerite existe. Qui y a-t-il donc de commun ou de semblable entre le pacte de Faust et le pacte de Cyprien ? La même différence radicale qui existe entre l'un et l'autre personnage et l'objet si divers qui les conduit au pacte.

Gœthe a écrit et publié son poème avec de longues intermittences et par parties successives, de l'année 1790 jusqu'en 1831 ; cette circonstance a pu faire que ceux qui ne connaissent que la première partie ou qui ne s'attachent qu'à elle seule, réduisent à elle le *Faust* tout entier, et à l'épisode de l'amour de Faust pour Marguerite, le sujet total de l'œuvre, sans faire attention que Gœthe lui-même, en publiant la première partie, l'a intitulée : « *Un fragment* de la composition générale, fragment dans lequel le sujet n'est pas non plus et ne pouvait pas être le sujet particulier d'un de ses épisodes, l'amour de Faust pour Marguerite [1].»

1 *Doctor Faust. Trauerspiel. Ein Fragment. Aechte Ausgabe.* — Docteur Faust. — Poème tragique. Un fragment. — Huitième édition, Leipzig. Goschen, 1790. La première partie ou le premier Faust, dans la forme actuelle, parut, en 1807, à Stuttgart, sous le titre de *Faust, Tragédie.* On a beaucoup écrit sur la formation de *Faust*, mais le travail le plus complet jusqu'ici est celui que publie, dans son édition critique

On pourrait penser que, si ce n'est pas le sujet général du *Faust* de Gœthe, ou même le sujet de la première partie, c'est du moins le sujet spécial de l'amour de Faust pour Marguerite qui présente des rapports particuliers avec le sujet du *Magicien Prodigieux*. Pour notre part, nous n'hésitons pas à affirmer résolûment que nous ne trouvons de semblables relations ni entre l'un et l'autre sujet, ni entre les personnages, ni entre leurs situations respectives. Cet épisode constitue, dans l'ordre chronologique, la troisième aventure de Faust rajeuni. La première, c'est celle de taverne de la grotte d'Auerbach ; la seconde, celle des premières ensorcelleries du docteur. Faust voit dans la rue Marguerite qui passe ; il s'éprend d'elle, et il prie Méphistophélès de s'entremettre dans cet amour pour qu'il obtienne la possession de la jeune fille. Méphistophélès a recours à un écrin de bijoux pour intéresser le cœur de Marguerite qui, pauvre et peu accoutumée à de pareils cadeaux, se laisse éblouir à leur vue. Faust et Marguerite finissent par se parler et par se voir dans la maison d'une voisine appe-

de cet ouvrage, K. J. Schrœr. *Faust von Gœthe, mit Einleitung und fortlaufender Erklaerung.* Le Faust de Gœthe, avec introduction et notes explicatives. — Première partie. Heilbronn, Henninger, 1881.

lée Marthe, et finalement, la malheureuse jeune fille perd le meilleur de ses bijoux naturels. Un enfant à qui elle donne le jour, elle l'étouffe de ses mains, pour cacher sa honte ; Valentin son frère, périt dans un duel avec Faust ; sa mère, prend un breuvage que lui donne sa fille infortunée, et elle s'endort du sommeil d'où jamais on ne s'éveille. Arrêtée bientôt, la pauvre Marguerite ne veut pas accepter la fuite que son amant lui offre, mais expier ses crimes sur l'échafaud et dans un juste châtiment ; belle situation qui nous rappelle la situation semblable de notre Henri, dans la pièce *El Condenado por desconfiado*, sans que cette ressemblance doive pour cela s'attribuer à d'autre cause qu'à de pures coïncidences, puisqu'il n'est pas établi que Gœthe ait connu cette œuvre.

Maintenant, nous le demandons, qu'existe-t-il de commun ou de semblable entre le sujet de cet épisode et le sujet du *Magicien Prodigieux ?* Entre l'amour de Faust et de Marguerite et l'amour de Justine et de Cyprien ? Qu'y a-t-il dans les situations? Entre les personnages de l'une et l'autre composition ? Il paraît incroyable qu'on ait voulu trouver des ressemblances là où il n'existe que des différences, et des différences en tout point radicales ! Et que

l'on considère que nous n'avons pas parlé encore de celles qui séparent le Méphistophélès de Gœthe et le Démon de Caldéron. Ce dernier, c'est le Satan du christianisme, l'ennemi mortel de l'homme dont il trame la perte, avec ardeur, par tous les moyens possibles, arrêté par les seules limites que lui tracent la puissance divine et le libre arbitre humain. L'autre, c'est la personnification, implacable et glaciale, d'un scepticisme invraisemblable, *celui qui nie tout*, comme il se définit lui-même, espèce d'encyclopédiste du siècle dernier, sans élévation, sans angoisses, qui s'entretient à faire le mal même, sans le plaisir de le faire et *qui aime à voir de temps en temps le Vieux Père, qui a l'amabilité de parler humainement avec le Diable.*

Enfin, les conséquences qui se déduisent de l'une et l'autre composition ne peuvent être plus opposées. Dans le drame de Caldéron et dans la personne de Justine, le souverain pouvoir du libre arbitre ; dans l'épisode de Faust et dans la personne de Marguerite, la fatalité des passions humaines ; dans Faust et dans Cyprien, respectivement, vivre coûte que coûte ; mourir, si l'on meurt pour la vérité. Celui-ci est un païen qui se fait chrétien ; celui-là un vieux chrétien qui tombe dans le paganisme.

Par cette étude comparative de l'épisode de

Gœthe et de la comédie de Caldéron, la question proposée se trouverait terminée, si nous ne croyions pas, comme nous le croyons, convenable de montrer dans la sphère des faits, les mêmes affirmations que nous avons soutenues dans celle de l'art et des doctrines, en prouvant jusqu'à l'évidence que Gœthe ne s'est pas inspiré, ou n'a pu s'inspirer de l'œuvre d'un poète qu'il n'a connu que des années après avoir écrit et publié la première partie de son *Faust*.

Fort heureusement nous pouvons préciser la date où le poète de Francfort commence à connaître les œuvres du poète de Madrid ; ce n'est pas par des conjectures, ni par des citations d'autres auteurs, mais par le canal le plus sûr de tous, par le témoignage de Gœthe. La connaissance de Caldéron fut pour lui si agréable et si exceptionnelle, cette date eut pour lui tant d'importance, qu'il dût la consigner, avec une mention spéciale, dans les éphémérides de sa vie. Il écrivait, en l'année 1802 : « *J'ai encore à dire que cette année nous commençons* (il parle de Schiller et de lui) *à connaître Caldéron, dont les premières œuvres magistrales nous ont rempli d'étonnement*[1]. » Quelques années après, en

1 Gœthe : *Wahrheit und Dichtung*, année 1802. Il faut dire aussi que lorsque Gries publia, en 1819, sa traduction du *Magicien Prodigieux*, avec d'autres comédies de Caldéron, Gœthe

1821, il nous raconte comment il continuait l'étude de Caldéron et il avoue ingénûment que non-seulement il l'étudiait, mais encore qu'il s'appropriait tout ce qu'il pouvait de notre poète. Entendons-le : « *J'ai lu deux pièces de Caldéron qui m'intéressent sous divers points de vue. Une chrestomathie que m'a procurée M. Perthes m'a servi beaucoup, je me suis approprié ce que j'ai pu, mais, peu versé dans le maniement de la langue, je me suis heurté à de nombreuses difficultés*[1]. »

Maintenant donc, vu l'admiration sincère de Gœthe pour Caldéron, admiration qu'il manifeste également dans d'autres passages de ses œuvres ; étant donnée aussi l'ingénuité avec laquelle il nous raconte que, non-seulement il étudiait ses pièces, mais encore qu'il se les assimilait le plus possible, est-il présumable, en réfléchissant droitement que, s'il avait connu *le Magicien Prodigieux* et surtout s'il avait dû

fit l'éloge de ce volume, dans un article sur la *Hija del Aire* de notre poète. S'il avait dû des inspirations au *Magicien Prodigieux*, il n'aurait assurément pas manqué de le dire dans cet article. Quel est celui qui doit beaucoup, mais beaucoup, à Gœthe, c'est Caldéron, parce que le poète de Francfort a contribué à sa gloire en Allemagne. C'est là ce qui ne doit jamais s'oublier.

1 Gœthe ; déjà cité : Dans Porchat tom X, p. 326.

quelques inspirations à ce drame, il ne l'aurait pas déclaré de la même manière ?

Mais, comment Gœthe devait-il s'inspirer de la pièce de Caldéron, si, à la date antérieure de beaucoup à celle où il connut notre poète, *trente-deux ans avant*, en 1770, il avait conçu le projet de son *Faust*, si, en 1774, il en avait écrit les premières scènes, et si, enfin, en 1790, il avait déjà publié la partie ou fragment qui contient les amours de Faust et de Marguerite. C'est donc à d'autres sources que Gœthe s'inspirera et pour rendre notre étude encore plus complète il sera bon de les préciser, brièvement soit, mais avec toute la clarté nécessaire.

VIII

SOURCES DU FAUST DE GOETHE. — LA LÉGENDE DU DOCTEUR FAUST : SON HISTOIRE. — SES RAPPORTS AVEC D'AUTRES LÉGENDES. — LA LÉGENDE DE FAUST ET LE POÈME DE GOETHE. — LE FAUST ET LE MAGICIEN PRODIGIEUX. — CALDÉRON ET GOETHE.

La littérature moderne compte peu d'ouvrages qui aient obtenu une réputation égale à celle où est arrivée l'œuvre de Gœthe, comme l'attestent les nombreuses traductions [1] et les

1 Les traductions en castillan que nous connaissons et qu'il est curieux de citer ici sont les suivantes :

1° *Faust, poème de Gœthe*, traduit par Francisco Pelayo Briz. Barcelone, Lopez, 1864, gr. in-8°.

2° Une traduction anonyme publiée dans *La Abeja*. Tom IV. (Première partie.)

3° Gœthe. *Faust*, traduit par Jose Casas Barbosa, première partie. Barcelone, 1868.

abondantes études faites sur elles, dans toutes les langues d'Europe [1]. Très-peu aussi ont été l'objet de jugements plus divers, tant en ce qui touche à ses mérites artistiques qu'à ce qui regarde ses sources immédiates et directes.

Sur ce dernier point, qui est le point unique qu'il nous appartient d'examiner ici, l'opinion commune des érudits trouve ces sources dans la Saga ou légende du docteur Faust, légende populaire en Allemagne et bien connue dans toute l'Europe, quand le poète de Francfort composa son poème. Mais, quant à cette légende, à ses origines, à son développement historique,

4° *Faust* : magnifique édition avec planches, par English y Gras, et Prologue du Sr Valera. Madrid, 1878.

5° Une traduction en vers, par D. Theodoro Llorente. Divers morceaux en ont paru dans plusieurs Revues. On dit qu'elle sera bientôt imprimée toute entière et dans une édition toute spéciale. Nous n'hésitons pas à affirmer que cette traduction sera en tout point digne de Gœthe, étant donnés les qualités poétiques et les talents extraordinaires de traducteur du Sr Llorente.

1 *Ludwig von Lancizolle* a publié un intéressant *Catalogue bibliographique* des œuvres écrites par Gœthe et sur Gœthe : *Uebersicht der wichtigsten Scriften von und über Gœthe.* — Berlin, Verlag der Nicolai'schen Buchhandlung, 1857. — Quant aux écrits espagnols, les plus importants qui méritent une mention spéciale, outre ceux que nous avons déjà nommés, il nous faut citer les *Essais critiques* du Sr Gonzalez Serrano, (Madrid, English y Gras 1878,) et les articles qui se publient dans la *Revue illustrée.*

ce sont autant de questions sur lesquelles les doctes diffèrent excessivement dans leurs écrits. Il y en a qui soutiennent que la légende de Faust est une légende originale, indépendante de toute autre, qui naît et se développe aux jours de la Réforme ; il y en a qui, au contraire, lui assignent une plus haute antiquité et qui l'identifient en même temps avec la légende de Théophile, avec celle de Cyprien, avec tous les récits où figurent le contrat diabolique et les puissances magiques. Pour ces auteurs, toutes ces légendes ne sont autre chose que des phases historiques et nationales d'une même légende, la légende de Faust. Théophile, dit-on, c'est le Faust italien, comme Cyprien est le Faust espagnol ; ce sont les incarnations distinctes du même type, du même personnage, des devanciers et des précurseurs du Faust germanique ; leurs légendes ne sont, par conséquent, que des parties d'une seule et unique légende. Cela dit, il nous sera facile maintenant de comprendre comment Lewes, comment Vasconcellos, comment Théophile Braga, ainsi que nous l'avons remarqué dans le second chapitre de ces études, ont pu dire que *Le Magicien Prodigieux* avait pour base la légende de Faust. De la même manière et par un égal procédé nous pourrions dire nous autres que, si les lé-

gendes de Cyprien, de Théophile et de Faust ne sont pas des légendes indépendantes, mais des parties et des aspects divers d'une même légende,et si celle-ci doit recevoir un seul nom, elle devrait, avec plus de droit, et avec plus de propriété,porter le nom du plus ancien personnage, plutôt que celui de Faust, le personnage le plus moderne de cette légende ; par conséquent, elle devrait s'appeler non pas légende de Faust, mais *Légende de Cyprien.* Arrivés à ce point, de même que ces auteurs disaient que *Le Magicien Prodigieux* est fondé sur la légende de Faust, de même nous dirions, nous autres maintenant, que le *Faust* de Gœthe a pour base la légende de Cyprien.

Or, rien n'est plus loin de la vérité que de semblables suppositions. La légende de Cyprien, celle de Théophile et celle de Faust ne forment en aucune manière des parties diverses d'une même légende, quel que soit le nom par lequel on veuille la désigner. Mais ce sont trois légendes complétement indépendantes, sans aucune véritable parenté ni historique, ni artistique, et, qui plus est, sans relations, ni ressemblances réciproques essentielles, sans même les rapports extérieurs et secondaires du pacte diabolique, comme on le croit généralement. En effet, dans la légende de Cyprien,

comme nous l'avons vu,un pacte pareil n'existe pas,dans celles de Théophile et de Faust (celle-ci dans des temps postérieurs à sa formation, comme nous le verrons), où figure le pacte diabolique, ce pacte est complétement distinct, dans l'une et l'autre légende : dans celle de Théophile, il est conclu par suite de l'ambition qu'il éprouve de remplir de nouveau le Vicariat ecclésiastique qu'il occupait auparavant, dans celle de Faust, par la soif de science et de plaisirs [1]. Lors même que,dans toutes ces légendes, il y aurait également la ressemblance du pacte diabolique, cette ressemblance ne suffirait jamais pour établir entre elles aucune parenté, encore moins un lien spécial qui pût les faire considérer comme des parties d'une même légende. Nous répétons ici ce que nous disions dans le chapitre précédent : que si la seule formalité du contrat diabolique, quelque distinct qu'il fût, suffisait pour établir des parentés entre des œuvres où un tel pacte figure, la

1 Pour preuve de la confusion qui règne, chez les critiques, sur ces légendes, il nous suffira de dire qu'un littérateur de la réputation du Sr Valera a pu écrire sur la légende de Théophile, la phrase suivante : *La légende de Faust, et par conséquent les deux drames célèbres de Gœthe qui portent le dit titre, eurent leur fondement dans ladite histoire, comme aussi le drame de Caldéron, intitulé le Magicien Prodigieux.* (Disertaciones y juicios literarios, Madrid, Perojo,1878, p. 367.)

quantité de ces dernières serait innombrable.

Pour nous borner exclusivement à la légende de Faust, nous commencerons par établir catégoriquement les affirmations capitales qui suivent. Premièrement que cette légende est originale et indépendante de toute autre; secondement que ses origines ne remontent pas au-delà du xve siècle, mais qu'elles datent de ce siècle même. Les narrations légendaires, comme les témoignages historiques les plus anciens, s'accordent également sur ce point, et cette conformité suffit surabondamment pour que ces deux affirmations reposent, comme elles reposent, sur des bases véritablement solides et inébranlables. Maintenant, la question consiste à déterminer, avec toute la précision possible, les origines et le développement historique de cette légende, questions sur lesquelles les érudits ont différé et diffèrent encore excessivement.

Actuellement, il se soutient deux doctrines essentielles sur la légende de Faust; l'une qui la considère comme une création purement fantastique; l'autre, comme une création fantastico-historique, c'est-à-dire, qu'elle a des fondements historiques et des développements poétiques, à la manière de toutes les légendes.

On en est même venu jusqu'à supposer que l'Eglise Catholique avait inventé cette légende, pour répandre la terreur dans le peuple, eu égard à la liberté de penser, méconnaissant ainsi, d'après ce que nous avons vu, que les légendes ne s'inventent pas, pour ainsi dire, par ordres supérieurs ; que celle de Faust a pris naissance dans la patrie même de la Réforme, et que les premières narrations de cette légende appartiennent à des auteurs non pas catholiques, mais protestants [1].

La première des doctrines que nous indiquons, celle qui attribue à la légende un caractère purement fantastique, a eu pour initiateurs Guillaume Schickard, théologien de Tubinge, en 1621, et Gabriel Naudé qui qualifiait Faust de « *homme imaginaire, chimère des Allemands* : » Elle a compté de nombreux partisans, mais c'est à peine si elle en a aujourd'hui [2].

La seconde, au contraire, qui est celle qui

1 Braga : déjà cité, p. 92.

Outre une ancienne narration manuscrite, nous citerons ici les deux suivantes, les premières qui se sont imprimées, la *Historia von D. Johann Fausten.* Francfort, 1589, et le récit de Widmann, *Drei, Theileider wahrhaftigen Historien von den grewlichen und abschewlichen Sünden und Lastern*, etc., Hambourg, 1599.

2 Schickard : *Bechinat Happeruschim*, Tubinge,1621 ; Naudé in Ristelhuber,p. 165, Paris, Didier, 1863.

domine en réalité dans les études, maintient résolûment l'existence historique de Faust, sans soutenir celle de tous les actes que la légende lui attribue, et elle distingue judicieusement le réel du fantastique, ce qui est historique de ce qui .est légendaire.

En traitant de l'élément historique, les érudits présentent une différence bien grande ; en effet, pendant que les uns identifient complétement la personné de Faust avec celle de Fust, l'imprimeur, compagnon de Guttemberg, d'autres lui reconnaissent une existence indépendante et distincte ; en un mot, pour les premiers, Fust et Faust étaient une même personne ; pour les seconds, c'étaient deux personnes entièrement différentes. Pour notre part, nous déclarons tout d'abord, autant que nos connaissances nous le permettent, que cette dernière doctrine est celle que nous concevons comme la plus fondée et la plus acceptable, parce qu'elle repose sur des bases fermes et sûres, c'est-à-dire sur des témoignages historiques, relatifs les uns aux jours même où vivait Faust, d'autres à des temps voisins de sa mort.

Ces témoignages, les uns d'auteurs catholiques, les autres, d'écrivains protestants, s'accor-

dent substantiellement sur les mêmes points capitaux, c'est-à-dire, sur l'existence réelle et positive d'un personnage, appelé Faust, magicien fameux, dont on racontait les faits les plus surprenants. Trithemius, en 1507 : Mucianus Rufus, en 1513; Bagardi, en 1539, parlent de lui, comme vivant alors. Gast, en 1546, le mentionne, comme déjà mort, ainsi que Gesner, en 1561, Mermel, en 1562, et Wier, en 1563[1]. Donc l'existence de ce personnage paraît clairement démontrée par ces témoignages, répétés de son époque, mais en arrive-t-il de même pour les actes de sa vie?

Quelques-uns le font polonais de naissance, or, il semble qu'il est aussi enfant de la Pologne que notre Sigismond de *La Vie est un songe*. Communément, on le tient pour allemand, né, selon les uns, à Rode, dans le grand duché de Saxe-Weimar; suivant d'autres, et c'est l'opinion la plus reçue, à Knittlingen, dans le Wurtemberg. L'année de sa naissance est

1 *Joannis Trithemii epistolarum familiarium libri duo*, Haganoœ, 1536, ep. 47 : — *Muciano* Rufo, Tentzel, *Supplementum historiæ Gothanæ primum*. — Begardi ; *Index sanitatis*, Worms, 1539. — Gast ; *Sermones convivales*. Basileæ, 1554. — Gesner : *Epistolarum medicinalium* Lib. Tiguri, 1577. — Manlius : *Locorum communium collectanæ*, Basileæ, 1562. — Vier ; *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis lib. V*. Basileæ, 1563.

reportée à l'an 1480. A ce qu'il paraît, il étudia la philosophie, à Heidelberg ; la Physique et la Magie, qui s'y enseignait publiquement, à Cracovie. De là naît l'erreur de ceux qui l'ont fait polonais. Par l'influence de Franz de Sickengen, il fut Professeur et Recteur du collége de Krenznach. Il est aussi resté quelques souvenirs de son séjour à Gelnhauzen et à Leipzig, dans les années de 1525 à 1530. Et nous avons dit que Gast, en 1548, parle de lui comme étant mort peu de temps avant.

Ses contemporains parlent de lui, comme d'un humaniste consommée. On lui attribue le propos que, si les œuvres de Platon et d'Aristote venait à se perdre, il aurait pu les écrire de nouveau, parce qu'il les savait de mémoire et qu'il les récitait sans broncher. Trithemius rapporte le fait, comme l'ayant ouï dire par des personnes qui l'avaient entendu de la bouche même de Faust. On le tenait pour un incrédule et un impie, jusqu'au point de dire qu'il pourraït faire les miracles mêmes du Christ, quand il voudrait. On parlait de ses voyages aériens à travers le monde. Astrologue, Alchimiste et Nigromancier, il avait, disait-on, ressuscité Hélène, à Wittemberg, et s'était marié avec elle. Il avait un serviteur qui l'accompagnait partout, appelé Méphistophélès, qui, pour les gens

simples, n'était autre chose que Satan en personne. On racontait qu'il était mort assassiné par son serviteur, à Rimlich, près de Wittemberg, et cette fin confirmait de plus en plus la croyance que ce serviteur était bien le Démon avec qui il avait fait un pacte, pour acquérir et pratiquer sa science, et que, le terme marqué étant écoulé, le Démon avait emporté l'âme qui lui appartenait par suite dudit pacte [1].

Ce personnage semi-historique, semi-fantastique obtint bientôt la popularité la plus grande qu'on puisse imaginer, en Allemagne comme en Angleterre, en France comme en Espagne.

En traitant de la comédie d'Alarcon, *Quien mal anda mal acaba* [2], dans le sujet de laquelle il croit remarquer une ressemblance avec la légende de Faust, Schack prétend que cette lé-

1 On a beaucoup écrit sur la légende de Faust depuis le xvi[e] siècle jusqu'à aujourd'hui. Franz Peter a publié, en 1851, un curieux *Catalogue Bibliographique* des ouvrages qui s'y rapportent. *Die Literatur der Faustsage,* Leipzig. Friedrich Voigt. 1851. La *Bibliotheca Faustina* d'Engel, dans la première partie de ses *Deutsche Puppenkomodien,* 1872, est encore plus remarquable. Comme études spéciales sur la légende, outre les travaux que nous avons cités plus haut, nous mentionnons l'ouvrage de Düntzer. *Die sage von Dr. Johann Faustus* (Stuttgart 1846) et celui de Ristelhuber : *Faust dans l'histoire et dans la légende,* dont nous avons déjà parlé et que nous avons eu sous nos yeux.

2 Tom II, p. 623.

gende dût pénétrer en Espagne peu de temps avant la composition de cette pièce. Comme cette composition se fit en 1617, nous devrions reconnaître, en suivant Schack, que cette introduction eut lieu dans les années qui s'écoulèrent entre 1600 et 1610.

Nous pouvons affirmer sur des témoignages irrécusables que quarante ou cinquante ans avant, c'est-à-dire, dès 1561, ce fameux personnage était connu en Espagne et que son histoire était populaire dans le corps des étudiants. Conrad Gesner, dans sa lettre, en date du 15 août 1561, écrivait à son ami L. Krafft de Kraffteim, en parlant de Salamanque : « De « cette école sont sortis ceux que nous appe- « lons communément estudiants qui mènent la « vie de gueux et chez lesquels Faust, mort il « n'y a pas longtemps, jouissait d'un renom ex- « traordinaire [1]. »

Quelques années après, en 1599, le P. Martin del Rio nous parle aussi « de la fameuse « dépense que les magiciens Faust et Agrippa « devaient payer, dans leurs voyages, à l'auber- « giste avec de l'argent qui, à la simple vue « paraissait de bon aloi, mais qui, au bout « de quelques jours, se changeait en corne

1 Loco citato lib. 1.

« ou en toute autre matière de ce genre[1]. »

Tels sont les uniques détails que nous avons pu réunir sur Faust et sur sa légende en Espagne. Il nous a paru opportun de les grouper ici, puisque l'occasion s'en présentait, dans un travail du caractère de notre étude.

Suivons maintenant le développement de la légende de Faust dans les littératures étrangères, où ses traces devaient être si profondes.

Il y avait, en Angleterre, un poète qui, par sa condition personnelle, comme aussi par les actes de sa vie, offrait d'assez grandes analogies avec le Faust de l'histoire, et qui, peut-être par cela même, pouvait, plus que tout autre, trouver de l'intérêt dans la légende du docteur de Knittlingen, pour la produire sur la scène, dans un de ces drames ; ce poète était Christophe Marlowe qui florissait vers les années 1584-1585. Les importants travaux de Dyce, Villemain, Taine, Bazy, Mézières, François Victor Hugo et d'autres, nous ont fait connaître complétement cet étrange personnage, un des principaux prédécesseurs de W. Shakespeare, sinon le plus important.

Fils d'un cordonnier, étudiant de Cambridge, comique de profession, esprit essentiellement

1 Disquisitionum magicarum libri VI. Lovanii 1599, lib. II.

païen, de mœurs désordonnées, toujours en compagnie de truands, rôdant dans les tavernes, l'auteur de *The Yew of Malt* et de *Edouard II* prétendait que Moïse avait été un imposteur, Jésus-Christ, plus digne de mort que Barrabas et que, s'il se proposait, lui, de fonder une Religion nouvelle, il le ferait beaucoup mieux. De compagnie en compagnie, partout où il allait, il prêchait l'athéisme, et plus d'une fois il fut mis en cause comme athée. Il mourut assassiné par un rival dans les bras de son amante. Tel est l'homme, tel est le poète qui choisit la légende de Faust pour sujet d'un drame.

Dans ce drame, Faust est une tête brûlée, un mécréant ruiné, un libertin qui ne pense qu'à vivre et à jouir. Il croit qu'il ne peut ni se repentir, ni être pardonné, et dans une telle croyance, peu lui importe de vendre son âme, en échange des plaisirs que cette vente peut lui procurer. Comme pour lui, un bon magicien est un Dieu Tout-Puissant (*A sound magician is a mighty God*), tout son effort consiste à le devenir. Mis en relations avec Méphistophélès, il conclut avec lui le pacte d'ordonnance, et il vend son âme pour vingt-quatre années de jouissances. En compagnie de Méphistophélès, il voyage partout, il va à Rome, soufflète le Pape, chose qui devait beaucoup plaire alors

à la cour de la reine Elisabeth ; il visite la cour de l'Empereur, charme les meilleures dames, et, comme si ces dernières ne lui suffisaient pas pour satisfaire ses appétits brutaux, il ressuscite Hélène. Le jour fatal arrive et, quand il ne lui reste plus qu'une heure, il sent quelque chose qui ressemble au repentir, il voudrait arrêter le cours du soleil, mais c'est trop tard, l'horloge marque l'heure et Méphistophélès s'empare de sa proie.

Tel est, en somme, le Faust de Marlowe.

Les petits théâtres de polichinelles anglais qui, aux époques antérieures et contemporaines de Shakespeare, bénéficiaient de toute comédie applaudie sur la scène, s'emparèrent de celle de Marlowe, et, sous sa nouvelle forme, la légende de Faust parcourut l'Angleterre, passa sur le continent et en Allemagne, où elle était très-populaire, même à l'époque de Gœthe.

Déjà en Allemagne, mais par d'autres chemins, la légende de Faust s'était frayée un passage, tant chez la multitude que chez les doctes, par les narrations, d'abord anonymes, puis par la relation qu'en rédigea Widman, en 1599, par celle de Pfitsen, enfin, par les livres attribués à Faust lui-même.

Des narrations elle passa promptement au drame. A part les comédies de Puppenspiele ou

comédies de marionnettes, Lessing d'abord et ensuite Müller, celui-ci en 1778, et celui-là, dans la comédie qu'il commença à écrire, à Breslau, en 1759, la traitèrent successivement. Faust, dans la tragédie de Lessing, est un Faust distinct des autres : c'est un savant, ayant soif de science que le Démon, Méphisto, veut perdre, mais que la Providence protège, et quand le Diable entonne l'hymne de victoire, croyant le tenir déjà dans ses griffes, l'Ange du Seigneur lui crie *Ihr Sollt nicht siegen*. « Tu ne dois pas « vaincre. Dieu n'a pas donné à l'homme l'im- « pulsion la plus noble de toutes pour le ren- « dre éternellement malheureux[1]. » Voilà un drame religieux, un Faust nouveau, plus consolant que les autres et plus semblable à notre Cyprien, mais qui n'est pas pour cela inspiré par le drame de Caldéron.

Nous voici, définitivement, en présence de Gœthe et de son grand poème.

La renaissance que la légende de Faust obtenait, en Allemagne, dans le XVIII[e] siècle, trou-

1 OEuvres de Lessing, édition de Kurz, tom II. Sur le Faust de Lessing, on doit consulter la publication de Ch. Engel, *Johan Faust, ein allegorisches drama in fünf Aufzügen...* Oldenbourg, 1877, et la remarquable critique de cet opuscule par E. Schmidt dans la *Jenær Literaturzeitung*, 1878, pp. 409-410.

vera, dans l'œuvre de Gœthe, son expression la plus haute et son vrai couronnement. Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, et Jacob engendra Juda dans les mains duquel reste éternellement le sceptre d'Israël [1]. De la même manière l'histoire de Faust engendra sa légende, la légende, les récits et les manifestations poétiques de cette légende, le tout afin de donner pour résultat le poème de Gœthe, dans les mains duquel reste et restera toujours le sceptre de la poésie de Faust.

Quand le poète de Francfort vint au monde, les superstitions magiques se trouvaient, en Allemagne, dans un état de recrudescence assez grande. C'est ce que prouvent, non seulement, l'immense popularité de la légende de Faust, à ce moment, mais les réimpressions qui se firent des vieilles narrations, la refonte spéciale de 1728, et la pratique même qu'on faisait de la Magie. Les époques sceptiques, comme le XVIIIe siècle, aiment beaucoup le merveilleux. Les croyances superstitieuses, dit un penseur illustre, sont toujours la dernière foi des incrédules. *L'Ane d'or*, d'Apulée, appartient à un âge où l'on ne croyait déjà plus aux Dieux. Voltaire et Diderot n'étaient pas morts, quand Mesmer,

1 Heine ; *L'Allemande*, tom II, p. 124.

Cagliostro et Saint Martin naquirent[1]. Aujourd'huï même, un assez grand nombre de ceux qui abandonnent leurs croyances religieuses, se rejettent dans les bras du Spiritisme.

Gœthe lui-même nous raconte comment en sa jeunesse, dans une soirée de Mademoiselle Klettenberg, il pratiquait les doctrines medicocabalistiques alors en honneur, et comment il étudia ensuite l'*Opus Mago-Cabbalisticum*, de Welling, ainsi que Paracelse, Basile, Valentin, Van-Helmont, Starckey et d'autres auteurs du même genre.

Déjà vieux, voici ce qu'il écrivait de la Magie, dans son *Traité des Couleurs* : « La Magie es-« père, dit-il, par l'emploi de moyens actifs, « dépasser les limites du pouvoir ordinaire des « hommes... Et pourquoi désespérer, ajoute-« t-il, du résultat d'une telle entreprise?..... « Chez tous les peuples et dans tous les temps, « nous verrons toujours un mouvement général « vers la Magie. »

Dès son enfance, la légende de Faust avait produit une vive impression sur son imagination puissante. Déjà en 1770, il avait conçu le projet du grand poème où cette légende doit

1 Caro ; *La philosophie de Gœthe*, Revue des Deux Mondes, 1857 p. 855.

vivre éternellement. Peu importe, qu'elle qu'ait été la cause qui a réveillé ce projet dans son âme; on a beaucoup écrit sur ce sujet, sans arriver à des résultats positifs, et nous ne devons pas, nous, renouveler ici ces polémiques qui nous emmèneraient trop loin de notre entreprise dans le travail présent[1]. Ce qu'il importe de signaler c'est que, dès 1774, il écrivit les premières scènes de sa composition, qu'un an après, il les lisait, à Carlsruhe, au grand poète Klopstock, qui dut l'encourager par ses applaudissements; qu'en 1790, comme nous l'avons dit ailleurs, il publia la première partie, et enfin qu'il s'occupa de la seconde, avec de longues intermittences; qu'il ne fit les dernières scènes, qu'étant déjà dans la décrépitude, un an avant sa mort, en 1831, année où il publia l'ouvrage entier. Œuvre de toute sa vie, sa vie entière est là dans ses phases multiples et diverses. Faust, c'est Gœthe, et il est aussi l'Allemagne de son temps.

Dans cette entreprise ne cherchons d'autres inspirations espagnoles que celles du juif, originaire de l'Espagne : Spinosa, « est l'unique

1 C'est avec raison que Ristelhuber écrivait, dès 1863 ; « jugements littéraires, interprétations de toute espèce, hypo« thèses pédantesques ou frivoles, tout a été épuisé déjà par les « faiseurs de commentaires sur le Faust de Gœthe. »

« philosophe dont Gœthe lui-même, dans sa « pensée, reconnaîtrait l'empire. »

Tout ce que contient l'œuvre du poète allemand procède directement de la légende même de Faust ou de Gœthe, ou de sa patrie et de son siècle. La personne de Faust appartient à la légende, mais comme symbole légendaire, et non comme reproduction du type populaire ; de même l'époque où il le place, ses arts magiques, son pacte diabolique et quelques épisodes de sa vie, tels que celui de la Taverne d'Auerbach ; mais la vie nouvelle que, vieux, il reçoit, moyennant le pacte, son savoir, ses idées et ses sentiments, beaucoup d'autres épisodes, comme celui de l'amour de Faust pour Marguerite, tout cela, c'est l'œuvre de Gœthe, et seulement de Gœthe. Méphistophélès correspond aussi à la légende, mais le personnage ironique et froid du poème de Gœthe, est aussi une création du poète. On dit qu'il a voulu nous donner, par lui, le portrait de son ami Merk, son confident et son camarade de la première jeunesse, mordant et ironique comme Méphistophélès. Hélène a aussi son origine dans la légende de Faust, mais Gœthe l'a embellie par de nouveaux charmes. Wagner, serviteur de Faust, dans quelques narrations de la légende, conserve ici ce caractère. Quelques-uns ont cru

reconnaître ici, dans lui, Léopold Wagner, ancien ami de Gœthe, à Strasbourg, à qui ce dernier avait confié l'infanticide de Marguerite, avant de le publier et qui eut bientôt à déplorer sa confiance, parce que Wagner s'empressa d'écrire sa pièce, *l'Infanticide,* la dérobant ainsi à son ami.

Mais, et Marguerite? D'où le poète a-t-il reçu cette figure que la légende ne porte pas? Cette création la plus poétique et la plus admirable de son œuvre? Marguerite! personnification de la jeune allemande, innocente et simple, qui une fois passionnée, n'est arrêtée par rien, mais qui conserve toujours dans le cœur une piété, une candeur qui peut la sauver; Marguerite, dont les crimes et les infortunes épouvantent, mais dont le repentir, dont la résignation, dont la force pour recevoir le châtiment, réveillent dans l'âme la compassion la plus profonde et la plus généreuse; Marguerite, réalité anti-légendaire, type vivant et humain, Marguerite appartient complétement à Gœthe, comme le Cyprien du *Magicien Prodigieux* appartient complétement à Caldéron.

Pour quelques-uns, Marguerite n'est autre que Marguerite, le premier amour de Gœthe, dont il s'éprit à l'âge de seize ans et dont il conserva toujours un vif souvenir. Pour d'au-

tres, sous le nom de Marguerite, le poète fait allusion à la plus aimée de ses bien aimées, Frédérique Brion, fille du pasteur protestant de Sesenheim, nom que Gœthe, déjà vieux, se rappelait avec émotion, en consignant les éphémérides de sa vie dans son *Wahrheit und Dichtung*. Nous mentionnons ici les interprétations les plus communes des commentateurs de notre Faust, avec toutes les réserves convenables. On sait combien toutes ces choses prêtent à l'imagination et à l'extravagance, comme le manifestent bien clairement entre autres, les interprétations, les explications, propres et étranges, de l'immortel poème de Cervantès. Les créations symboliques et légendaires offriront toujours un vaste champ aux faiseurs de commentaires pour étaler, avec raison ou sans raison, leur érudition et leur esprit.

Tel est en somme, par rapport à ses sources principales, le poème de Gœthe. Ce que nous avons dit suffit pour qu'on puisse voir avec clarté et comme conséquence naturelle de cette étude :

1° Que, entre le sujet du *Magicien Prodigieux*, de Caldéron, et le *Faust*, de Gœthe, il n'existe pas de relations essentielles.

2° Que, entre le sujet particulier de l'épisode relatif aux amours de Faust et de Marguerite

et les amours de Justine et de Cyprien dans le drame de Caldéron, il existe les mêmes différences radicales.

3o Que les légendes où se sont respectivement inspirés le poète allemand et le poète espagnol sont distinctes et indépendantes, l'une celle de Saint Cyprien et Sainte Justine, l'autre celle du docteur Faust.

Les droits de la vérité exigent ces déclarations sincères et catégoriques. La mémoire de Caldéron l'exige aussi, lui qui aima tant la justice : lui à qui ont tant porté préjudice, loin de le favoriser, les inconvenantes et si peu méditées déclarations de ceux qui se passionnent pour notre poète, et de ceux aussi qui, se montrant les adversaires de Gœthe, provoquent des représailles en conséquence, de la part des admirateurs du poète allemand.

Pour notre part nous ne sommes, nous ne serons jamais de ceux qui, selon l'expression pittoresque castillane, dépouillent un saint pour en habiller un autre. Que tous les deux se maintiennent sur les autels qu'ils ont dignement conquis. Par conséquent si nous admirons Caldéron, admirons aussi Gœthe, sans qu'une admiration doive exclure forcément l'autre, étant, comme elles le sont, parfaitement compatibles et légitimes.

Caldéron et Gœthe ! Quels noms ! *Faust* et Le *Magicien Prodigieux !* Quels poèmes ! Les littératures modernes en comptent peu où se manifestent, comme dans ceux-ci, si hautement et si étroitement combinés des éléments si divers, la légende, la personne du poète, le caractère particulier du temps et du pays auxquels ils appartiennent. Quelles que soient leurs respectives qualités artistiques, ces œuvres représentent sur ce point la même chose, quoique d'une manière différente. Le pouvoir du libre arbitre et de la grâce, la puissance du catholicisme, les sentiments chevaleresques et religieux de l'Espagne du XVIIe siècle, la vigueur et la richesse poétique qui caractérisent, par dessus toutes, les autres qualités le génie de Caldéron, voilà ce que représente, ce que représentera toujours *Le Magicien Prodigieux.* La variété et la fatalité de la Nature, le scepticisme superstitieux de l'Allemagne du XVIIIe siècle, la flexible et profonde imagination artistique de Gœthe, voilà *Faust.* Les allemands appellent le poète de Francfort : *Le Grand Païen ;* nous, nous devons appeler le poète de Madrid : *Le Grand Catholique.* On lisait sur le blason de ses ancêtres : *Por mi fe moriré* ; on devrait lire sur le sien : *Por mi fe canté siempre*[1].

1 La gratitude nous oblige de payer ici le tribut de notre

reconnaissance la plus vive au respectable chanoine Bibliothécaire de la cathédrale de Tolède et aux employés si dignes des Bibiiothèques Nationales, de l'Académie d'Histoire et de Saint Isidore, Srs Goicoechea, Octavio de Toledo, Ferraz, Cañizares, Catalina, Baquero et Vidal pour l'empressement et la ponctualité qu'ils ont mis à nous servir et à nous guider dans nos recherches, dans leurs établissements respectifs.

Qu'ils reçoivent aussi nos remerciments les plus sincères, les respectables Académiciens Messieurs les Marquis de Molins et de San Gregorio, pour les éloges aussi spontanées qu'honorables qu'ils ont bien voulu accorder à ce Mémoire dans les *discours* qu'ils ont prononcé au sein de l'Académie Royale de Médecine et de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, lorsqu'ils ont élevé la voix au milieu de ces corps illustres dans les séances publiques du Cen'enaire. C'est un grand honneur pour nous, que des personnes si compétentes aient daigné accorder un avis conforme à nos pauvres jugements et que la presse périodique aient été également unanime, la presse périodique, pour laquelle notre reconnaissance n'est pas moins vive.

APPENDICES

I

Passio Sanctorum Iustinæ et Cypriani.

1o

Comienzan así respectivamente :

CÓDICE TOLEDANO

Illustratio Dei et Salvatoris nostri Iesu Christi de cœlo facta est completis verbis Prophetarum, omnisque natio quæ sub cœlo est illuminatur verbo Dei, et credentes in Deo vivo, et vero Patre omnipotente, et in Domino Jesu Christo, et Spiritu Sancto baptizantur.

ACTA SANCTORUM

Inluminatio Domini nostri Jesu Christi Salvatoris de cœlo facta est, et completis verbis prophetarum, omnis, qui sub cœlo est, mundus inluminatus est verbo Dei, et credentes in Deum Patrem et dominum Jesu Christum et sanctum Spiritum baptizabantur.

. . . .

2o

Convenio de Aglaidas y Cipriano. — Evoca éste á los demonios.

Aglaidus autem iratus, accessit ad Cyprianum Magum,et promisit ei duo talenta auri et argenti ut per maleficia sua caperet Virginem Iustinam, ignorans infelix, quia invicta est Virtus Christi.

Agladius autem accessit ad Cyprianum magum, et promisit ei duo talenta auri et argenti, ut per maleficia caperet ei virginem Iustinam, ignorans infelix, quod invicta est virtus Christi.

Cyprianus autem per Magicas suas artes vocavit ad se dæmonem et dæmon ad se veniens dixit : Quid vocasti me ? Dixit ei Cyprianus : Amo Virginem de Galilæis, etc.

Cyprianus autem per suas magicas artes vocavit dæmonem, et dæmon veniens dixit ad eum : Quid me vocasti ? Dixit ad eum Cyprianus : Amo Virginem de Galilæis, etc.

3o

Conversión de Cipriano

Beatissimus autem Antemius Episcopus putans, quod Ecclesiam velit in errorem mittere: Expoliati eum, inquit, dicens : Sufficiant tibi Cypriane hij qui de foris sunt nihil potest adversus Ecclesiam Christi: invicta est enim virtus ejus.

Beatissimus autem Antimius episcopus putans, in forté ecclesiam venisset in errorem mittere, expulit eum, dicens: Sufficiant tibi Cypriane hi, qui foris sunt, nihil potes adversus ecclesiam Dei, invicta est enim virtus Christi.

4o

Principio del relato del Martirio.

Cum completi fuissent Prophetici sermones, et quæ a Christo dictæ sunt parabolas Dei, de eo qui exivit seminare semesnum, quia quædam acciderunt secus viam, quaedam in petrosa quaedam necabantur in spinis et zizaniis, et multus circa fidem populus dispergebatur. Terreni autem Reges in idolorum cultura insanientes, suscitaverunt persecutionem adversus Christianos ut sacrificarent dæmonis. Sanctus autem Ciprianum Episcopus tamquam bonus Pastor per epistolas omnes ecclesias consolabatur, et confirmabat per singulas Civitates, et multos convertit de errore gentilium ad veram culturam Domini nostri Jesu Christi.

Impletis prophetarum sermonibus et quæ a Domino nostro Jesu Christo dicta sunt de semine frumenti et multiplicatis zizaniis cum populus dispersus esset et lupus disciparet gregem Christi, S. Cyprianus epistolis omnes confirmans per omnem civitatem et locum plurimus ex lupi faucibus eripiebat.

5o

Conclusión.

Suscepit autem ab eis Rufina quædam Matrona de genere nobilissimo,et procurans sancta corpora beatissimorum Martyrum reposuit loco digno in quo loco qui dæmonia habent, vel varias infirmitates accipiunt sanitatem a Domino per orationes Martyrum glorificantes Patrem et Filium et Spiritum Sanctum per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Ferentes donum pretiosissimum sacro corpora, et illa attulerunt ad Rufinam, ortam genere Cabarorum, quæ acceptas sacras reliquias deposuit in illustri loco, ubi omnes, qui eo conveniunt, medelam consequentes laudant Deum. Contigit hoc sub consulatu Diocletiani in celeberrima Nicomedia, regnante Domino nostro Jesu Christo, cui sit honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.

II

(Santoral anonimo, texto del siglo XIII o principios del XIV.)

AQUI COMIENZA LA YSTORIA DE SANCTA IUSTINA E SANT CEBRIAN.

Declarazion de sus nombres.

Iustina es dicha de Iusticia por q ella dio a cada vno lo q era suyo por la virtud de la Iusticia. Ca ella ofresció adios obediencia. E a su mayor rreuerencia e su egual concordia. E al

mayor disçiplina. E guardo paçiencia en las ynjurias q le eran fechas. E ouo compasiō de los atormentados e mesquinos. E ouo en si santidat e honestidad.

Siguese su ystoria.

Santa Iustina fue virgen e de la çibdat de antiochia e era fija de vn sacerdote de los ydolos e oya cada dia de vna finiestra desir eleuangelio a vn diacono q auia nonbre prelo. E fue conuertida por el a la fee del nrō medianero. E como estuviese vna ves en la cama con su padre e con su madre e les contase algunas cosas del euāgelio de Xpō adormieronse amos e aparescioles ihū Xpō con los angeles e dixoles venid vos para mi e darvos he el regno de los çielos. E despertando baptisaronse amos con su fija. E a questa virgen santa fue mucho afincada de vn encantador q auia nonbre cebrian e fue conuertido por ella a la verdadera creencia. E a queste cebrian fue encantador desde su mocedat ca fue ofresçido de sus padres · al diablo desde q auia siete años e muchas vezes tornaua en vestias a las dueñas segunt parescia a los otros e a ellas e facia otras cosas semejables por sus malas artes. E encendido en amor de la virgen Iustina trauajaua mucho por su arte mala por la auer para si o para vn estudiante q auia nonbre Agladio q estaua encendido en

el amor. E llamó por su encantamēto a vn diablo e vino luego el diablo a su llamado e preguntole q para q lo llamara e respondiole cebrian q amaua mucho a una virgen Xstiana e q qria q sse la fissiese auer para complir con ella su voluntad. E respondiole el diablo e dixo yo eche al primer omē del parayso e fize a cayn q matase a su hermano auel e fisse a los Iudios q cruçificassen a ihū Xpō e bien te podré facer auer vna moça para q cunplas con ella tu voluntad. E por ende toma aqste vnguente e derramalo a la puerta de su casa defuera e yo yre aella e encenderé el su coraçon en el tu amor e la fare consentir en lo q place a ty. E a la noche entro el diablo a la santa doncella e començo a encender el su coraçon en mal amor. E ella sintiendolo encomendose deuotamente al señor e armose con la señal de la crus del facedor de salut. E el diablo veyendo la señal de la crus del facedor de salut fue muy espantado e dio a fuyr de las armas de vida e fuese para el encantador cebrian e pregūtole cebrian e dixo por q nō me traxiste a la virgen galilea. E respondiole el diablo e dixo. Vi en ella vna señal muy espantable e oue grāt themor e fallesçieron en mi todas las fuerças e no te la pude traer. E sant cebrian oyendo aquesto déxo yr a aquel diablo e llamo a otro de mayor esfuerço

e el diablo vino luego e dixo a cebrian Oy el tu mandamiēto e vi la mengua de las fuerzas de un conpañero e vine luego e yo yre e hemendare lo que el fallesçio e conplire el deseo del tu coraçon ca yo encendere el su cuerpo con el tu amor e fare q cūplas con ella el deseo de la tu delectaciō. E fuese luego el diablo para santa Iustina e trauajauase por encender el su coraçon en amor del encantador cebrian. E ella sentiendolo encomēdose deuotamente al facedor de salut e armose de la señal de la crus e vençio toda aquella tenptaçion e soplo contra el spū de maldat e fizolo fuyr de aquel lugar e el diablo tornose con vergueña al encantador cebrian E dixole cebrian Ado es la virgen por q te envie. E el diablo confesole q era vencido e q viera en ella e q vna señal muy espantosa e ouiera muy grant pabor de llegar e ella e q perdiera luego todas los fuerças. E el encantador cebrian fizo del escarnio e enbio por el prinçipe de los diablos. E vino luego a el y dixole. Que fuerça es la vrā tan pequeña q asi es vençida de vna doncella. E dixole el diablo yo yre alla e la encendere de dentro y de fuera e la fare enloquecer e le presentare muchas fantasias e la traere a ty a la media noche. E fuese luego para ella el diablo e tomo semejança de vna Virgen e entro a ella

e dixole yo vengo a morar contigo e rremedar la tu castidad mas qrria q me dixiese primero qual es el galardon del nrō vençimiento. E rrespondiole santa Iustina e dixo. El nrō galardon es grande e de grant prescio e el trauajo es muy pequeño. E dixole el diablo. Mucho querria saber que es aquello q mando dios diziēdo creced e amochiguad e fenchid la tierra ca themo hermana q si quisiessemos guardar virginidat traspasamos el mandamiento diuinal e seremos condepnadas asi como desobediētes e traspasadoras delos sus mandamiētos e abreremos grant tormento en lugar de galardon q esperamos en el çielo. E començo el coraçon de la virgen justina a ser vinçido del diablo por la amonestaçion e a sea lleno de malos pensamientos e aser encendido en amor de cobdiçia carnal en maña que se queria ya levantar e yrse al encātador cebrian. E tornando en si la santa fenbra e conosciendo quiē era aquella doncella q fablaua con ella encomendose al facedor de salud e armose de la santa señal de la crus e soplo contra el diablo q veniera a ella en figura de doncella e derritiose luego asi come cera e fue librado luego el su coraçon de toda aqla tenptaçion. E despues aptesçiole el diablo en forma de mancebo muy fermoso e entro a ella a la camara e lançose sin verguena con ella en la

cama e començola a abraçar e atractar. E veyendo aqsto santa Justina e entendiendo q era el spū malo fizo la señal de la crus e desfisiole luego asi como cera el enemigo de salud. E el diabla veyendose vençido en aqlla manera encendio en grandes fiebres la santa doncella e mato muchos ōms e muchas animalias por consentimiento diuinal e predicaua por los que eran atormentados de los spūs de maldad q vernia grant mortandad en toda aqlla çibdat sino quisiese Justina casar. E llego toda la çibdat á la puerta de los padres de santa Justina E començarō adar boses e a los afincar q fisiesen assu fija casar e librasen de aql tan grant mal a toda la çibdat. Mas como Justina nō consintiese en mannera alguna acasar e todos la amenasasen q la farian matar fiso ella oraçion por ellos a los siete años de aquella mortandat e fiso cesar toda aquella pestilencia mortal q destruya toda la çibdat. E veyendo el diablo q nō auia aprouechado cosa alguna en todas tomo forma de Justina por la enfamar y fuese al encantador Cebrian por lo escarnescer e engañar diciendo q ella era Justina e començo la abraçar e abesar e veyendola el encantador cebrian ouo grant alegria e dixo. Viē seas venida Justina mas fermosa que todas las mugeres. E luego q cebriā nonbro a Justina nō pudiendo

sofrir el diablo el su nonbre desaparecio asi como fumo. E cebrian teniendose por escarnescido qdo muy triste e crescio mucho mas en el amor de la santa virgen e yuase muchas veses de noche a velar a su puerta e mudauasse por su arte a las beses en fenbra a las veses en aue mas qndo llegaua a la puerta de la santa doncella ni parescia cebrian aue nin fenbra mas onbre asi como era. E agladio tornose por arte del diablo en paxaro e volo e asentose a la finiestra desta Justina. E veyendolo Justina conosçio q era agladio e no paxaro. E començo Agladio a tremer e ase ensāgustiar por q nō podia entrar nin tornar. E temiendo santa Justina *q* nō cayese e rebentase fisolo descender por el escalera e amonestole q desase de aquella su cobdicia nescia por q nō fuesse atormentado segunt las leys asi como encantador e ladron. E todas estas cosas eran fechas aparesamiēto segunt los fingimientos del principe del ynfierno. Et des q el diablo fue vençido en todas las cosas tornose cō gran confusion a cebrian e preguntole cebrian e dixole. Eres tu tanbiē vençido. Mesquinos q fortaleza es la vrā *q* nō podedes vencer a vna moçuela nin auer poderio en ella. Ea vos ha vinçido e derribado mesquinamente. Ruegote q me digas en q manera ha tan grant fortalesa aqlla doncella gali-

lea. E dixole el diablo Si me jurases de nõ te partir de my descubrirte he la verdat. E dixole cebrian en q tengo de jurar. E respondiole el diablo e dixole. Hasme juramẽto por las mis grandes virtudes q nunca te partas de my. E dixole luego cebrian. Yo te juro por las tus grandes virtudes q nunca me parta de ty. E oyendo aquesto el diablo e tomando alguna seguridat q nõ se partiria del dixole Aquella doncella q tu deseas fiso la señal de la crus e perdi luego toda las fuerças e derretime asi como si fuera cera. E dixole cebrian. Segunt aquesto mayor es el cruçificado que tu. E respondio el diablo e dixo. Mayor es q yo e q todos los q en el mundo son e a todos los q nos engañamos fara el atormẽtar de tormentos de grant espanto e dixole cebriã pues si asi es como tu dices ansi conuiene qbrantar el juramento e ser amigo del cruçificado por q nõ sea del tã cruelmente atormentado. E dixole el diablo ya me juraste por las virtudes de la mi hueste q nunca te partiras de mi nõ te conviene qbrantar el juramento q me fesiste. E respondiole cebrian e dixo yo desprecio a ty e a todas tus virtudes famosas e rrenuncio a ti e a todos los diablos e me armo de la señal del cruçificado. E veyendo aqsto el diablo partiose del confondido e espantado. E fuese luego ce-

brian para el obpō de la çibdat e veyendolo el obpō e creyendo que venia a engañar a los q seguian la Xstiandat dixole Abastate cebrian engañar a los que son fuera de la iglia ca nō podras faser cosa alguna contra los que son dentro en ella por q la virtud de ihū Xpō es de muy gran fuerça. E rrespondiole sant cebrian e dijo : Cierto io yo q nō puede ser vençida la virtud de ihū Xpō vrō dios. E contole lo q le acaesciera e rrogole q le pluguiese de lo baptisar sin detenimiento. E tanto crescio despues en sçiençia e en santidat q muerto el obpō de la çibdat fue elegido en obpō sant çebrian. E despues q sant cebrian fue obpō metio asanta Justina en un monesterio e fisola abadesa de muchas monjas virgins consagradas. E enbiaua muchas epistolas a los martires q estauan presos e esforçauales mucho en los tormentos. E el conde de aqlla tierra oyendo la fama de santa Justina e de sant cebrian fisolos llamar e preguntoles si qrian sacrificar e como los fallasse firmes en la fee de la Xstiandat mandolos meter en vna caldera q estaua llena de pez e de grosura e cera e llego un sacerdote de los ydolos al conde e dixole. Si tu me das licēcia de llegar a la caldera yo vencere la virtud de los dioses poderosos y altos. E llegose luego aquel sacerdote a la caldera e dixo. Grande es

hercules el dios e grande es el jupiter padre de los dioses. E salto luego el fuego q estaua so la caldera e la pez e grosura e cera q estaua en ella e quemolo del todo e tornolo cenisa. E fueron luego sacados de la caldera sant cebrian e santa Justina. E mandolos el conde degollar e dexar sus carnes para q las comiesen los canes. E despues fueron tomados sus cuerpos e leuados a rroma e estan agora segũ se dise en la çibdat de plasençia. E estos santos martires fueron martirisados a veynte e seys dias del mes de setiẽbre ados cientos e ochenta e siete años de la encarnaciõ del señor en tpõ de diocleçiano el enperador. Aqui se acaba la ystoria de los santos martires cebrian e Justina a honrra e glia del nrõ señor ihũ Xpõ el qual con el padre e con el spũ santo biue et rregna por todos los siglos amen.

III

(FLOS SANCTORUM, anonimo : texto del siglo XIV.)

« Santa Justina Virgen de la Cibdat de Antochia, fue fija del Sacerdote de los Ydolos, e seyendo cada dia a la finiestra oia cada dia del Diacono que dicia el Evangelio quel convertió despues diciendolo á su Padre en el lecho, e ambos durmiendo aparescioles Jesuchristo con los Angeles diciendoles, venit vos para mi, e darvos he el Reyno de los Cielos e despertando ambos a desora dijieron lo que oyeran. A esta Justina virgen persiguiendola mucho Cebrian, en cabo convertido ella a la fe, ca este Cebrian de niño fue grand Nigromantico, ca habiendo siete años, su Padre e su Madre ofrecieronlo al Diablo; e este usaba de Nigromancia, e semejaba que tornaba las buenas dueñas en bestias, e facia otros muchos encantamientos; e habiendo grand amor de Justina la Virgen, tor-

nose a sus encantamientos por que la pudiese haber por si o por otro algúno home que le dician Acladico que otro si la amaba e por tanto encanto un diablo que se viniese para el por que pudiese por el haber a Justina. E el Diablo viniendo dijole para qua me llamaste e dijole Cebrian, amo a la Virgen de Galilea, e por ende si puedes tu facer que yo la haya e que cumpla mi voluntad con ella, e dijole el Diablo, yo que pude echar al home de Parayso e fis que Cain matase a su hermano Abel, e fis que los Judios matasen a Jesuchristo, e turbé los corazones de los homes, non podré facer que hayas esta niña e mas della asi como tu quieres: toma este unguento e esparselo fuera de su casa, e yo verne e encendré su corazon en tu amor, e facerle he que te consienta : e el Diablo entró a ella otra noche e trabaiabase de encender su corazon en el susio amor, e sintiendolo ella santiguose mui devotamente, e el Diablo espantado por la señal de la Cruz fuxó, e viniendo a Cibrian e estando ante el dijole, Cibrian, porque non me adufiste aquella Virgen; e dijole el Diablo hay una cruz en ella e desleime todo, e fallesciome toda la mi fuerza: e dejó Cibrian a este e llamó a otro mas fuerte, el qual viniendo dijole oi tu mandado e oi la flaqueça del otro Diablo, mas yo lo enmiendo todo,

e cumplo la tu voluntat, ca iré e llagaré el su corazon en amor de lujuria e tu haberla has e usarás della segund deseas : e entrando el Diablo trabajase de adosirla á esto e de encenderla en este susio amor, e ella acomendose a Dios mui devotamente, e signandose con la señal de la Cruz echó de si toda temptacion, et soltando contra el Diablo luego le aredró de si ; é el Diablo confondido partiose dende a estido ante Cibrian e dijole, Cibrian do es la Virgen a que te embié e dijole el Diablo, digote que so venido en manera que non lo oso decir, ca vi en ella una señal de la Cruz e a la sazon perdi toda mi fuerza, entonce escarneciole Cibrian e conjuró al Príncipe de los diablos, e viniendo dijole Cibrian, que fortaleza es la tuya tan pequeña : e dijole el Diablo evaste que vo a ella e faré que le tome la fiebre e encendrè mui sin mesura el su corazon, e por ende porné y tanto fuego q[e] le faga frenetica e porné ante ella muchas semejanzas e a la noche vino á ella e semejanza de muger virgen ; e viniendo a ella dijole evaste que vengo á ti por vevir contigo en castidat, mas con todo ruegote que me digas que merced habremos por este trabajo ; e dijole la virgen santa, la mercet es mui grande e el trabajo pequeño ; e dijole el Diablo, pues por q[e] mandó Dios crecer ante el é multiplicarnos e hinchir la tierra

toda, por ende buena dueña he miedo que si guardaremos castidat que pasaremos el mandamiento de Dios e vernemos en mal juicio, e asi como menospreciadores e menoscabadores e desobedientes e logar de galardon sofriremos grandes penas; e alli comenzó el corazon de la virgen á tremer con pensamientos malos e encenderse en amor e ardor mui fuertemente de cobdicia en manera que se levantó e queriase ir: e entonce la virgen santa tornando en si mesma conociendo como aquel era el Diablo santiguose luego, e sollando contra el Diablo luego se rehaló todo en manera de cera e nunca mas sintió aquella temptacion. Despues el Diablo tomó figura de home mui fermoso, e y asiendo ella en su cama entró á ella e soltó con ella sin ninguna verguenza, e queriala abraçar, e veyendolo Justina e conociendole quien era, luego se santiguó e desató el Diablo como cera e entonce el Diablo sufriendolo Dios pusola en grand fiebre e mató muchos homes con los ganados e con los buscos, e predicaba por las bocas de los demoniados, que habia de venir grand mortendat en Antioquia si Justina non casase; e por ende toda la Cibdat enferma de mala andanza vino ante la puerta del Padre e de la Madre de Justina dando voses que ficiesen casar á Justina, por tal que librase la Cibdat

de grand peligro: mas ella non lo quiso consentir: e amenazaronla ellos que la matarian: e a cabo de los siete años de la mortandat rogó por ellos e librolos desta pestilencia: e veyendo el Diablo que non aprovechaba nada tomó la semeianza de Justina por tal de la difamar e engañase a Cibrian; e asi fue para el en semeianza de Justina, é quisole besar diciendo que habia del grand amor e que muria por el; e veyendolo Cibrian creyendo que era ella dijole mui gozoso, bien seas tu venida Justina la mas fermosa que quantas en el mundo son: e luego que la nombrò Cibrian, el Diablo non pudo sofrir su nombre, mas a la sazon se desfizo como fumo; é por ende Cibrian veyendose mui engañado fincó mui triste, e yogó grand tiempo á la puerta della, e segund que le semeiaba á la vegada se mudaba por nigromancia en muger, a las veces en Ave, mas viniendo a la puerta de la virgen nin aparescia muger nin Ave, mas luego semeiaba Cibrian et andrelo por arte del Diablo mudandose en pajaro vino á la siniestra de Justina, mas luego que le vio la virgen non semeiaba Pajaro, mas acidivo comenzo luego a tremir, e ensangostosele el corazon, ca nin podia fuir nin salir; e temiendo á Justina que caria et moriria mala muerte fizole descender por una escalera, conseiandole que se partiese desta

locura, sinon que lo mataria segund leyes como a mal fechor. E el Diablo despues de todo esto tornose a Cibrian, e estido ante el confondido, e dijole é tu eres vencido mesquinos que fortaleza es la vuestra que non podiestes vencer una niña, nin haber poderio en ella, mas ella vos venció e quebrantó tan mesquinamente, empero ruegote que me digas en que ha ella tan grand fortaleza ; e dijole el Diablo si me jurases que non te partiras de mi descobrirte he la verdat e decirte he la su fortaleza que nos vence : e dijole Cibrian, por quien te juraré : e respondió el Diablo jurame por las mis virtudes grandes que non te partirás de mi : e dijo Cibrian, juro que non me partiré de ti : entonce dijole el Diablo quasi seguro del, aquella niña muestra señal del Crucificado, e luego me deserta como cera ante el fuego, e pierdo la mi fuerza, e dijole Cibrian, pues aquel Crucificado mayor es que tu ; e respondiole el Diablo, sin dubda mayor es que todos nosotros e quantos andamos á engañar, e engañarnos han de ser en el fuego que nunca han de morir, por que seamos siempre atormentados : e dijole Cibrian, pue que asi es devoser amigo del Crucificado, por que non haya en algund tiempo tan grand pena ; e respondiole el Diablo, ya me juraste por mis virtudes e porque ninguno non puede

ser perjuro, tu nunca te debes partir de mi: e dijole Cibrian, niego ati e á las tus virtudes que son como fumo, e moraré con la señal del Crucificado que es de salut, e luego se partió dende el Diablo confondido. Entonce Cibrian fuese para el Obispo el qual temiendo que trastornaria algunos e que los pornia en error dijole Cibrian cumplente los tuyos que son contigo, ca aqui non podras empescer a ninguno en la Iglesia de Dios, ca la virtud e el poder de Jesucristo non se puede vencer, et contandole el lo que le acaeciera fizose batear, e despues aprovechando mucho en esciencia e en vida santa muerto el Obispo deste Logar fue Obispo e a Santa Justina virgen fizola Monja e fizola Abbadesa de otras muchas virgenes santas, e Sant Cibrian embiaba muchas vegadas sus cartas à los Martires, e esforzabalos en las muertes e en las pasiones: e el conde de aquella tierra oyendo la fama de Cibrian e de Justina fizolos adosir ante si e demandandoles si querian sacrificar: e ellos estando mui fuertes en la fe de nuestro Señor Jesucristo, mandoles poner en la Carcel e despues en una Sarten llena de pez e de grosura, empero dioles Dios en ella mui maravillosa folgura e non sintieron ninguna pena: e el Capellan de los Idolos dijo al Conde, grande es el Dios Hercules, que es padre de los Dioses et

de Jupiter ; e salió luego adesora fuego de la sarten e quemolo todo : entonce sacaron á Cibrian e a Justina de la Sarten e dieron sentencia que los degollasen : e los cuerpos yoguieran siete dias entre los Canes sin lision alguna, e despues trasladaronlos en Roma, e agora son en Placencia. »

IV

(Flos Sanctorum. MS. toledano del siglo XVI.)

S. Cipriano y Iustina mártires

Cosa cognoscida es q la ciudad de Anthioquia fue una de las famosas del mundo asi por antiguedad y por las cosas q en ella vbo notables antiguamente y despues de venido Christo fue mas famosa pues alli se llamaron los confesores de Christo y los que començaron a seguir la doctrina del euangelio christianos como dice S. lucas en los Actos de los Apostoles (cap. II). Y si quisiese referir las personas principales de la primitiua Iglesia q alli uiuieron nunca aca-

uaria y asi florecio en varones sanctos en mugeres piadosas en martires constantes en doctores sapientisimos y prelados de gran veneracion sobre todas las iglesias de grecia. mas dexadas esas cosas q no hacen el argumento que lleuamos al lado de lo q se podia deçir el exemplo q se nos propone muestra bien cuan fundada estaua la fe en aquella ciudad pues vna doncella delicada supo pelear tan valerosamente q vencio las mañas y astucias del demonio guardo su cuerpo limpio y virgen, convirtio aun encantador y lo hizo doctor y obispo esta es S. Justina.

Fue pues la virgen S. Justina (por q por aqui emos de comenzar para q la historia se aya bien ordenada) natural de Anthioquia la de Siria q esta fundada riueras del rio Olearte. Su padre se llamo Aedesio y su madre Cledonia y como q los padres amasen esta hija y la regalasen con amor tierno y a manera de una flor puesta en el vergel de su casa todauia estaua cercada de espinas y abrojos por q sus padres eran idolatras.

Mas como cresciese y uiniese a edad mas prefecta asi fue alunbrada de la luz divina q facilmente vino a cognoscer las tinieblas en que estaua y a entender la virtud y engaños de los demonios q estauan en los idolos y a cognoscer a

dios verdadero el qual era uno y inconpresible y mirando cada dia mas el error de sus padres ella iua alimpiandose poco a poco de manera q como el pan para que sea blanco y este en su perfection es necesario limpiarlo mucho asi ella se disponia para hacerse pan limpio para la mesa de su señor. E perseuerando pues en esta cosa y caminando cada dia de virtud en virtud acaeçio q el demonio lleno de inuidia quiso estoruar el camino de la sancta doncella..... Habia un diacono anthioqueno al qual ella oia de buena gana por q uió q ablaba de la venida del hijo de Dios y como fue encarnado y todo lo demas que tocaua al misterio de la redençion del linaje humano. Este diacono se llamaua Prelio. Grande deseo tenia la doncella ya q auia oido tales cosas ablar en particular con el diacono Prelio para ser informada mas perfectamente y quitar desi muchas dubdas q la ignorancia le ponia y como a la virgen le pertenesca mucha onestidad no le paresçio cosa hacedera yr á buscarlo y asi dexo el pensamiento q tenia de ablarle asolas mas determino buscar ocasion de ir a la iglesia y como ya tuuiese mucha luz y cognoscimiento de las cosas celestiales pasado algun tiempo y allada ocasion á su madre lo q para auia aprendido decía conuertirla si pudiera. La madre aun q oia aquello no curo mu-

cho de ello y paso con lo q decia la hija por q como estaua endurecida en la idolatria non podia comprender cosas tan leuantadas. Y una noche estando con su marido en la cama descubriole lo que dixera su hija. El padre non hiço algun sentimiento mas tomandolo in diferentemente contendia entre si de lo que le podia suceder de aquella novedad. ymaginando enesto quedose dormido. Y a medio del sueño apareciole un gran exercito de angeles y en medio de ellos nuestro señor Jesu Christo. y como el viese tal gente tan diferente de la q el tenia en vso qdo turuado y siendo llamado fuele dicho venid a mi y dareos el reino de los cielos. y desapareçio aqlla vision luego se lleuanto y sin aguardar mas testimonio de la verdad de Jesu Christo toma á su mujer y hija y ablando con el diacono prelio le rogo el bautismo y luego fueron bautizados. Grande mudança hiço la gracia diuina en Aedesio despues de lauado y purificado por q luego començo a burlarse y reir entre los vecinos de los idolos q adorauan y reprendia aquellas estatuas y decia yamando ser quemadas y umdidos y tanto mas se marauillaban los q oian aquella novedad quanto antes auia sido sacerdote de los mesmos idolos y como el obispo oplato lo uiese tan perfecto instruido en todas las cosas de la yglesia ordeno asta

la dignidad de presuitero y auiendo uiuido un año y seis meses en la dignidad con toda perfection murió en el señor lo qual mucho deseaua. S. Justina no era menos mantenida en la fuerça de la fe q es el fundamento de la salud de las almas.

Pues como uiuia en tanta perfection, no pudo ser menos sino que el demonio fatigase á la virgen y de tal manera la tento que mostro su poder.

Auia en la ciudad de Antioquia un estudiante llamado Agladio el qual puso los ojos en Iustina con grande amor y allando ocasion procuro de descubrirle se voluntad y con palabras procuraua atraerla asi pero la doncella prudente no pasando mas adelante en la conversacion de con palabras corteses creia q aquello todo era burla y el Aglaida viendo q por esta uia no podia ganar el castillo fuerte determino buscar otros pertrechos fuertes. Auia en Anthioquia un estudiante gran escantador llamado Çibrian el qual siendo hombre principal en el pueblo asi se auia dado á la necromancia y á todas las partes de ella que desde su niñez abia exercitado su ingenio en ella por lo qual crecio mucho en la çiencia propiamente del demonio. Aglaidas viendo la sauiduria de Çibrian y a q todos los remedios del mundo le faltauan fue

en busca de los del infierno comunicole todo su pensamiento y lo que asta aquel punto le auia acaecido y dixole ya as oido mi miseria y los remedios q echo asta remediarla asta agora q tu solo mires por mi y remedies mi calamidad y pongo me en tus manos si quieres que uiua. Y en buena esperança q lleuaras premio bastante de tu trabajo si sales vencedor contra aquella donçella por que te daré mucho oro y otras cosas ricas. El Cipriano confiado de sus artes diauolicas prometiole aun mas de lo que pedia Aglaidas. Con esto fuese muy alegre y pareciale q ya tenia la virgen en las manos. el Cipriano luego començo a ver sus libros para ver lo q auia de haçer y llamando uno de los abominables demonios q el cognoscia q podian ayudarle en tan gran maldad quando le tuvo delante dixole: si me ayudares a dar sin a lo q tengo entre manos yo te prometo de darte grandes cosas y ser mas significo contigo q asta agora y hacer q seas nombrado sobre los otros tus compañeros. El demonio lleno de arrogancia y soberbia ablo como solia y dixo: Y q cosa puedes tu pedir q si yo quiero no lo haga en vn momento? muchas veces derribe ciudades muchas veces moui las manos de los hijos para q derramasen la sangre de los padres. alteré las animas de los hermanos contra los hermanos y los maridos contra

las mugeres. Y el echo te mostrara bien para lo q soi por tanto dime lo que quieras. El Cipriano contó lo que pretendia y lo que le auian pedido luego el demonio le dio un vaso lleno de cosas diabolicas y dixo iras a la casa de la Virgen y rociaras con este unguento su casa y si te fuera mal desde luego no creas lo que te dixere y dicho esto fuese el demonio.

El Cibrian tomando su unguento fuese en lo mas secreto de la noche y entro en la casa de Iustina. I como la viese al punto se encendio en amor por ella determinando haberla para si y no para el mancebo Aglaidas. Esforzandose en este pensamiento como hombre loco y pleno de amor, unto las paredes y puertas y suelo con aquel unguento. I como la S. Virgen se leuantase alla a las dos para orar comenzo ligeramente a ser tentada de la carne y se iba de ella el fuego divino y entraua el infernal. I llegando la tentacion á fatigarla mucho sufriendo cantaba salmos usando de semejantes armas contra el enemigo malo en tan fuerte batalla echa la cruz en su frente y pecho desechó desi al enemigo cruel y huyo avergonzado dever que no se salia con su intento. I vuelto con mucha verguenza a Cebrian le confesó ser vencido. — I queriendo Cebrian salir con lo que hauia intentado llamo al principe de los demonios el qual lleno

de arrogancia y presuncion dixo q el supliria las faltas de sus eompañeros y que tuviese el buen animo—que le prometia de salir con lo que deseaua. El principal de los demonios qriendo destruir el alma santa de aquella doncella de termino lleuar otro camino y uistiendose con habito de doncella muy onesta y virtuosa vino a verse con Iustina y comẽzando a trauar platica con ella dixole como auia sido mouida de Dios para aprender de ella recogimiento y castidad. Fulgrandose y creyendole Iustina, el demonio quiso entonces mostrarle como era cosa vana la virginidad y dixole mucho qria sauer q prouecho traxo para el mundo y como se multiplicara el mundo si asi perseuerara y q se quitase el matrimonio y faltara el uso de la conversacion del hombre con la mujer y Santa Iustina como le oyese parece que començo á denudarse en alguna manera pero hizo la señal de la cruz y aquel que poco antes se preciaua de muy onesto y casto vista aquella señal de salud luego desaparecio dejando señal de lo que era. El demonio que era tan principal vino a la presencia de Cebrian muy humilde et confeso q auia sido vençido de la santa virgen por auerle puesto delante aquella señal. Cebrian entonces viendo que de ninguno de los demonios q auia llamado auia echo nada de lo q les auia

pedido y ellos auian prometido dixo axi: pues como tu siendo el mas principal de los demonios pudiste ser vencido de una muchacha? q virtud vbo en ella que asi a vencido y tiene tan gran poder? Le respondio el demonio nosotros no podemos sufrir la virtud de la cruz porque en viendola perdemos la fuerzas y no podemos nada aunque la mesma cruz no este bien figurada. Cipriano quando vio esto cognoscio como la potencia del demonio era poca pues asi era vencido de solo uer la cruz, por donde conocio lo mucho mas que esta valia y fuese a la yglesia y ablo al Obispo q se llamaba Antimio y rogole con mucha importunacion q lo escriuiese en el número de las ouejas de Christo y que tomase sus libros los quales fueron principio de todos sus males y los echasen al fuego para que fuesen tragados deel. El Obispó persuadido de las señales de Cebrian y q era mudado en otro hiço quemar los libros y vendiciendolo lo llauo con el agua santa del bautismo. No se olvido despues de pagar con oraciones el bien que reciuiere de santa Iustina por quien vino en cognoscimiento de la verdad de Christo y su poder. Mouida persecucion por Duio que era grand enemigo de los cristianos Cebrian fue preso y santa Iustina por el conde de Oriente lutimio, y luego mando aparexarla tormentos y

q Cebrian fuese colgado y echo pedazos y a la Virgen que la echasen en una sarten de pez hirviente. De estos tormentos los librò Nuestro Señor haciendo que no sufriesen daño ni padescer en las angustias estas. I pasados quince dias fuese a Nicomedia y llevoles consigo y alli sufrieron nuevos martirios hasta que Nuestro Señor los llevo para si donde estan pidiendo y orando por salvarnos de las pestilencias de los pecados, de que nos libre Dios y su Santa Madre con estos bienaventurados. Amen.

V

(Rivadeneira : Flos Sanctorum. Madrid, 1601, p. 361-63.)

La vida de los Santos Cypriano y Iustina, Martires.

Los modos que Dios Nuestro Señor tiene para saluar las almas, son muchos, y marauillosos ; porque de nuestros males saca bienes, y de la põçoña hace triaca, y de la muerte vida. Veese esto ser verdad en la vida y martyrio de

S. Cypriano: el qual siendo Mago,y Nigromantico, armādo laços por mano de los demonios,y ministro del infiermo, para que cayesse en pecado la gloriosa virgen santa Iustina, fue preso, y enlazado, y se cōuirtio a Christo, y despuez fue con ella Martyr del Señor. El Martirio destos santos Cypriano y Iustina es de esta manera. Fue santa Iustina de la ciudad de Antiochia. Su padre se llamaua Ducio; ó como Metafraste dize, Edesio, y su madre Cledonia.Eran gentiles, y tambien lo era su hija Iustina; mas por la dotrina de un santo diacono, llamado Praylo, ó Proelio, se conuirtiō á la Fé del Señor, y por su medio y por una reuelatiō que tuuieron, tambien se conuirtierō, y se butizaron sus padres. Era Iustina hermosa por estremo, y de muy grandes gracias naturales; y mucho mas hermosa por las virtudes con que su alma resplandecia en los ojos del Señor, á quien tomó por esposo y cōsagro su virginidad. Tuuo embidia el demonio de la santidad de Iustina, y pretēdio derribarla y hazerla caer de aquella perfecion en q estaua. Para esto incitó a vn mancebo rico, y lasciuo que se llamaba Agladio, que pusiesse los ojos en Iustina, y se enamorase della, y por todos los caminos que suele el almor ciego, procurrasse atraerla á su voluntad. Ningun medio bastó para vencer el

proposito de la santa virgen, porque estaua fundado sobre la peña firme y no temia las auenidas de los rios ni el impetu y braueza de las tempestades y vientos. Como Agladio vio que le saliã en vano sus intentos, tomó por postrer remedio el fauorecerse de los demonios que le incitauã, para alcãçar por ellos lo que por si no podia. Auia en la misma ciudad de Antiocha vn grande hechicero, y Nigromantico, por nombre Cypriano : a este descubrio Agladio lo q pretendia de Iustina : los medios que auia tomado para ablãdarla : el animo obstinado, y mas duro que el diamante, que tenia ; y que sino queria qûe de puro amor de aquella doncella, el se muriese le socorriese con sus artes poderosas y sobre humanas, por que el se lo pagaria liberalmente y quederia su perpetuo esclauo. Tomo Cypriano a su cargo el vencer á Iustina y atraerla á la voluntad de Agladio. Conuocó los demonios : mandoles lo que auian de hacer : fueron vna dos y tres veces á la Santa : assaltaronla, combatieronla ; trasfigurandose en mil formas y figuras y despues de auer vsado contra ella todas sus artes y embustes quedaron vencidos y corridos. Porque la Santa donzella fauorecida de su dulce esposo Iesu Christo y armada de oracion y ayuno y especialmente de la señal de la Santa Cruz, triunfó

dellos gloriosamente. Quedó Cypriano assombrado, por ver que con estos tenían tan poca fuerça; y que los mismos demonios confessauan su flaqueza, y que no podian preualecer cōtra Iustina, por ser Christiana, y estar armada con la virtud y poder de Christo crucificado. De aqui entendio Cypriano que Iesu Christo nuestro Saluador era Dios y mas poderoso *q* todos los demonios, á quien el tanto reuerēciaua: y entrando la luz del cielo en su coraçon, determinó hacerse Christiano. Vino á Antimo Obispo, y le descubrió lo que passaua; y en efeto quemando sus libros Nigromāticos, y renunciando al demonio, y á sus malas artes, se bautisó, y despues fue ordenado de diacono, y resplandeció, con gran santidad, y muchos milagros, que por el obró el Señor. Y por q el le auia hecho tan grandes mercedes por medio de la santa virgen Iustina, tuuo siēpre gran cuenta de ayudarla, y de lleuar adelante sus santos propositos, siendo ella Abadessa, y madre de vn monasterio de dōzellas, que con gran pureza seruian al Señor. Floreciendo pues los Santos de la manera que auemos referido, vn Conde llamado Eutholmio, los mādo prender y atormentar á Cypriano, y rasgarle los costados con uñas aceradas y á Iustina despues de auerla dado muchas bofetadas, açotar con crudos

neruios. Despues pusierō a Cypriano en la carcel, y a Iustino en casa de vna mujer honrada. De alli a pocos dias traydos á su presencia, y viendo la constancia y perseuerancia que tenian en la Fé los mando echar en una caldera grande encendida llena de pez, sebo y resina. Entraron los santos Martyres en la caldera, y salieron sin lesion alguna, por virtud de aquel Señor a quien obedecen todas sus criaturas: y un sacerdote de los Gentiles, llamado Atanasio fue quemado del fuego q auia perdonado á los Santos. De alli fueron lleuados á Nicomedia: y despues de auer padecido otros tormentos, con grande animo, y alegria los degollaron, y dexarō seis dias sus cuerpos sin sepultura, para q las fieras los comiessen: mas quedaron enteros guardandolos Dios. Ciertos Christianos una noche los tomaron, y pusieron en un nauio y los passaron á Roma: adōde primero fueron sepultados en una heredad de Rufina noble matrona, y despues trasladados á la yglesia de S. Iuan de Letran, donde al presente están junto al Baptisterio.Celebra la Yglesia la fiesta destos dos Santos á los 26 de Setiembre, que fue el dia de su martyrio, imperaba Diocleciano y Maximiano. Escriuierō destos sātos los Martyrologios Romano, el de Beda, Vsuardo y Ado y Metafraste. Hase de advertir que algunos auto-

res Griegos confundē este santo Cypriano con S. Cypriano, q fue Obispo de Cartago, e illustrisimo Martyr, y eloquentissimo escritor cuya fiesta celebra la Yglesia á los 16 deste mes de Setiēbre : pero ellos fueron dos y no uno y diferentes en la patria, grado profesiō, tiēpo y lugar del martyrio.

VI

(Villegas: Flos Sanctorum, Madrid, 1594, fol 321-22.)

La vida de S. Cipriano y Iustina, Martires.

Para confundir a los sabios del mundo, dice san Pablo escriuiendo a los de Corinto, que escogio Dios la locura del mundo. Esto á la letra se dixo por los Apostoles : pues siendo tenidos por cosa de locura, en quererse poner a enseñar y dar dotrina viniesen a predicar a letrados, y por su predicacion se cōuirtiessen, y recibiessen el Euāgelio. Asi mismo se verifico en la virgen y martir Iustina : q siendo doncel-

la sin letras ni saber humano la escogio Dios por instrumento pera conuertir á vn Pagano, lleno de letras humanas, y aũ infernales. Porque no solo era Filosofo, sino mago y hechicero que tenia tratos y contratos cõ los demonios: y con ser tal vino a convertirse a la Fé de Iesus Christo por ocasiõ de santa Iustina, y a padecer martirio en su cõpañia. La vida de los dos escriue San Gregorio Nazianceno: aũque se engañó en pensar que fuesse este Cipriano el Obispo de Cartago. colligiẽdo pues de lo que el, Beda y otros autores dizen, la historia es desta manera.

Assi como no es afrẽtoso a S. Pablo dezir del q fue perseguidor de los Christianos, ni de San Mateo, que fue arrẽdador y publicano, antes que el vno y el otro se conuirtiessen, pues sus heroycas virtudes y hazañosos hechos encubren y del todo deshacer sus primeras faltas, assi tambien no es afrenta de Cipriano decir del, quiẽ fue antes de su conuersion: pues aunq tuuo muchas faltas todas las deshizo con la vida q despues de conuertido hizo. Estaua en la ciudad de Antiocha una doncella, noble por linaje, hermosa en la persona: Christiana y grã sierua de Dios en la professiõn. Desta se enamorõ Cipriano, q biuia en la misma ciudad: el qual era en la edad moço, grãde Filosofo, y muy

mayor Nigromante. Començo a solicitarle primero con mensajes, cartas, promessas y dadiuas; á todo esto resistia la santa donsella con vn animo inuincible, haciendo poco caso de sus ofrecimientos, y mesmos del. Visto por Cipriano q no auia medio por esta uia, para cōseguir lo que desseaba, busco otro,y fue aprouercharse de sus artes. Invocó demonios, haceles sacrificios, prometeles amistad perpetua, que no tēdra ni reconocera á otro por Dios, sino a quiē fuese parte para que el gozasse de Iustina. Cō tales promesas los demonios sus familiares van a la doncella: ponenla imaginaciones torpes y feas. Leuantan dētro della vn toruellino de malos pensiamentos: hazen todo lo posible para atraerla a q tuuiesse amor a Cipriano. Figurauansele moço de buen parecer, rico, sabio,muy su enamorado. Las palabras tiernas y regaladas que el las auia dicho, y ella ningun caso dellas auia hecho, repetiā muchas vezes. La santa donsella, q sintio la tempestad que se leuantaua dentro de si, ocurrio a Dios: y puesta de rodillas en su recogimiento, hizole vna deuota oracion, pidiēdole, que como libró a Susaña de los enojosos viejos, y a Tecla de su im portuno esposo, y a otros santos de otros peligros, la libre a ella del que tenia presente. Pidio tambien cō mucha humildad á la humilde

Virgen Mariã, fauoreciesse á la virgen Iustina, puesta en tan manifiesto peligro. Añadio a la oraciõ ayunos, asperezas de cilicios, y dormir en el suelo ; y desta manera vencio a la tentacion. Quedó la virgen vẽcedora : quedó el demonio vencido. Boluio al amante Cipriano, y cõfiesse su poco poder y fuerzas contra Iustina. Dice ser la causa, ser ella Christiana, y q contra los Christianos ningũ poder tiene, si ellos no se le dã. Oyẽdo esto Cipriano sintio en si grandissimo dolor y pena : no tanto ya por Iustina (por q en casos semejantes el perder del todo la esperança de alcançar lo que se pretende, suele ser manifiesto remedio) como por ver quan engañado iua en reuerenciar y auer dado la obediencia á los demonios, q tan flacos eran y tan poco podian. Acordó de dexarlos, y su mala y perniciosa arte, y hacerse Christiano. Y para esto communicose con vn Obispo llamado Antimo, que estaua en aqlla ciudad ; el qual le mãndo quemar todos los libros q tenia de arte magica. Instruyole en la Fé, y bautizole : bautizado, dio noticia de todo á Iustina y como le deuia a ella su remedio, pues por su ocasiõ auia venido a conocer a Iesu Christo. Sabidó esto por la santa doncella holgose por estremo, y comẽço a communicarse con el, animandose el vno al otro al servicio de Dios, y

siendo ocasion para q otros le siruiesen recibiēdo su Fé y Bautismo. Tenia el Imperio de Roma á esta sazon Diocleciano, y por el regia la Prouincia de Oriente, en cuyo distrito estaba Antiochia, vn Comite, llamado Aurelio, o como dice Beda, Eutelmio. Este perseguia á los Christianos por ordē del Emperador: y auisado de que Cipriano y Iustina lo eran, y auiā sido ocasion q otros muchos lo fuessen, mandoles prender. Y oyda su confession, á Cipriano le mando desnudar y desgarrar su cuerpo cō vñas de hierro, y a Iustina, dar en su rostro muchas bofetadas, y despues açotar cō crudos neruios de animales. Despues de los auer hecho padecer estos tormentos, los mādo poner en la carcel. Estuuieron alli algunos dias: y visto q permaneciā en su proposito, y no auia traerlos a q adorasen idolos, mādolas sacar de la carcel, y poner en vna grāde caldera ardiēdo, llena de pez, sebo y cera. Turbose algun tāto la santa donsella Iustina, al tiempo del querrerla poner en este tormento: mas animada por Cipriano, los dos fuerō puestos dentro, sin q sintiessen pena alguna: y por ello dierō muchas gracias á Dios. Tornarōlos a la prision: y porq Eutelmio passó a Nicomedia, mādo que le lleuassen alla a los dos santos martires. Y alli despues de muchos tormētos que el les dio, y ellos pade-

cieron cō grāde animo y fortaleza, mandolos degollar. Estuuieron sus cuerpos seys dias sin q se atreuiese alguno á darles sepultura. Al cabo dellos, ciertos Christianos llos llevaron de noche, y pusierō en vn nauio, y los passaron á Roma, a donde primero fuerō sepultados, en vna heredad de Rufina, noble matrona, y despues trasladados dentro de la ciudad en la basilica, o iglesia Constantiniana, y alli sepultados junto al Batisterio, a dōde dice el Martirolo Romano q estan de presente. Celebra la Iglesia su fiesta el dia de su martirio, q fue a veintiseis de Setiembre, cerca de los años del Señor, de trecientos: imperando el ynombrado Diocleciano. Destos dos santos escriuierō Simeon Metafraste, Beda y otros.

VII

(ORTIZ LUCIO: Compendio de vidas de los Santos. Madrid, 1597, folio 237 V.to)

La vida de san Cipriano y Iustina martyres.

Ay de ti, dize Isaias hablando del demonio, y del q es su miembro; ay de ti, que andas e hacer gēte para el infierno, andas en caça de al-

mas, y por ahi te hã de caçar, andas en hazer mal, y encarnas venganças y escupes al cielo, y cō los mismos instrumentos con que hazes mal, te ha de hazer mal, y con lo que pensauas y pretendias ganar, has de perder. Esta dotrina se vee bien exemplificada en Cypriano y Iustina, la qual era natural de Antioquia,hija de vn sacerdote idolatra, que ya era Christiano, ella tambien Christiana, y virge muy honesta. Enamorose della vn nigromante encantador, llamado Cypriano, natural de la misma ciudad, consagrado al demonio desde edad de siete años. Este començó á solicitar a Iustina en cartas y mensajes, y hallandola inuencible, procuró por medio de su arte diabolica atraerla á cumplir su voluntad. Conesta arte llamó a los demonios y pidioles ablandassen el coraçon de Iustina, pues en pago desto el les avia dado su alma, que es lo que ellos pretendian. Ellos se ofrecieron a hazerlo, y començaron á dar bateria al coraçon de Iustina con arcabuzeria y artilleria de malos pensamientos en el alma, y encendimientos sensuales en el cuerpo. La santa acordauase de la dotrina de Santiago,que dice: Resistamos al diablo, y hyrase de nosotros; y con un no, hemos cunplido con el: y assi fue, que le cerraua las puertas del coraçon, y no dandole entrada, huia, y vencido y corrido

boluio a Cypriano, y confiessa su poco poder y fuerças contra Iustina, y que es como lebrel atado, que no puede morder sino al que del quiere ser mordido, llegando cerca del y assi el está atado y que Iesu Christo le ató. Y particularmente a los Christianos que tienen mucho fauor y caudal de gracia para resistir y no oyr sus ladridos, que estos solos puede dar, y no puede empecer ni dañar, porque para los que creen en Christo, ningun daño puede auer. Finalmente el demonio declarole que Iesu Christo era Dios todo poderoso, defensor de su exposa Iustina, por ser Christiana, y que los dioses q el adoraua, no eran dioses. Oyendo esto Cypriano començò á creer en Iesu Christo, y acudió al Obispo de la ciudad, llamado Automio, y dixole todo el discurso de sus amores ; y que ya los auia buelto en Iesu Christo muy digno de ser amado por su sumo poder y bondad. El Obispo le catechisó : y biē informado en la Fé, le bautisó. Cypriano viendose vestido de la alba de Iesu Christo, diole muchas gracias, y embióselas tam bien á dar á Iustina : creyendo que este remedio de su alma le auia venido por medio de su oracion. Holgose en estremo Iustina, y confortauale en la Fé con sus oraciones, y con algunas breves platicas que con el tuuo, y con algunas cartas que se escri-

uieron animando y esforçandose para el martyrio, que en bautizandose le tenian cierto de ordinario : mayor merito en aquella Era de Claudio Segundo, cruelissimo perseguidor de Christianos. Algunos historiadores dizē, que este santo fue Obispo, y puso á Iustina en vn monasterio primero que fuesen martyrizados. Tenia este Emperador Claudio vn Comite llamado Aurelio en la prouincia de Oriente, en cuyo distrito estaua Antioquia. Este supo que Cipriano y Iustina eran Christianos, y auian sido causa que otros lo fuesen y mandolos prēder, y viendoles firmes en la Fé, mando á Cypriano desgarrar sus carnes con vñas de hierro y a Iustina darle muchas bofetadas y açotar con crudos y secos niervos de toros. Despues mandolos poner en vna caldera ardiendo llena de pez, y sebo y cera. Entraron los santos en este tormento ; no le sintieron y salieron del sin daño alguno, por auer hecho otra mayor obra, y mas loable, de librarse del fuego de la luxuria y torpesa sensual. A este caso passo Aurelio a Nicomedia, y mandó que le lleuassē alla â los santos martyres. Alli les dió diuersos y muchos tormentos, y finalmente los degolló. Estuuieron sus cuerpos seys dias que no huuo quien se atreuiesse a darles sepultura y passados estos dias, los sepultaron vnos Christianos pas-

sandolos de noche á vn nauio, y lleuandoles a Roma, en vna heredad de Rufina noble matrona: y despues fuerõ trasladados a la Iglesia Constantiniana junto al Baptisterio, y agora estan en Placēcia de Italia. Su martyrio fue á veynte y seys de Setiembre, año de 272, imperādo Claudio segundo. Muestra bien esta historia lo que prometio Dios por Ioel diciendo que derramaria su diuino espiritu sobre toda carne, esto es, sobre todo hõbre, y cada dia vemos q de grandes pecadores hace Dios grādes santos y á todos acude con su gracia.

VIII

LEYENDA DE TEOFILO

Antiguos relatos castellanos inéditos.

1º

(SANTORAL. B. B. 59, de la Bib. Nac. fol. LXXII.)

« E avn a quinientos e treyta e siete años de la encarnaçio del señor fue en ceçilia vn buē varō mayordomo de vn Obpō q auia nombr theofilo.

E segunt dice sant filiberto obpō de la çibdad de caruoto tā sabiamente se auia en el rregimito delas cosas de la obispalia q muerto el obpō todo el pueblo dixia q theofilo era digno de ser obpō.E theofilo seyēdo contento de la mayordomia nō quiso el obpō e rrogo q fuese hordenado. E el q fue eleto por obpō despues q fue confirmado priuo a theofilo de la mayordomia e ouo dello tam grāde ympaciencia q se fue avn judio encantador e ouo con el consejo como podria auer su oficio primero. E el Judio llamo al diablo por sus encantamientos e el diablo vino luego e dixo a theofilo q si el queria el oficio q tenia primero negase a chrixpō e a su madre e a la Xstiandat que rresçibiera e escriuiese de aquesto vna letra e la sellase con un sello e qela diese. E theofilo fisolo todo asy como el diablo le dicia e prometiole deser su vasallo toda su vida. E otro dia ēvie el obpō por theofilo procurandolo el diablo e rreconçiliose con el e diole el oficio q solia tener. E tornando despues en sy theofilo e reconociendo el mal q auia fecho pesole mucho por ello e tornose con tota deuocion a la virgen biē auenturada e rrogole de todas entrañas q quisiese ser su abogada. E aparesçiole vna noche la virgen bien auenturada e rreprendiole mucho de la maldat q ficiera e mandole q rrenegase del vasallaje q prometiera

al spũ maligno e confesase en la fe de la Xstiandat e de su fijo. E theofilo fisolo asy e la stã virgen ganole perdon de su fijo nrõ salvador e aparesciole otra ves e mostrole la cã q diera al diablo e pusoçela sobre los pechos porq nõ ouiese ya temor del diablo a quien se diera por vasallo, mas se alegrase por ser por ella librado. E rresçibiendo theofilo la cã ouo grant placer además e contó delante el obpõ e de todo el pueblo lo q le acaesçiera e murio deinde atres dias en paz e con seguridad. »

2º

(Flos Sanctorum: Q. 2 de la Bib. Nac., fol. 316 v.to al 317.)

« Otro si en Cecilia fue un home aquien dician Theophilo que era Señor en el Logar del Obispo que con grand sabidoria e entendimiento ordenaba las cosas del Iglesia con el Obispo. E despues el Obispo muerto todos dijeron que el merecia el Obispado; e el teniéndose por abondando son el oficio en que estaba quiso

mas que ficiesen otro Obispo. E en cabo este Obispo tirole de su oficio aunque le pesó é por ende fue asi quebrantado, que por que pudiese rescebir su estado demandó consejo a un judio que era sabidor en una arte engañosa que llaman Nigromancia e el conjuró el diablo e á hevoslo alli muy presto. E Theophilo por mandado de el Diablo negó a Iesuchristo e a Santa Maria, e renegó la fé, e ficieron desto una carta partida por a. b. c. e sellola con un sello e diogela al diablo; e asificose su vasallo: E otro dia procurandolo el diablo hobo la gracia del obispo e tornolo en su oficio. E en cabo tornandose asi mismo e pensando en su facienda pesole de los que habia fecho. E tornandose á la virgen gloriosa de toda voluntad, e pidiendo le de merced que le acorriese en esta cuita. Una vegada aparesciole Santa Maria en vision reprehendiendole mucho de la falsedat que ficiera, e mandole que renegase al Diablo, e ficole confesar a Iesuchristo su fijo toda la cristiandat e asi cobró la su gracia e la de Iesuchristo; e por mostrarle que lo perdonara Dios aparesciole otra vegada, e diole la carta que el diera al Diablo e pusogela sobre los pechos porque non temiese a Diablo como su servio e se gosase porque lo librara Santa Maria. E rescibiendo esta carta Theophilo, mui alegre ante el

Obispo lo que le acaesciera e loando todos á Dios e a Santa Maria porque por sus ruegos Dios habia librado á Theophilo de tan grand lazo, a cabo de tres dias murio Theophilo e fuese para Parayso. »

FIN DES APPENDICES



TABLE

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de DESTENAY. à Saint-Amand (Cher.)



Imp. Destenay, St-Amand.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 064115832